[BIB]LIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DE PSYCHOLOGIE

Dr BINET-SANGLÉ
PROFESSEUR A L'ÉCOLE DE PSYCHOLOGIE

Les PROPHÈTES JUIFS

ÉTUDE DE PSYCHOLOGIE MORBIDE

(DES ORIGINES A ÉLIE)

PARIS
DUJARRIC ET Cie, ÉDITEURS
50, RUE DES SAINTS-PÈRES, 50

1905

A Monsieur le Professeur Brouardel
Binet Sanglé

Les

PROPHÈTES JUIFS



DUJARRIC ET Cie, ÉDITEURS, 50, RUE DES SAINTS-PÈRES, PARIS (8e)

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DE PSYCHOLOGIE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DU

Dr BERILLON

MÉDECIN INSPECTEUR DES ASILES D'ALIÉNÉS
PROFESSEUR A L'ÉCOLE DE PSYCHOLOGIE
DIRECTEUR DE LA *Revue de l'Hypnotisme*.

Les débuts de l'École de Psychologie remontent à 1889, où, sous le titre d'Institut psycho-physiologique, le Dr Bérillon créait une école pratique de psychothérapie associée à un laboratoire de psychologie. Le patronage de MM. les Drs Dumontpallier, Albert Robin, Mesnet, Huchard, et celui de M. Tarde, indiquait le caractère nettement scientifique de la nouvelle institution.

Le programme du début s'est rapidement élargi. Aux premiers collaborateurs, MM. les Drs Paul Magnin, Paul Farez, Félix Regnault et M. Caustier, professeur agrégé de l'Université, est venue se joindre toute une phalange de professeurs dévoués. Actuellement l'enseignement donné à l'École de Psychologie s'est étendu à toutes les branches de la psychologie.

L'organisation de cette école, qui, outre les cours théoriques, comprend un enseignement technique donné dans divers services annexes *(clinique des maladies nerveuses, dispensaire pédagogique, dispensaire anti-alcoolique laboratoire de psychologie expérimentale, laboratoire de pathologie comparée, musée psychologique)*, lui donne un caractère propre qui ne trouve son équivalent dans aucune autre école du même ordre. En effet, une part considérable est

réservée à l'enseignement et à la pratique de l'hypnotisme, aussi bien au point de vue expérimental qu'au point de vue thérapeutique. Aussi l'on peut dire que l'Institut psycho-physiologique, auquel se rattache directement l'École de psychologie, donne aux médecins et aux étudiants de tous ordres un enseignement pratique sur toutes les questions qui relèvent de la psychologie normale et de la psychologie pathologique.

Les études auxquelles se consacrent les professeurs de l'École se répartissent en dix branches principales :

1° L'anatomie et la physiologie du système nerveux;
2° La psychologie expérimentale (hypnotisme expérimental, etc.);
3° La psychologie appliquée (hypnotisme thérapeutique, orthopédie mentale, pédagogie suggestive, etc.);
4° La psychologie de l'enfant;
5° La psychiâtrie et psychologie de l'homme anormal;
6° La psychologie sociologique;
7° La psychologie du criminel;
8° La psychologie comparée;
9° La psycho-physiologie de l'art;
10° La philosophie des religions.

Sans dédaigner les recherches dites psychiques et qui comprennent les faits particulièrement difficiles à interpréter tels que : *la lecture des pensées*, *la suggestion mentale*, *les hallucinations télépathiques*, *la lucidité somnambulique*, *les pressentiments*, etc., les professeurs de l'École n'abordent ces études qu'avec un esprit dégagé de toute préoccupation mystique. Ils ne s'intéressent à ces questions que dans le but d'exercer utilement leur esprit critique, bien convaincus qu'il faut chercher l'explication des phénomènes psychologiques dans des rapports matériels, nettement déterminés, sans invoquer l'intervention d'aucun élément étranger extra-naturel.

D'ailleurs, le Comité de patronage de l'École, qui comprend les noms de MM. Berthelot, Blanchard, Boirac, Lionel Dauriac, Marcel Dubois, Giard, Guimet, Huchard, Ribot, Albert Robin, Voisin, est le plus sûr garant de la prudence et de la rigueur scientifique avec laquelle les

professeurs se soumettront aux règles de la méthode expérimentale.

Comme par le passé, la *Revue de l'Hypnotisme*, qui atteint la vingtième année de son existence, continuera à publier un certain nombre de leçons et de conférences. La *Bibliothèque de l'École de psychologie*, étendant au grand public la vulgarisation de l'enseignement psychologique, permettra de juger la valeur et l'utilité d'une institution due à l'initiative d'hommes absolument indépendants.

La Bibliothèque de l'École de psychologie, conçue et poursuivie dans un esprit novateur, n'éditera que des ouvrages inspirés par des vues personnelles et présentant un caractère de réelle originalité. La condition de l'évolution des sciences réside dans l'obligation, pour chaque chercheur, de faire œuvre individuelle et d'apporter, à l'édifice toujours inachevé des connaissances humaines, une pierre qui ne soit pas empruntée à la maison du voisin. Chacun des professeurs ou des collaborateurs de l'École de psychologie saura faire sien le conseil si éloquemment formulé par Claude Bernard : « Il faut briser les entraves des systèmes philosophiques, comme on briserait les chaînes d'un esclavage intellectuel. » Définitivement entrée dans la voie expérimentale, la psychologie est devenue une science positive. Chaque jour voit s'élargir le domaine de ses applications pratiques. La Bibliothèque de l'École de psychologie contribuera certainement à démontrer qu'à côté de la physiologie qui est la science de la vie, la psychologie doit être, en dernière analyse, la science de la raison et de la volonté.

Les volumes non illustrés sont publiés dans le format in-18 jésus; ils forment chacun de 300 à 400 pages. Le prix marqué broché de chacun d'eux, quel que soit le nombre de pages, est fixé à 3 fr. 50, *envoi franco*.

Les volumes *illustrés*, comprenant de nombreuses figures documentaires sont publiés dans le format in-8°; le prix broché de chacun d'eux est fixé à 5 francs, *envoi franco*.

Chaque volume se vend séparément.

EXTRAIT DU CATALOGUE

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DE PSYCHOLOGIE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DU
Dr BÉRILLON, MÉDECIN INSPECTEUR DES ASILES D'ALIÉNÉS
PROFESSEUR A L'ÉCOLE DE PSYCHOLOGIE
DIRECTEUR DE LA REVUE DE L'HYPNOTISME

Dr BINET-SANGLÉ. — **Les Prophètes Juifs.** — *Étude de psychologie morbide*, 1 vol. in-18 . . . . 3 50

EN PRÉPARATION :

Volumes in-18 à **3 fr. 50**

Dr BÉRILLON. — **L'hypnotisme et la psychothérapie** (avec fig). 1 vol. in-18.

Dr PAUL MAGNIN. — **Le grand hypnotisme et l'hystérie** 1 vol. in-18.

COLONEL LALUBIN. — **La psychologie du courage militaire**, 1 vol. in-18.

Dr BÉRILLON. — **L'hypnotisme pédagogique** — *Applications de la méthode hypno-pédagogique à l'orthopédie mentale*, 1 vol. in-18.

Dr PAUL FAREZ. — **Les sommeils pathologiques**, 1 vol. in-18.

Dr BÉRILLON. — **L'éducation du caractère**, 1 vol. in-18.

Dr FÉLIX REGNAULT. — **Les miracles de Jésus expliqués par l'hypnotisme**, 1 vol. in-18.

Volumes in-8o anglais à **5 francs**

Dr BÉRILLON. — **Les femmes à barbe.** — *Étude psychologique et sociologique* (avec 110 fig.), 1 vol. in-8o.

Dr BÉRILLON. — **Le Cerveau**, *organe de la pensée et de la volonté* (avec 110 fig.,) 1 volume in-8o.

COLLECTION : LES RELIGIONS DES PEUPLES CIVILISÉS

VICTOR HENRY. — **La Magie dans l'Inde antique** 1 vol. in-18.	3 50
VICTOR HENRY. — **Le Parsisme**, 1 vol. in-18. . . .	3 50
O. HOUDAS. — **L'Islamisme**, 1 vol. in-18.	3 50
L. DE MILLOUÉ. — **Le Bouddhisme**, 1 vol. in-18. .	3 [illegible]
L. DE MILLOUÉ. — **Le Brahmanisme**, 1 vol. in-18.	3 [illegible]
A. L. M. NICOLAS. — **Seyyèd-Ali-Mohammed, dit le Bàb** *(Histoire)*, 1 vol. in-18.	5

SAINT-DENIS. — IMPRIMERIE H. BOUILLANT, 20, RUE DE PARIS — 15.97

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DE PSYCHOLOGIE

Dr BINET-SANGLÉ

PROFESSEUR A L'ÉCOLE DE PSYCHOLOGIE

Les PROPHÈTES JUIFS

ÉTUDE DE PSYCHOLOGIE MORBIDE

(DES ORIGINES A ÉLIE)

PARIS

DUJARRIC ET Cie, ÉDITEURS

50, RUE DES SAINTS-PÈRES, 50

1905

Il a été tiré de cet ouvrage
10 *exemplaires sur papier de Hollande*
au prix de 10 *francs.*

Les Prophètes Juifs

CHAPITRE PREMIER

La psychologie des dégénérés; Les dégénérés mystiques.

La psychologie des dégénérés est une science relativement récente. Elle a été inaugurée par Bénédikt Morel, dont le *Traité des dégénérescences de l'espèce humaine* parut en 1857, et continuée par Valentin Magnan et Maurice Legrain, pour ne citer que les plus connus parmi les aliénistes qui s'y consacrèrent.

Je n'ai pas l'intention de traiter, dans ce cha-

pitre, des dégénérés en général. C'est seulement des dégénérés mystiques que je veux parler, et déjà le sujet est assez vaste. Il l'est d'autant plus que les dégénérés mystiques ne se rencontrent pas seulement, comme on pourrait le croire, dans les asiles d'aliénés : ils emplissent ces asiles spéciaux qu'on appelle les monastères.

Je m'engage, je le sais, sur un terrain brûlant. Sans doute l'humanité a traversé la période éruptive. L'une des conséquences du progrès scientifique a été l'extinction graduelle des mauvaises passions. La croix de la Saint-Barthélemy ne souillera plus nos portes, et nous n'entendrons plus le râle des penseurs sortir des bûchers de l'Inquisition. Le Roi-Soleil a emporté, dans le pourpre de son déclin, jusqu'au souvenir de la chamillarde et des missions bottées de Louvois, et de ces temps où la foi se mesurait à la haine, il ne restera bientôt plus que les statues d'Étienne Dolet et de Michel Servet, debout sur nos places publiques comme des remords de bronze. Mais le sous-sol n'est pas refroidi encore. Au-dessous de l'humanité

qui pense, la lave bouillonne de l'humanité barbare. Dans les pays les plus civilisés, les siècles disparus ont leurs représentants : ce sont ces produits de parents intoxiqués ou malades que nous appelons les dégénérés mentaux.

Chez eux les émotions et les passions, l'enthousiasme inconsidéré, la haine virulente et la peur morbide rendent difficiles, sinon impossibles, l'observation et le raisonnement, et leurs gestes impulsifs peuvent ouvrir sous les pas du chercheur tranquille des fumerolles et des cratères.

C'est d'un pas égal que je m'avancerai sur le terrain volcanique que j'ai choisi. Je n'ai pas l'orgueil de Typhôn et d'Egkelados, et m'efforcerai d'être plus prudent qu'Empédoklès et que Plinius l'Ancien. Mais ayant conscience de faire œuvre utile, travaillant, dans la mesure de mon pouvoir, au progrès de la science et par conséquent au bonheur des hommes, je ne rebrousserai pas chemin.

Les religions ont fait du bien et ont fait du mal, et je crois qu'aujourd'hui, en se dressant devant la science, et en s'efforçant d'accaparer

l'instruction publique pour en limiter les effets, elles font plus de mal que de bien. Pourtant elles ne méritent ni le mépris, ni la haine. Une ataraxie absolue, tel doit être à leur égard l'état d'âme de l'homme de science. C'est que les phénomènes religieux sont, comme tous les autres, parfaitement déterminés, et qu'en les appréciant de façon malveillante, nous ressemblerions à ces sauvages de l'Afrique centrale qui s'irritent contre la pluie et le vent.

pendant que tu y étais, fallait y aller!

Avant de parler des dégénérés mystiques, il me faut dire en quoi consiste la dégénérescence.

Les protoplasmas vivants ou *bioprotéons* sont des édifices chimiques complexes mais définis, et cristallisant sous des formes définies qui sont celles des êtres vivants. La forme étant, pour les végétaux et les animaux comme pour les minéraux, fonction de la composition chimique, il y a autant de bioprotéons différents qu'il y a de formes différentes, c'est-à-dire qu'il y a d'êtres, car il n'est point deux individus qui se ressemblent trait pour trait.

Mais ces diverses substances ont des caractères communs, qui sans doute permettront plus

tard de les grouper en espèces chimiques vraisemblablement correspondantes aux espèces morphologiques.

En raison de leur complexité même, les bioprotéons sont des édifices extrêmement instables, extrêmement sensibles aux influences de milieu; et par milieu j'entends, non seulement le milieu chimique, mais les milieux physique et mécanique, qui influent chimiquement sur le bioprotéon. Que le milieu change, et il en résultera une modification dans la composition et par conséquent, si légère soit-elle, dans la forme générale de l'être, dans la composition et dans la forme aussi des cellules qui le composent, et en particulier des cellules sexuelles, par suite des modifications dans la composition et la forme du produit.

Si l'on vient à retourner un bourgeon de thuya, la feuille qui en sort prend, à sa face inférieure, les caractères histologiques que possède normalement la face supérieure.

Si l'on coupe les rameaux verts de la pomme de terre, il se forme sur les rhizomes des feuilles à la place de tubercules.

La baleine, en adoptant la vie aquatique, ayant cessé de s'appuyer sur son fémur, cet os finit par s'atrophier et par n'être plus nourri que par de petits vaisseaux sanguins: mais, en revanche, l'animal se servant pour sa propulsion des muscles qui entourent cet os, ceux-ci s'accrurent jusqu'à former d'énormes masses richement irriguées. Cette modification se produisit certainement, bien qu'à un très faible degré, chez le premier animal du genre baleine qui adopta la vie aquatique, et elle entraîna une modification des cellules sexuelles qui déjà esquissèrent le fémur réduit du cétacé. Mais ce ne fut qu'au bout d'un nombre considérable de générations et par addition que cette modification devint appréciable.

« Si l'œuf, dit excellemment Yves Delage, contient les substances caractéristiques de certaines catégories de cellules de l'organisme, il doit donc être touché en même temps que ces cellules et par les mêmes agents. Si ces agents ont une action excitante ou déprimante et poussent l'organe à se développer davantage ou à s'atrophier, il se produira dans l'œuf une

action parallèle, les substances correspondantes subiront un certain accroissement ou une certaine déchéance, et, lorsque l'œuf se développera, les cellules chargées de les localiser en elles, et par suite les organes formés de ces cellules, subiront l'effet de cette déchéance ou de cet accroissement[1]. »

De l'œuf, fragment du cristal bioprotéique ainsi modifié, naîtra naturellement un cristal modifié. Tout le secret de l'hérédité est là.

Cette conception, nous la devons au philosophe Herbert Spencer. Le premier, il comprit que le phénomène de l'hérédité embrassait les trois règnes, que la reproduction des végétaux et des animaux était identique à la reproduction des cristaux, et que, le plus simple étant aussi le plus général, le problème de l'hérédité se réduisait au problème de la cristallisation.

Et vraiment l'on se demande comment les naturalistes n'ont point vu qu'entre le fragment de cristal de bimalate de potasse, le fragment de feuille de bégonia, le fragment d'étoile de mer

1. Yves Delage. *L'hérédité et les grands problèmes de la biologie générale*, 1903, p. 837.

et le fragment d'homme qui, en se développant, reproduisent le minéral, la plante, ou l'animal entier, il n'y a aucune différence au point de vue de l'évolution. On se pose la question, et l'on ne tarde pas à y répondre. Cette idée si simple ne pouvait venir qu'à un philosophe habitué à embrasser du regard l'ensemble des phénomènes, mais non, étant donné nos méthodes d'instruction actuelles, à un minéralogiste, à un botaniste ou à un zoologiste.

Car, — il faut bien le reconnaître —, le vingtième siècle traîne après lui comme un boulet la pédagogie du moyen-âge. Alors que, pareille au soleil levant, la science répand à chaque minute dans le cerveau des hommes un peu plus de lumière, un peu plus de bonheur, un peu plus de la joie de vivre et de l'insouciance de mourir, nous livrons encore les jeunes générations aux grammairiens et aux rhéteurs. Pendant des années, les précieuses années de la jeunesse, où l'on ne demande qu'à apprendre la vie, nous les condamnons, sous je ne sais quel prétexte de gymnastique cérébrale, à l'étude de la mort.

Prisonniers dans ces lycées qui rappellent les

mastabas de la nécropole memphite, penchés sur les grimoires comme des archéologues sur les tombeaux, ils déroulent les bandelettes des vocables, jusqu'à ce que, juste récompense de ces héroïques logomachies, le baccalauréat, la baie de lauriers des athlètes antiques, leur assure une place de cocher de fiacre ou de garçon livreur.

La science emplit le champ de la vie et de la pensée, et la jeune humanité, sous l'œil des linguistes, conjugue des aoristes périmés.

Ces jeunes gens qui, pour mieux comprendre le français, paraît-il, ont appris le grec et le latin, tout en négligeant le sanscrit, source commune des langues aryennes, qui ont traduit cent vers d'Hésiodos, mais n'ont point lu Baudelaire, qui ont traduit trois scènes de Terentius, mais n'ont point lu Beaumarchais, qui ont analysé trois pages de Fénelon, mais n'ont point lu Voltaire, ces jeunes gens, dis-je, au moment d'entrer dans le monde, se hâteront de prendre une légère teinture des sciences. S'ils y prennent goût, ils n'auront que le temps de se spécialiser. Ils deviendront des minéralogistes, des bota-

nistes, des zoologistes, des médecins, confinés dans leur sphère, incapables de s'élever aux vastes conceptions, et de deviner, comme le fit le grand philosophe anglais, que le cristal, le végétal et l'homme se reproduisent suivant les mêmes lois.

Heureux encore s'ils parviennent à le comprendre. Cette théorie si belle, si simple, et qui semble devoir s'imposer à l'esprit dès qu'on en prend connaissance, n'est guère distinguée des autres par les auteurs, et il a fallu les découvertes récentes du professeur napolitain Hugo von Schrön sur la vie des cristaux pour attirer l'attention sur elle. Ainsi, le problème de l'hérédité se réduit au problème de la reproduction des cristaux.

Il en est de même du problème de la dégénérescence.

La dégénérescence en effet n'est qu'une forme de l'hérédité. C'est le remplacement, par suite des influences de milieu, d'un végétal ou d'un animal, c'est-à-dire d'une machine vivante, par une autre machine vivante moins parfaite que la première. Le milieu, nous le savons, est com-

plexe. C'est l'ensemble des forces auxquelles nous sommes soumis. Les résistances mécaniques, la chaleur, la lumière, l'électricité, la composition de l'air respiré et des aliments ingérés, l'action des parasites travaillent concurremment à la transformation des êtres.

Mais de ces causes, il n'en est pas de plus active que l'alimentation. En effet, pour que les éléments musculaires, élastiques, osseux, cartilagineux ou nerveux se développent, il est nécessaire que l'animal absorbe des substances capables de donner naissance à la myosine, à l'élastine, à l'osséine, à la chondrine, à la névrine. Les aliments agissent en modifiant la composition du sang, qui réagit sur le protoplasma. Celui-ci réagit à son tour sur le sang par les excreta qu'il y déverse.

« L'addition de la substance nouvelle, dit Yves Delage, rend possible une nouvelle différenciation histologique. Si, comme nous le pensons, la différenciation repose sur la séparation, dans des cellules déterminées, et par le moyen de la division hétérogène, d'un protoplasma où une (ou quelques) substance prédomine sur les

autres, il est évident que, grâce à la substance nouvelle, une nouvelle catégorie de cellules pourra se différencier en même temps que les anciennes cellules seront plus ou moins modifiées, et ces nouvelles cellules pourront donner naissance à un nouvel organe et à une nouvelle fonction [1]. » « Le fer, arraché sans doute aux roches ferrugineuses par les végétaux qui en ont formé un élément de leur chlorophylle, est devenu chez les animaux un élément de l'hémoglobine, où il joue un rôle tout autre que dans la chlorophylle des végétaux [2]. »

« Les caractères de race des Islandais, des Bretons, des Arabes, des Samoyèdes, etc., sont dus en partie à leur régime, principalement à leur nourriture, qui contribue à leur donner une physionomie commune, de même que le buveur d'absinthe, de vin, de bière, le fumeur d'opium, le mangeur de haschich ont leur facies à part [3]. »

Ainsi les influences de milieu, et surtout

1. Yves Delages. — *Loc. cit.*, p. 863.
2. *Id.*, p. 863.
3. *Ibid.*, p. 835.

l'alimentation, sont la cause et l'unique cause des modifications chimiques et par conséquent morphologiques des êtres, l'unique cause de la dégénérescence.

Si la machine humaine se transforme en une machine moins parfaite, c'est grâce à l'action des poisons alimentaires (alcool, tabac, opium) ou microbiens (tuberculose, syphilis, cancer, lèpre) sur les éléments cellulaires et en particulier sur les cellules sexuelles, de l'excès ou de l'insuffisance des aliments (polytrophie, famine, misère), de l'excès de chaleur ou de froid, de sécheresse ou d'humidité, de l'insuffisance ou de l'excès de travail causé par les résistances mécaniques et sociales, — en un mot, de toutes les défectuosités du milieu.

Sous nos climats, l'alcoolisme est la principale cause de la dégénérescence. La tuberculose elle-même, considérée comme l'une d'elles, serait dans la plupart des cas pour Lancereaux — et je partage sa manière de voir — une des formes de la dégénérescence alcoolique. Le microbe crée la maladie, mais l'alcoolisme des ascendants ou du sujet lui-même crée le terrain favorable.

Or, de tous les tissus de l'organisme, il n'en est pas de plus sensible à l'alcool que le tissu nerveux. L'alcool altère profondément les neurones, et, dans le spermatozoïde ou dans l'ovule, la substance qui les représente. Aussi est-ce le système nerveux qui est surtout atteint chez les dégénérés alcooliques.

Tantôt une portion de la substance pronerveuse de l'œuf est détruite, et un certain nombre de neurones ne se développent pas.

Les moins altérables sont ceux dont la différenciation est le plus ancienne, les plus altérables ceux dont la différenciation est le plus récente dans la série phylogénique. Alors que les métamères sous-encéphaliques sont rarement touchés, l'écorce cérébrale l'est presque toujours.

Ce défaut de développement peut porter sur des régions très vastes. Il peut intéresser le cerveau tout entier. Certains idiots, réduits à la moelle et au bulbe et par suite aux réflexes rudimentaires, se sont, dans l'évolution embryogénique, qui est, on le sait, parallèle à l'évolution phylogénique, arrêtés au stade du

vers ou de l'amphioxus. D'autres, réduits au cerveau postérieur et par suite aux sensations et instincts, incapables de réflexion, esclaves de leurs besoins et de leurs impulsions, ont la mentalité, le don d'imitation et parfois l'aspect extérieur des anthropopithèques.

Que l'évolution atteigne un stade un peu plus avancé, que l'arrêt de développement ne porte que sur les couches les plus récentes de l'écorce, et l'on a l'*imbécile*, le *débile*, l'*arriéré*, d'un mot le *dégénéré inférieur*.

L'arrêt de développement peut n'intéresser que certaines régions de l'écorce, les autres ayant achevé leur évolution. On a alors une variété de dégénéré qu'on a jusqu'ici complètement négligée dans les classifications, ce que j'appellerai le *dégénéré moyen*. Les déséquilibrés, originaux, toqués et maniaques, dont l'intelligence n'est notablement ni inférieure ni supérieure à la norme, rentrent dans cette classe.

Enfin il peut arriver que le cerveau soit, par certains côtés celui d'un homme supérieur, par d'autres celui d'un débile, d'un imbécile ou

d'un idiot, et l'on a le *dégénéré supérieur.* A cette classe appartiennent un certain nombre d'hommes de génie.

Au point de vue anatomique, ce qui caractérise les dégénérés, c'est l'asymétrie cérébrale. Cette asymétrie, qui a pour conséquence la déséquilibration mentale, est, selon moi, la condition matérielle du trait d'esprit et du coup de génie.

La découverte soudaine me paraît être le résultat d'une décharge nerveuse éclatant, par suite de la difformité du condensateur et de l'inégalité des charges, entre deux groupes de neurones éloignés, et par suite revêtus d'empreintes notablement différentes. De là un rapprochement imprévu, irréfléchi, involontaire, entre deux idées disparates.

Aussi bien ne faut-il pas de parti pris attacher au mot dégénéré un sens péjoratif. Le cheval pur sang anglais, animal dégénéré, et qui supporterait difficilement la vie sauvage, est fort apprécié des cavaliers. Le boulonnais, autre création du génie de l'homme, et qui, en raison de sa lourdeur, ne pourrait échapper à la dent des fauves, est fort apprécié des camionneurs.

La vache laitière, le mérinos et le dishley à la laine soyeuse et fine doivent également leurs qualités spéciales à la dégénérescence.

Il en est de même dans l'espèce humaine.

La société ressemble à une machine qui pour bien fonctionner a besoin d'organes fort divers.

Ils n'ont pas tous le même volume, le même poids, la même forme, la même résistance, mais, au point de vue du bon fonctionnement de la machine, ils ont tous la même valeur : Le déclic vaut l'arbre de couche.

L'arbre de couche, c'est l'homme normal, sain et robuste, plein de bon sens et d'énergie rythmée. Le déclic, c'est le dégénéré. Le dégénéré constitue un des éléments, peut-être le principal élément du progrès. C'est lui qui, le plus souvent, fait les découvertes, institue les réformes, hâte les évolutions, suscite et dirige les révolutions.

En science, en art, en politique, en religion, son rôle est primordial. Ne le méprisons donc pas. Mais suivons le bon sens populaire qui pardonne, en faveur des services qu'ils

rendent, leurs incartades aux hommes de génie.

Ainsi la dégénérescence mentale peut consister dans le non-développement d'un certain nombre de neurones. Elle peut consister aussi dans leur arrêt de développement. Cet arrêt de développement a une conséquence qui mérite de retenir l'attention.

J'ai cru pouvoir poser en loi que le protoplasma de toute cellule vivante est susceptible de se contracter sous l'influence des différents modes du mouvement.

Cette contractilité, je l'ai relevée chez quarante-trois espèces de cellules appartenant aux deux règnes et à divers tissus. Elle a été observée chez la cellule nerveuse par J. Havet, Jean Demoor, Micheline Stefanowska, Querton, Robert Odier, décorée du nom d'amiboïsme des neurones, et niée, presque aussitôt que découverte, par Von Lenhossek, Kölliker et Ramon y Cajal.

Sans revenir aux arguments que j'ai cru devoir opposer, dans le *Progrès médical*[1], à ces

1. Dr Binet-Sanglé. *L'amiboïme des neurones. Progrès médical* 19 octobre 1901.

trois célèbres histologistes — car j'ai trop étudié Pascal et les Évangélistes pour accepter comme paroles d'évangile les affirmations des autorités, — je puis dire qu'il serait surprenant que le neurone fût dépourvu d'une faculté qui appartient à tant d'autres cellules, et qui paraît être la condition même de la vie.

Assurément on est allé trop loin en prétendant que les neurones se contractaient au point de se séparer momentanément les uns des autres.

Peut-être même s'est-on trompé en voyant dans l'état perlé de leurs prolongements l'effet de la contraction, bien que ce phénomène et cet état soient manifestement associés chez *Bacillus anthracis*, chez les plantes des genres *Chara*, *Nitella* et *Mesocarpus*, chez *Tradescantia virginica*, *Drosera rotundifolia* et chez les Rhizopodes. Il se peut, en effet, que la contraction se produise dans l'intérieur même des prolongements neuroniens, sans que leur forme en soit sensiblement modifiée, et qu'elle n'intéresse par exemple que les fibrilles de Golgi.

Quoi qu'il en soit, il me paraît certain que

le bioprotéon de neurones est susceptible de se contracter, et que cette contraction a pour effet la formation, dans les conducteurs qu'ils constituent, de zones mauvaises conductrices que j'ai appelées les *neurodiélectriques*. Je renvoie, pour le détail de cette théorie, aux *Archives de neurologie*[1] où je l'ai publiée.

C'est la formation et la disparition des neurodiélectriques et par conséquent la contractilité des neurones qui, selon moi, règle tous les phénomènes de la pensée. C'est elle qui, en particulier, me paraît être la condition physiologique de la suggestibilité.

Subir une suggestion, c'est recevoir une idée et la tenir pour vraie sans la contrôler, sans y réfléchir ou sans y réfléchir suffisamment. Or la réflexion consiste essentiellement dans la comparaison de plusieurs images ou idées différentes, clichées sur des neurones différents.

Supposons des tubes de Geissler représentant divers objets : un cristal, un bégonia, une étoile

1. Dr Binet-Sanglé. *Théorie des neurodiélectriques. Archives de neurologie*, 1900, no 57.

de mer, un homme, et reliés ensemble par des conducteurs qu'interrompent des diélectriques peu résistants. Faisons passer le courant. Nous verrons apparaître le cristal, puis, si le courant augmente d'intensité, le bégonia, puis l'étoile de mer, puis l'homme.

C'est précisément ce qui se produit dans la rêverie et dans la réflexion, qui n'est qu'une rêverie intense et limitée. Le courant nerveux fait s'illuminer, sur les neurones qu'il traverse, les clichés qui y sont inscrits, et les rend perceptibles à la conscience. Et c'est ainsi que, passant du cristal au bégonia, du bégonia à l'étoile de mer, et de l'étoile de mer à l'homme, la réflexion d'un Herbert Spencer aboutit à la conception de l'unité de loi dans la reproduction des minéraux, des végétaux et des animaux.

La réflexion est d'autant plus aisée, plus étendue, et plus profonde que les neurodiélectriques qui s'opposent au passage du courant nerveux sont moins résistants. Dès lors on conçoit que si les neurones sont très contractiles, si les neurodiélectriques s'y forment aisé-

ment, et si, par suite, les courants nerveux y sont aisément interrompus, la réflexion sera rendue difficile, sinon impossible.

Or, plus une cellule, plus un neurone est jeune, plus il se rapproche de l'état de l'amibe dans la série phylogénique, de l'état du spermatozoïde et de l'ovule dans l'évolution individuelle, plus il est contractile. C'est chez les Mollusques, les Annélides, les Crustacés, les Batraciens, les Mammifères inférieurs, que la contractilité des neurones a été particulièrement observée.

Et ainsi s'explique la mobilité d'esprit de l'enfant, la facilité avec laquelle il passe d'une idée à une autre, son extrême suggestibilité.

Dès lors, chez tout individu arrêté dans son développement, la contractilité du neurone et par conséquent la suggestibilité sera considérable.

De fait, le cerveau des dégénérés est une cire molle qui reçoit toutes les empreintes. Incapables d'observation et de réflexion soutenues, ils acceptent comme paroles d'évangile toutes les idées qu'on leur impose. Ce sont eux

qui constituent les sectes religieuses, les clans littéraires et artistiques, les partis politiques que la passion seule domine, depuis les réactionnaires farouches jusqu'aux anarchistes exaltés, les bandes de criminels et de prostituées. Ils passent d'un groupe à l'autre avec la plus grande facilité. Plusieurs courtisanes sont devenues des saintes. Nombre d'assassins sont entrés au monastère. Et que d'anarchistes sont des mystiques dévoyés!

Est-ce à dire que tous les dégénérés sont mentalement identiques? Je ne le crois pas. Sans doute ils ont un fonds commun, mais ils diffèrent par certains côtés, et il ne faut pas, pour devenir un voleur de grand chemin, identiquement les mêmes aptitudes que pour devenir un carme.

La psychologie des dégénérés mystiques se confond avec la psychologie religieuse ou hiéropsychologie. C'est la science des phénomènes dont le cerveau des religieux de vocation et des dévots est le théâtre, et particulièrement des idées, des émotions et des sentiments religieux. Cette science, qui est une branche de

l'anthropologie, fait partie des sciences naturelles et emprunte leur méthode. Cette méthode comprend quatre temps : l'observation, la comparaison, la généralisation, l'induction.

L'observation se divise en hétéroobservation et autoobservation.

L'hétéroobservation comprend elle-même deux procédés, l'hétéroobservation directe et l'hétéroobservation indirecte, actuelle ou rétrospective. L'hétéroobservation directe est évidemment la meilleure, mais elle est difficilement praticable. Les religieux et les dévots se prêtent mal aux recherches de l'hiéropsychologiste, qu'ils présument dépourvu de foi et rebelle à toute conversion. Toutefois l'Américain Leuba, ayant adressé des questionnaires à ces sujets, a obtenu un grand nombre de réponses.

Pour ma part, je n'ai employé l'hétéroobservation directe que très rarement.

L'hétéroobservation indirecte m'a offert plus de ressources. C'est à elle que j'ai eu le plus souvent recours, établissant, d'après les documents historiques, des observations analogues

aux observations cliniques, et comparant ces observations. J'ai eu soin d'ailleurs de n'analyser que les documents présentant un caractère de sincérité indéniable; et, à ce point de vue, les mémoires, biographies et confessions des religieuses de Port-Royal m'ont fourni des faits d'une netteté et d'une précision psychologique qu'une hétéroobservation directe et provoquée ne m'eût peut-être pas donnés.

Je ne dirai qu'un mot de l'autoobservation. Sans doute on trouvera rarement un hiéropsychologiste dont les sentiments religieux aient été, à une certaine époque de sa vie, assez développés pour que sa propre observation ait une grande valeur. Du moins, tels qu'ils furent, ils lui permettront de se rendre compte de ce que pensent et éprouvent les religieux de vocation et les dévots.

Telles sont les diverses manières d'observer dont dispose l'hiéropsychologiste. Quant aux autres temps de la méthode, comparaison, généralisation, induction, ils n'offrent rien de particulier, sinon que ces opérations doivent être, plus encore que dans les autres sciences

naturelles, prudentes et réservées. Car s'il est une science qui exige de la circonspection, c'est bien celle qui est appelée à heurter tant et de si puissants intérêts que l'hiéropsychologie.

CHAPITRE II

L'exégèse rationaliste.

Deux écoles se partagent la critique de la Bible : l'école théologique et l'école rationaliste.

Pour l'école théologique, la Bible est un livre divin, la source et la base du dogme, le fondement de la foi et de la morale.

Avec cette école, pour laquelle les affirmations bibliques ont, si absurdes qu'elles puissent être, le pas sur l'observation et l'expérience, nous autres, gens de science, nous n'avons pas à discuter.

L'école rationaliste ne fait que suivre une tradition fort ancienne, car il est probable que toutes les religions eurent à lutter contre des hommes enclins à mettre la foi à l'épreuve de la raison.

Il existait dans l'Inde deux écoles analogues.

L'une, celle de Nairouka, expliquait les noms des dieux et les mythes par des phénomènes physiques, l'autre, celle de Aïtihasika, par les faits historiques.

En Grèce, l'école cyrénaïque se distinguait par un genre de scepticisme hostile aux idées religieuses et aux mythes en vogue dans la société d'alors. Un membre de cette école, Evhémeros, dit l'Athée, qui vivait au IVe siècle avant l'ère vulgaire, ayant retrouvé, au cours d'un voyage dans la mer des Indes, les prototypes des récits mythologiques de la Grèce, écrivit un livre intitulé *Inscriptions sacrées*, où il s'efforçait de montrer que ceux qu'on appelait des dieux n'avaient été que des hommes.

Le livre d'Evhémeros ne nous est connu que par Ennius et Diodoros. Il fut détruit par les polythéistes de l'école d'Alexandria, ce qui montre que le tribunal de l'Index n'est pas une invention romaine.

A la suite de l'Athée, nombre d'écrivains grecs reconnurent que plusieurs noms mythologiques

s'appliquaient réellement à des personnages historiques dont les actes avaient été défigurés par l'imagination populaire.

En détruisant le livre des *Inscriptions sacrées*, les fanatiques alexandrins avaient fait preuve de clairvoyance. Ils avaient compris que cet ouvrage, qui s'adressait à la raison, constituait pour leur religion un très grand danger. Mais cette destruction ne fut pas si prompte que les théologiens Aurélius Augustinus (saint Augustin), Firmianus Lactantius (Lactance) et Arnobius (Arnobe) n'aient eu vent des arguments d'Evhémeros, et ne s'en soient servis contre les croyances des Grecs et des Romains, auxquels ils reprochaient, suprême inconscience, d'adorer des dieux qui n'étaient pas des dieux, mais de simples mortels déifiés.

Les païens, du reste, avaient déjà fait aux chrétiens les mêmes reproches.

A peine la religion d'Ieschou de Nazareth (Jésus) était-elle fondée, que le philosophe Celsius (Celse) niait la divinité de son fondateur.

« Jamais, disait-il, on n'a vu un homme tendre des embûches à ceux qui vivent dans son

intimité. C'est pourtant ce qu'a fait ce dieu-là; et, ce qui est absurde, il a tendu des pièges à ses amis pour les rendre traîtres et impies. »

Il ne niait pas les miracles du Christos. « Nous croyons que ces choses ont été faites, » disait-il, mais il les assimilait aux sortilèges des Goètes et des mages égyptiens, qui, pour quelques oboles, chassaient les démons, guérissaient les malades, et évoquaient l'âme des héros, sans qu'on songeât à en faire des dieux. Ces phénomènes étaient dus, selon lui, aux forces cachées qui dorment au sein de la nature, d'où certains hommes ont le pouvoir de les faire sortir.

En revanche, il refusait tout caractère historique à la résurrection du Nazaréen. Il la rapprochait des légendes analogues, dont Héraklès, Théseus, Orpheus, Pythagoras avaient été les héros. « Pourquoi, disait-il, ce que nous traitons de fable absurde dans l'histoire de ces personnages deviendrait-il une vérité quand il s'agit de Jésus-Christ? Les ténèbres subites, le tremblement de terre, tous ces signes qui, d'après les chrétiens, ont annoncé sa mort, n'indiquent-ils pas clairement le caractère fabuleux du récit?

Eh quoi! Celui qui n'a pu s'aider lui-même pendant sa vie serait sorti vivant du tombeau, et aurait montré les marques de sa mort dans ses mains percées! » S'il est ressucité, que ne s'est-il montré à ses ennemis et à ses juges? Que ne se montre-t-il à l'humanité entière, et pourquoi nous laisse-t-il dans l'incrédulité? Selon Celsius, la croyance à la résurrection résultait de mensonges ou d'hallucinations.

Entre 233 et 305, le phénicien Malk dit Porphyrios (Porphyre), se basant sur des considérations historiques et linguistiques, niait l'authenticité du livre de Daniel. Il se demandait aussi pourquoi la naissance du Nazaréen avait été si tardive, et faisait remàrquer que ce prétendu dieu, ayant déclaré à ses frères, à la fin de sa vie, qu'il ne monterait pas à Hiérusalem, s'y était néanmoins rendu pour la fête des Huttes.

Entre 331 et 363, l'empereur Flavius Claudius Julianus, surnommé l'Apostat, et que Chateaubriand appelle le Luther de son siècle, essaya de secouer le joug de cette nouvelle religion sémitique qui déjà opprimait l'empire. Il déclarait qu'il n'y a rien, dans les fables populaires des

Grecs, d'aussi absurde que la création d'Adam et d'Ève et que l'anecdote du serpent tentateur.

Il tournait en ridicule cet Iahvé sujet de l'envie qui, ayant créé l'univers, avait délaissé tous les peuples pour ne s'occuper que d'un seul.

Remarquant que la nature des êtres résiste invinciblement aux brusques métamorphoses, il faisait sentir l'absurdité du récit qui, en inventant la tour de Babel et la confusion des langues, prétendait rendre compte de la diversité des nations. Il observait qu'on trouve dans Platôn une intelligence et des conceptions infiniment plus hautes que dans le code mosaïque. Il montrait que la nouvelle loi contredit l'ancienne, qu'alors que celle-ci parle d'un seul dieu, celle-là en invoque deux, le Verbe et le Saint-Esprit, et que d'ailleurs, à l'encontre des Synoptiques, l'évangile selon Ioannès (Jean) seul ose affirmer la divinité d'Ieschou de Nazareth.

Il se demandait enfin pourquoi les Galiléens avaient abandonné la circoncision et les sacrifices juifs pour des usages étrangers, alors que le Christos avait dit : « Je ne suis pas venu pour détruire la loi, mais pour l'accomplir. »

Dès lors on conçoit que Flavius Claudius Julianus se soit préoccupé de soustraire la jeunesse à l'influence abrutissante et démoralisante de ceux qu'il appelait les Galiléens. Il ferma leurs écoles, et leur défendit d'en ouvrir d'autres.

« Tous les lettrés et tous les savants galiléens, dit Lainé, comprirent que c'en était fait du galiléisme, si cette loi restait en vigueur pendant quinze ans, pendant le temps de former une nouvelle génération. »

pourquoi ne pas dire Julien, tête de nœud

Aussi la calomnie cléricale s'acharna-t-elle sur Julianus l'apostat, homme simple, intègre et bon, véritable philanthrope, l'une des plus pures gloires de paganisme.

Il est intéressant de remarquer que les ouvrages de Celsius, de Malk et de Julianus ne nous sont connus que par leurs contradicteurs. Les chrétiens mirent un tel soin à les détruire qu'il ne nous en est pas resté un exemplaire. Et cela nous conduit à penser que nombreux peut-être furent, depuis la fondation du christianisme, les ouvrages dirigés contre cette religion intolérante et, pour ce, livrés aux flammes, sans que le titre même et le nom de l'auteur

nous soient parvenus. Il est probable que, sans cette rage de destruction, la raison humaine n'eût pas attendu le xx[e] siècle pour reconquérir ses droits. Elle ne les reconquit que grâce à la découverte de l'imprimerie qui, en multipliant les exemplaires des ouvrages rationalistes, en rendit impossible l'anéantissement, et permit à la pensée de Spinoza de traverser les siècles.

Ce fut en 1670 que le philosophe Baruch Spinoza publia son *Traité théologico-politique*, qui devait soulever tant de tempêtes. J'analyserai longuement cette œuvre qui fait époque dans l'histoire de la pensée humaine.

Pour Spinoza, la Bible n'est pas un livre ayant son unité, mais une collection d'ouvrages choisis entre beaucoup d'autres et colligés par les théologiens de la décadence juive.

Ces ouvrages sont pour la plupart pseudépigraphiques. Le *Pentateuque* n'est pas de Mosché (Moïse), pas plus que les livres d'Ioschoua (Josué), de Schemouël (Samuel) et de Routh (Ruth) ne sont des personnages dont ils portent le nom. Quant aux livres prophétiques, ils sont

loin de contenir toutes les productions des prophètes.

Selon Spinoza, la Bible doit être traitée sur le même pied que tous les livres ayant des prétentions historiques. « La méthode d'interprétation de l'Écriture, dit-il, ne diffère pas de la méthode d'interprétation de la nature. » L'application de cette méthode « ne demande aucune autre lumière que celle de la raison naturelle, dont la fonction et la puissance consistent surtout, comme on sait, à conduire l'esprit par des conséquences légitimes, de ce qui est connu ou donné comme tel à ce qui est obscur et inconnu. »

« Rien n'arrive dans la Nature qui soit contraire à ses lois universelles; et rien n'arrive non plus qui ne s'accorde avec ses lois ou qui n'en dérive[1]. » Donc : « Tout ce qui est raconté dans l'Écriture comme étant arrivé véritablement est arrivé nécessairement, comme toutes choses, suivant les lois de la Nature. Et si l'on trouve dans l'Écriture quelque événement que

1. Spinoza, *Traité théologico-politique*, page 137.

l'on puisse démontrer péremptoirement être contraire aux lois de la Nature, ou n'avoir pu résulter de ces lois, il faut croire entièrement que ce fait a été ajouté aux lettres sacrées par des mains sacrilèges; car tout ce qui est contre la Nature est contre la Raison, et ce qui est contre la Raison est absurde et doit conséquemment être rejeté [1]. »

D'où il résulte que les « miracles ont été des événements naturels [2] ».

Le miracle est « un phénomène dont nous ne pouvons expliquer la cause naturelle par l'exemple d'une autre chose habituelle; ou du moins que ne peut expliquer celui qui écrit ou qui raconte ce miracle [3]. » Et « il ne faut pas douter que l'on ne raconte dans les Lettres sacrées, comme miracles, beaucoup de faits dont les causes peuvent être aisément expliquées par les principes connus des choses naturelles [4]. »

La transformation d'un fait naturel en miracle

1. Spinoza, *Traité théologico-politique*, page 152.
2. *Id.*, page 160.
3. *Ibid.*, page 138.
4. *Ibid.*, page 139.

est due à l'imagination du témoin ou du narrateur. En effet, « il est fort rare que les hommes racontent un événement tel qu'il est arrivé, si simplement qu'ils ne mêlent rien à leur narration de leur propre manière de voir. Bien plus, lorsqu'ils voient ou qu'ils entendent quelque chose de nouveau, s'ils ne se mettent en garde contre leurs opinions préconçues, ils en seront préoccupés à tel point, la plupart du temps, qu'ils percevront tout autre chose que ce qu'ils voient, ou ce qu'ils apprennent être arrivé; surtout si l'événement accompli surpasse l'intelligence de celui qui raconte ou de celui qui écoute; et bien plus encore s'il importe à leurs intérêts que la chose se produise d'une certaine façon. Il arrive de là, que, dans leurs Chroniques et dans leurs Histoires, les hommes racontent bien plutôt leurs propres opinions que les événements accomplis eux-mêmes, qu'un seul et même fait, rapporté par deux hommes d'opinions différentes, l'est si diversement qu'ils semblent parler de deux événements contraires; et enfin qu'il n'est souvent pas fort difficile de découvrir, par les histoires seules,

les opinions du Chroniqueur et de l'Historien[1]. »

Dès lors, « pour interpréter les miracles de l'Écriture, et pour comprendre, par les récits qu'on en fait, comment ils sont réellement arrivés, il est donc nécessaire de connaître les opinions de ceux qui les ont rapportés les premiers, et qui nous les ont laissés par écrit; et de distinguer ces opinions de ce que les sens auront pu représenter aux narrateurs. Autrement en effet nous confondrons les opinions et les préjugés des Chroniqueurs avec le miracle lui-même, tel qu'il est véritablement arrivé. Et ce n'est pas seulement dans ce but qu'il importe de connaître les opinions des narrateurs; mais c'est aussi pour ne confondre point les événements qui sont arrivés réellement avec des choses imaginaires et qui n'ont été que des représentations prophétiques[2]. »

En tenant compte de tout cela, « et si l'on remarque, en même temps, que quantité d'événements sont racontés dans l'Écriture fort laconiquement, sans aucunes circonstances, et

1. Spinoza, *Traité théologico-politique*, page 153-4.
2. *Id.*, page 155.

d'une manière presque mutilée, on n'y trouvera rien, pour ainsi dire, que l'on puisse démontrer être contraire à la lumière naturelle. Tout au contraire beaucoup de choses, qui paraissent très obscures avec une médiocre réflexion, on les pourra comprendre et interpréter facilement[1]. »

L'admirable chose que la raison humaine! Les religions qui la calomnient ne sauraient prétendre à une pareille continuité. Les religions ne sont que conflits et ténèbres. La raison n'est que lumière et harmonie. C'est qu'elle est l'image de la nature, c'est que les phénomènes naturels, que déforme le cerveau mystique, s'impriment fidèlement dans le cerveau normal, et que les lois de la nature s'y reflètent pour former les principes de la raison.

Où était le christianisme au temps d'Evhéméros? Où était le paganisme au temps de Spinoza? Or, chez Evhéméros et chez Spinoza, de Naïrouka à Ernest Renan, chez tous exégètes, tous les penseurs rationalistes, nous retrouvons les mêmes pensées. Cette flamme que Prome-

1. Spinoza, *Traité théologico-politique*, page 158.

theus cueillit à la voûte céleste, la flamme de la raison et de l'intelligence, ils y allument la torche qu'ils se passent de main en main. Libres, ils élèvent cette torche au-dessus des multitudes; exilés, ils la lancent par-dessus les frontières; prisonniers, à travers les barreaux de leurs prisons; et elle emprunte aux flammes des bûchers une splendeur nouvelle. A son signal, des milliers de flambeaux surgissent, brandis par des milliers de bras, et c'est, dans la foule obscure, autour des autodafés et autour des geôles, comme une genèse de constellations. Sur l'humanité se répand une clarté jaillie d'elle-même, mais qui a sa source dans la nature, dans les vibrations des astres, et qui bientôt va se confondre, en la nouvelle aurore, avec la lumière du soleil!

Les passages que Spinoza consacre aux prophètes sont tout à fait supérieurs.

Il remarque que des nations autres que la nation juive eurent aussi des prophètes, et que les gens considérés comme faux prophètes faisaient aussi des miracles.

Il se rend parfaitement compte que les visions prophétiques ne sont que des hallucinations, et

il cite à ce propos le cas d'Elischa (Élisée) voyant Eliyahou (Élie) monter au ciel dans un char de feu attelé de chevaux de feu.

« Pour prophétiser, dit-il, il n'est point besoin d'avoir une âme plus parfaite que celle des autres hommes, mais d'être doué d'une imagination plus vive [1]. »

« L'imagination du prophète, même en état de veille, était disposée de telle sorte qu'il lui semblait clairement ouïr des paroles ou voir quelque chose [2]. »

Il remarque que le don de prophétie n'a été accordé qu'à des hommes pervers ou illettrés, « dépourvus d'urbanité », dit-il, et à des femmes ». « Et ceci s'accorde aussi avec l'expérience et avec la raison. En effet les hommes qui brillent par l'imagination sont moins aptes à comprendre purement les choses; et, au contraire, ceux qui ont une plus grande puissance d'entendement et qui le cultivent particulièrement possèdent une puissance d'imagination plus tempérée dont ils sont plus les maîtres, et

1. Spinoza, *Traité théologico-politique*, page 31.
2. *Id.*, page 24.

qu'ils tiennent comme sous leur frein pour qu'elle ne se confonde pas avec l'entendement[1]. »

Il remarque que les prophéties variaient avec le tempérament du prophète.

« Sous le rapport du *tempérament*, voici de quelle manière la révélation variait. Si le prophète était gai, il lui était révélé des victoires, la paix, et ce qui peut exciter les hommes à la joie... Le prophète était-il d'humeur triste, au contraire? Il lui était révélé des guerres, des supplices et toutes sortes de maux. Et ainsi, selon que le prophète était doux, bienveillant, ou irascible et sévère, etc., il était apte à telles révélations plutôt qu'à telles autres. »

Chez un prophète donné, les prophéties variaient suivant la disposition du moment. Irrité contre le roi Ieroboäm, Élischa lui prédit des malheurs, alors que plus tard, réjoui par la musique, il lui prédit des événements heureux.

Les prophéties variaient aussi suivant l'instruction de leur auteur. « Dieu n'a aucune manière de s'exprimer; il est élégant ou inculte, concis ou prolixe, sévère, obscur, etc., en raison

1. Spinoza, *Traité théologico-politique*, page 44.

seulement de l'érudition et de la capacité du prophète [1]. »

« Si le prophète était élégant de nature, il percevait aussi la pensée de Dieu en style élégant. Avait-il l'esprit confus, au contraire? Il percevait confusément [2]. »

Le rôle des images familières était aussi considérable.

« Si le prophète était campagnard (comme Amoç ou Iehezqel (Ézéchiel), il lui était représenté des bœufs, des vaches, etc. ; si soldat, des généraux, des armées, etc. ; si enfin courtisan (comme Ieschayahou (Isaïe), un trône royal et autres semblables accessoires [3]. »

Il en était de même des suggestions subies et des idées reçues.

« Les prophéties ont varié, non seulement en raison de l'imagination et du tempérament corporel de chaque prophète, mais encore en raison des opinions dont ils avaient été imbus. »

1. Spinoza, *Traité théologico-politique*, page 52.
2. *Id.*, page 49.
3. *Ibid.*, page 45.

Ainsi s'expliquent leurs contradictions. Irmeyahou (Jérémie) et Ioël croient qu'Iahvé se repent, Schemouël (Samuel) qu'il ne se repent jamais.

Ainsi s'expliquent aussi les erreurs du dieu parlant par leur bouche. Iahvé croit, avec Noah (Noé), qu'à l'exception de la Palestine la terre est inhabitée ; avec Ioschoua (Josué) et Ieschayahou, que le soleil se meut et que la terre est au repos ; avec Schelomo (Salomon), que le rapport de la circonférence au diamètre est de 3 à 1.

En un mot, « Dieu a accommodé ses révélations à l'entendement et aux opinions des prophètes[1]. »

Leur orgueil n'échappe pas non plus à Spinoza. « Les prophéties ne contiennent que de vrais dogmes et décrets... L'autorité du prophète ne supporte pas d'être discutée[2]. »

Enfin, devançant de trois siècles les psychopathologistes, ce philosophe de génie n'hésite pas à voir dans les nabis de vulgaires aliénés. Il dit en effet parlant des hommes : « Ne

1. Spinoza, *Traité théologico-politique*, p. 66.
2. *Id.*, p. 262.

croient-ils pas que Dieu a les sages en aversion, qu'il grave ses décrets, non pas dans l'âme humaine, mais dans les entrailles des animaux, ou bien que *les idiots*, *les insensés* et les oiseaux, par un souffle et un instinct divins, le prédisent; tant la crainte fait extravaguer les hommes[1]. »

Les idées de Spinoza furent, en 1678, reprises sans modifications par l'oratorien Richard Simon dans son *Histoire critique du Vieux Testament*.

Peu après, Hermann Reimarus, dans ses *Fragments de Wolfenbüttel*, attira l'attention sur la méchanceté des prophètes, ainsi que sur l'inconscience des écrivains bibliques relativement à certains faits immoraux, tels que le vol par les Benê-Israël des vases précieux appartenant aux Égyptiens, et l'extermination des habitants du ~~Kenaän~~. Chanaan

Pour Eichhorn, qui écrivait à la fin du XVIIIe siècle, les livres sacrés s'expriment sans artifice et conformément aux opinions reçues au temps où ils furent rédigés. Tant que l'esprit humain n'avait pas encore pénétré la véritable cause des phénomènes physiques, il faisait déri-

1. Spinoza, *Traité théologico-politique*, p. 3.

ver tout de forces surnaturelles : les hautes pensées, les grandes résolutions, les inventions utiles et surtout les songes à vives images venaient d'un dieu. Les hommes supérieurs se vantaient eux-mêmes de relations avec la divinité. Sous les récits merveilleux de la Bible, il faut chercher des faits naturels et simples exprimés selon les habitudes des peuples.

Pour lui, comme pour Spinoza, les miracles donc sont des faits naturels et simples, dénaturés dans leurs causes, leur but, leurs circonstances et leur signification par l'imagination et le sentiment des narrateurs.

Vers la même époque, Friedrich Schleiermacher, à l'exemple de Julianus l'Apostat, oppose le quatrième évangile aux Synoptiques, et Ferdinand de Baur débarrasse la morale d'Ieschou de Nazareth des additions dogmatiques postérieures.

Heinrich Paulus distingue, dans toute narration, l'élément objectif et l'élément subjectif, le fait en lui-même et la façon dont il s'est réfracté dans le cerveau humain. Pour lui, les Évangiles sont des histoires écrites par des hommes cré-

dules, sous l'empire d'une vive imagination et d'un goût très vif pour le merveilleux.

Enfin, au milieu de ce siècle, le docteur Astruc montre que la Genèse est une compilation de deux ou trois mémoires rédigés par des auteurs différents, et sépare les documents élohistes des documents jéhovistes.

Actuellement, l'école rationaliste se divise en deux écoles secondaires.

Pour les disciples d'Ernest Renan, la Bible serait un mélange de faits historiques et de légendes, où les faits historiques tiendraient la première place.

Pour Maurice Vernes — et il est vraiment curieux de retrouver, chez ce distingué critique, ce souci de l'allégorie, de l'anagogie, des sens psychique et pneumatique de la Bible, qui fut celui d'Origenès, de Philôn et des théologiens du moyen âge — pour Maurice Vernes, élève de John Toland, de Harry Saint-John de Bolingbroke et de David Strauss, la Bible serait une œuvre philosophique et littéraire, un tissu de fables et de légendes, où la trame de l'histoire serait à peine perceptible.

Voici, par exemple, son opinion sur les écrits des prophètes :

« Nous sommes arrivés à nous poser la question suivante : Pouvons-nous conserver un noyau résistant, à l'abri des atteintes de la critique, ou devons-nous considérer toute la collection prophétique comme un assemblage de pièces composées en toute liberté d'après un thème fourni par les souvenirs du passé national? Nous avons personnellement soutenu la seconde de ces alternatives parce que, en présence des motifs de doute et d'hésitation qui se produisaient à chaque page, il nous semblait impossible de tracer une ligne de démarcation entre les portions authentiques et les portions inauthentiques. »

Voilà qui est clair. Le doute n'étant point, pour Maurice Vernes, le « mol oreiller » dont parle Montaigne, il l'abandonne pour se reposer en cette certitude que la collection prophétique est une œuvre de la basse époque, et, selon son expression même, « le commentaire libre de l'histoire d'Israël écrit sous l'inspiration des vues

théologiques de la Restauration[1] » qui suivit l'exil de Babylone.

Les théologiens de la Restauration veulent, croit-il, adresser des leçons à leurs contemporains, et « ils les donnent sous le couvert d'hommes du passé, que, par une fiction très ingénieuse, ils replacent dans les circonstances mêmes où ils sont censés avoir vécus. »

Si les écrits des prophètes sont des compositions littéraires, leurs biographies sont, pour Maurice Vernes, de pures légendes.

Celles de Schemouël, d'Éliyahou, d'Élischa, par exemple, seraient « dues à des théologiens juifs, vivant à une époque où la nation avait perdu son indépendance et s'en consolant par d'ingénieux commentaires sur le passé national[2] ».

J'ignore quelles considérations historiques ou linguistiques ont conduit Maurice Vernes à soutenir une thèse qui présente du moins l'immense avantage de supprimer purement et sim-

1. Maurice Vernes, Article *Prophètes* de la *Grande Encyclopédie.*

2. Maurice Vernes, Article *Bible* de la *Grande Encyclopedie.*

plement une foule de problèmes psychologiques et sociologiques. Mais il est certain qu'il s'est trompé. Il s'est trompé en voyant des produits de l'imagination romanesque là où il n'y a que la relation naïve et la fausse interprétation de faits exacts, et les produits de l'imagination poétique là où il n'y a que l'expression d'une émotion sincère provoquée par des faits réels. Il a pris les chroniques de Froissart et de Joinville pour des épopées, et les élucubrations de dégénérés mystiques pour les paléopoésies d'un Raymond de la Tailhède ou d'un Maurice du Plessys.

La Bible n'est pas une anthologie. C'est un choix fait par les théologiens de la Restauration, — et à cela se réduit leur rôle, — dans les vieilles collections historiques, théologiques et morales de la peuplade juive pour l'instruction de leurs contemporains, pour leur servir de règle dans le culte et dans la vie civile. Ils se sont adressés aux ouvrages les plus anciens et les plus authentiques, à ceux qui, par ces caractères mêmes, avaient le plus de chance d'en imposer aux lecteurs. Cela est profondément humain, et si les théologiens actuels entreprenaient pareille

œuvre, ce n'est pas aux productions mystiques du siècle qu'ils s'adresseraient.

Assurément il est possible que des morceaux philosophiques et littéraires complètement étrangers à l'histoire religieuse du peuple juif aient été, après coup, introduits dans la Bible. Mais elle n'est pas que cela. Si Maurice Vernes avait eu, — et vraiment lui demander d'étendre encore le champ si vaste de son érudition eût été beaucoup demander, — si Maurice Vernes avait eu, dis-je, des connaissances en pathologie mentale, il n'aurait pas commis pareille erreur.

Non, les personnages bibliques ne sont pas des personnages de roman et de légende. On ne fabrique pas de toutes pièces des observations psychopathologiques aussi parfaites que celles de Schemouël, d'Éliyahou, d'Élischa ou d'Iona (Jonas). Le prophète juif, le nabi, cet être au costume bizarre, ~~aux propos incohérents~~, ~~aux gestes désordonnés~~, mais c'est le *mantis* des Grecs, c'est le *vates* de Virgilius[1] et de Cicero[2], qui dépeignent ses accès de *rabies* et

1. Virgilius, *Énéide*, VI, 457.
2. Cicero, *De divin.*, I, 2, 18, 31, II, 48, 54.

de *furor*. C'est le sorcier patagon, brésilien, guyanien, algonquin, cingalais, australien, zoulou, c'est notre sorcier du moyen âge, c'est le magicien des Abipones, c'est le yoghi, le santon, le chaman, l'angelok, c'est le prophète cévenol. C'est Apollonius de Tyane, Élie Marion, David Georges, Joé Smith, Digonnet.

Il est des symptômes qu'on n'invente pas. Ces dromomanes, ces écholaliques, ces échokinésiques, ces somnambules, ces pyromanes, ces impulsifs suicides et homicides, ces couples psychopathiques des livres sacrés, nous les retrouvons aujourd'hui dans nos asiles avec tous les caractères que leur prêtent les écrivains bibliques. Ceux-ci les ont bien vus et bien décrits, et il n'y a là ni fable ni symbole.

Tous les prophètes juifs n'étaient pas des hommes grossiers.

Il y avait, au point de vue psychologique, une infinie variété de nabis, comme il y a de nos jours une infinie variété de dégénérés mystiques. Certains possédaient un sens esthétique supérieur. C'étaient des prosateurs passionnés à la façon d'un Léon Bloy, des poètes frénétiques

ou ingénus à la façon d'un Emmanuel Signoret ou d'un Paul Verlaine.

Chez eux, peu ou pas de travail littéraire. Tout coule de source, comme chez Élie Marion, et le parallélisme de leurs périodes rappelle singulièrement les distiques amorphes d'Henriette Couesdon, truchement de l'ange Gabriel.

Je repousse donc la thèse de Maurice Vernes, et je m'en réfère au grand critique allemand Edward Reuss :

« A peu de choses près, dit-il des œuvres prophétiques, ce sont les monuments les plus anciens de la littérature hébraïque que nous possédions ; ce sont surtout ceux dont l'authenticité peut être établie le plus facilement et admise avec le plus de confiance, sauf quelques réserves de détails à faire à l'égard de l'un et de l'autre élément ; ce sont enfin, en thèse générale, les seuls documents contemporains de l'histoire que nous puissions consulter[1]. »

Au surplus, je me garderai bien d'affirmer que les prophètes juifs ont paru à telle ou telle

1. Reuss, *Les Prophètes*, Introduction. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1876.

époque, que la Bible nous a donné leur véritable nom, qu'ils ont été mêlés à tous les événements historiques auxquels elle les mêle, qu'aucune légende ne s'est introduite dans leur biographie ; ce que j'affirme, c'est que ce sont des personnages réels.

Mais, à tout prendre, supposons avec Maurice Vernes qu'ils soient sortis du cerveau des littérateurs. Eh bien, ils en sont sortis tels qu'ils y sont entrés. Ils y ont été photographiés, si j'ose dire, et, dans cette hypothèse, les écrivains bibliques appartiennent à cette école naturaliste dont les observations ont, rapprochées de celles des psychiâtres, une si haute valeur scientifique.

Cochon de salaud. Si je te rencontrais je te casserais la gueule

Je vais faire défiler sous les yeux du lecteur un certain nombre de prophètes juifs, et, derrière eux, sur le mur de l'histoire, je projetterai comme une ombre la silhouette des fous de nos asiles.

On verra que ceux-ci ne diffèrent de ceux-là que par l'appréciation du vulgaire, qui des dégénérés et des aliénés mystiques de l'ancienne peuplade juive a fait des prophètes, et des prophètes contemporains fait à juste titre des aliénés.

CHAPITRE III

Les prophètes anonymes du livre des Juges et du premier livre de Schemouël.

I

Le prophète est désigné dans la Bible sous différents noms. Avant Schemouël (Samuel), on l'appelle *roë*, c'est-à-dire *voyant*, ensuite *khozeh* (1) c'est-à-dire *visionnaire*, ou *nabi*, c'est-à-dire *proclamateur*. Proclamateur est du reste le sens exact du mot προφήτης par quoi les Grecs ont traduit nabi, et dont nous avons fait *prophète*.

1. II, Schemouël, xxiv 11, Amoç. vii, 12.

Les prophètes étaient donc, pour les juifs même, des voyants, des visionnaires, des proclamateurs, c'est-à-dire des fous.

D'ailleurs le fou et le prophète étaient désignés par le même mot : *roë*, *khozeh* ou *nabi*. Autrement dit, pour les Bénê-Israël, la folie n'était pas une maladie, mais l'état de l'homme possédé par un dieu.

Peut-être la biographie des prophètes juifs devrait-elle commencer par Mosché (Moïse). Mais le problème de Mosché est extrêmement complexe. Les plus anciens documents qui le concernent lui sont postérieurs de quatre ou cinq cents ans. Les discours qui lui sont attribués dans le *Pentateuque* ne sont pas de lui. « La légende, dit Ernest Renan, a entièrement recouvert Moïse[1]. »

Assurément ce n'était pas le grossier imposteur que voyait en lui Hermann Reimarus. Mais était-ce un de ces hommes supérieurs, un de ces conducteurs du peuple qui mettent la foi du vulgaire au service de leur propre raison, et font collaborer la divinité à leurs desseins? C'est ce

1. Ernest Renan, *Histoire du peuple d'Israël*, I, 159.

Mosché, semble-t-il, qui sortit, harmonieux et robuste, du cerveau de Michel-Ange et dont la splendeur emplit à Rome l'église San Pietro in Vincoli.

Le lecteur a-t-il fait ce pélerinage? A-t-il gagné ce quartier de la cité papale qui ressemble à un coin d'une ville d'Orient, et que décoraient jadis la maison dorée de Néro et les jardins de Mœcénas? A-t-il passé sous la voûte qui conduit à cette petite place San Pietro, d'où l'on aperçoit, à travers le feuillage d'un palmier séculaire et par delà des maisons blanches à terrasses, les hauteurs du Janicule? A-t-il sonné à la grille de la petite chiesa, et le custode obséquieux et avide a-t-il fait grincer pour lui la lourde clef dans la serrure rouillée?

C'est, dans la ville sainte édifiée sur des ruines, dans la ville aux trois cents églises construites avec les marbres et les porphyres des temples païens et des palais impériaux, l'une des plus modestes maisons divines.

On la traverse sans que rien retienne le regard, déjà tendu vers le chef-d'œuvre du maître. Dans

le *Moïse*, le génie complexe de Michel-Angelo Buonarotti se révèle tout entier.

L'ingénieur des fortifications de Florence, l'architecte de Saint-Pierre de Rome a campé la statue dans une attitude de puissant repos et d'énergie contenue, comme un bastion à l'épreuve des barbares, comme un monument à l'épreuve des siècles.

Le sculpteur, qui était son propre praticien, l'anatomiste aussi, qui disséquait au couvent de Santo-Spirito les cadavres que lui fournissait le prieur, l'a modelée avec cet art large et attentif qui détache d'un coup de ciseau la saillie musculaire, et suit méticuleusement les sinuosités des veines.

Le précoce élève de Ghirlandajo, le peintre de la chapelle Sixtine a fait jouer de façon merveilleuse l'ombre avec la lumière dans les plis des draperies et dans les flots de la barbe, et le chaste poète de Vittoria Colonna a ajouté à l'histoire biblique une page de poésie intense qu'on s'en voudrait de déchirer.

Au surplus, si Mosché était, comme sembleraient l'indiquer les hallucinations de son frère

Aäron, auquel Iahvé se révélait en vision et en songe[1], et la faculté prophétique de sa sœur Myriam, un dégénéré supérieur imprégné de mysticisme et versé dans la sorcellerie égyptienne, l'œuvre de Buonarotti en serait-elle diminuée?

Quelle folie de penser que l'art a quelque chose à redouter de la science, et qu'ayant parfois sa source dans l'illusion, il a tout à craindre de la vérité!

L'œuvre d'art, on l'a dit, est un coin de la nature vu à travers un tempérament, et ce que l'artiste donne à l'œuvre de lui-même ne saurait se perdre ou se déprécier. La vérité de l'histoire n'enlèvè rien à la beauté de la légende, et, qu'il appartienne à l'une ou à l'autre, le *Moïse* de Michel-Angelo Buonarotti restera un des plus purs chefs-d'œuvre qui soient sortis du cerveau des hommes.

1. Exode, xv.

II

Après Mosché, le premier prophète dont il soit fait mention dans la Bible apparut au temps d'Ioschoua (Josué).

De Guilgal, lit-on au chapitre II des *Juges*, « le Maleäk d'Iahvé vint à Bokim : « C'est moi, s'écria-t-il, qui vous ai fait monter de Miçraïm, et qui vous ai conduits dans la terre que j'avais promise avec serment à vos pères, disant : « Je ne romprai pas mon alliance avec vous. Mais vous, vous ne conclurez point de pacte avec les habitants de ce pays; vous jetterez bas leurs autels! » Or vous n'avez point écouté ma voix. Pourquoi avez-vous agi ainsi? Je ne les chasserai point, vous dis-je encore, devant vous, mais ils seront pour vous comme des lacs, et leurs Elohim vous seront des filets. »

« Quand le Maleäk d'Iahvé eut dit cela aux Bénê-Israël, le peuple éleva la voix et pleura. Aussi appelèrent-ils ce lieu Bokim (les pleurants), et là ils sacrifièrent à Iahvé [1]. »

1. Juges, II. Traduction Ledrain. Lemerre 1886.

Qu'était-ce exactement que ce maleäk d'Iahvé ?

Les premiers sémites nomades étaient polythéistes. Leurs dieux étaient les Elohim. Lorsqu'ils se groupèrent en peuplades indépendantes, chaque peuplade s'attribua un dieu personnel. Celui des Bénê-Israël fut Iahvé. Ce dieu national devint naturellement pour eux le plus puissant des dieux, puis le dieu, l'El ou Elohim par excellence, enfin le seul vrai dieu, les dieux des autres peuplades n'étant que des faux dieux ou des démons.

Iahvé avait été créé à l'image des souverains orientaux. Il avait un généralissime ou *sar-saba* et un messager ou *maleäk*, qui était son alter ego, son grand vizir, son parèdre, son double, l'interprète de sa volonté.

Le sar-saba et le maleäk d'Iahvé étaient, de la part des dégénérés mystiques, l'objet de nombreuses hallucinations.

C'est ainsi que le maleäk apparut à Iaäqob (Jacob)[1], à Mosché[2], à Guideön[3] (Gedeon), à Manoah[4],

1. Genèse, XXVIII et XXXII.
2. Exode, III.
3. Exode, III.
4. Juges, VI.

comme de nos jours l'ange Raphaël apparut à Thomas-Ignace Martin, ce cultivateur de la Beauce que le pieux Louis XVIII reçut en audience particulière, et qui fut envoyé par Pinel à Charenton.

A ce propos, je tiens, dès maintenant, à attirer l'attention du lecteur sur le rôle que jouent le rêve et surtout l'hallucination dans la genèse des mythes.

L'imagination normale ne suffit pas à créer des êtres mythiques qui s'imposent à la foi du vulgaire. Jamais un personnage de poème, de conte ou du roman, si puissamment construit qu'il soit, n'est devenu un personnage religieux. Les héros de Valmiki, d'Homeros et d'Aischylos (Eschyle) n'ont cessé d'appartenir à la littérature, et l'Eviradnus de Victor Hugo ou le docteur Pascal d'Émile Zola ne seront jamais entourés que de ce culte qu'on doit aux belles créations de l'art. Le littérateur et l'artiste empruntent aux religions, mais ne leur prêtent point; et voici, selon moi, comment naissent les dieux.

Les hommes constatent en dehors d'eux-

mêmes la succession des phénomènes, mais ce n'est qu'en eux-mêmes qu'ils puisent l'idée de causalité.

Cette idée procède d'ailleurs d'une illusion. Les hommes ne percevant pas, dans son intégralité, la succession des phénomènes nerveux et mentaux dont ils sont le théâtre, et qui, nés, aux pôles centripètes, des phénomènes extérieurs, retournent au monde extérieur par les pôles centrifuges, ont l'illusion de jouir de leur libre arbitre, et se considèrent comme une cause première, comme la cause première de leurs actes. Ils ont même décoré cette cause du nom de *moi*.

De là, chez eux, une tendance à attribuer à quelque chose de semblable ou d'analogue à eux-mêmes, tout phénomène qu'ils ne voient pas nettement procéder d'un autre phénomène. L'anthropomorphisme ne s'explique pas autrement. L'homme ne peut concevoir les dieux que sous la forme humaine ou sous une forme très analogue à la forme humaine. Ce n'est pas Iahvé, comme le crut l'auteur de la Genèse, qui a créé l'homme à son image, c'est l'homme qui, à son image, a créé les dieux.

Si l'idée de dieu n'avait pas dépassé ce stade, il y aurait des métaphysiques, mais il n'y aurait pas de religions.

Les religions sont nées le jour où des hommes de bonne foi ont déclaré qu'ils avaient vu un dieu en songe ou à l'état de veille, et ont été capables de le décrire. Sans l'illusion, qui d'un simple mortel fait un personnage mythique, sans le rêve ou l'hallucination, une religion n'est pas viable. C'est dans ces phénomènes qu'elle puise sa force, dans l'hallucination surtout; et l'on peut dire que les religions sont l'œuvre des visionnaires. Quel regain, en effet, donnent au culte du Christ ou de la Vierge, les hallucinations de grandes hystériques comme Marguerite (Marie) Alacoque ou Teresia de Cepeda y Ahumada (sainte Thérèse).

D'ailleurs, l'hallucination engendre l'hallucination, et, qui plus est, une hallucination chez un premier sujet engendre souvent, chez un second sujet, une hallucination semblable ou analogue. Le second sujet est profondément impressionné par le récit de la vision ou de l'audition du premier. Il est obsédé par les images

que ce récit fait naître; et bientôt ces images s'intensifient, jusqu'à donner lieu chez lui à une hallucination, qui est la reproduction plus ou moins exacte de la première.

Voici un exemple de ce phénomène.

Sous l'influence de l'émotion subie au cours de son baptême dans le Jordanes (Jourdain), Ieschou de Nazareth eut une de ces hallucinations visuelles de bas en haut qui sont si fréquentes chez les dégénérés mystiques. « Il vit les cieux se fendre, et le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe descendre sur lui [1]. »

Or, un aliéné observé par Maurice Legrain eut une hallucination identique. Ce sujet, âgé de vingt-cinq ans, se croyait, comme Ieschou, le Messie annoncé par les prophètes. Il avait trouvé les lois qui régissent le monde, était chargé de le réformer, de fonder une société nouvelle et d'assurer l'universelle paix. *Un jour, il vit le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe faite de points lumineux descendre sur sa tête.*

Lorsqu'il n'y aura plus d'hallucinations, ou

1. Évangile selon Markos (Marc), I.

plutôt lorsque l'hallucination sera connue du public dans sa cause et dans son mécanisme, les religions auront vécu.

Pour en revenir au maleäk d'Iahvé, sans doute l'imagination orientale eut tendance à se représenter les dieux comme des rois entourés d'une cour et ayant leurs généraux et leurs messagers. Mais ces messagers n'eurent de valeur mythique que le jour où ils apparurent aux hallucinés, ou lorsque les dégénérés mystiques prirent pour des maleäks d'Iahvé de vulgaires vagabonds.

Le maleäk, en effet, se présentait parfois en chair et en os sous l'apparence d'un de ces théomanes ambulateurs qui portent aujourd'hui en Orient le nom de santons. J'ai tout lieu de croire que c'est d'un de ces vagabonds qu'il s'agit dans le récit des *Juges*. En effet :

1° Il fut vu par un grand nombre de personnes.

2° Il ne venait point du ciel, comme les maleäks hallucinatoires, mais d'un point précis, de Guilgal. Guilgal (aujourd'hui Djebâal Hâarabout) était un lieu saint. C'était là que les

Benê-Israël s'étaient fait circoncire après avoir traversé l'Iardèn (Jourdain), lors de leur arrivée en Kenaän. On y avait élevé un monument commémoratif de douze pierres en l'honneur des douze tribus, on y alla longtemps en pèlerinage, et nous voyons Schaöul (Saül) y sacrifier à Iahvé. Or, les lieux saints sont toujours des foyers psychopathiques, d'où rayonnent une foule d'inspirés;

3° Il tient le langage ordinaire des théomanes, plein de reproches et de menaces;

4° Il ne disparaît pas tout à coup comme les visions de Guideön et de Manoah;

5° Enfin l'expression de maleäk d'Iahvé servait fréquemment à désigner les nabis. Nous la trouvons dans les livres prophétiques à la suite du nom de Haggai (Aggée). L'auteur d'un de ces livres n'est même désigné que par ce surnom, dont les Grecs ont fait un nom propre *Malachias*, traduit chez nous par *Malachie.* Le nabi ainsi désigné nous apprend d'ailleurs que ce surnom était parfois donné aux prêtres.

Pour toutes ces raisons, je crois, avec un grand nombre d'interprètes (Jonathan, François

Watebled, Hugo van Groot, etc.) que le Maleäk de Bokim était un théomane errant.

La seule objection qu'on puisse faire à cette opinion est que, dans son discours, il s'identifie à Iahvé. Mais ceci ne doit pas nous surprendre. En effet, plusieurs nabis, atteints de dédoublements de la personnalité, se figuraient, non pas qu'ils étaient les interprètes d'Iahvé, mais qu'Iahvé parlait réellement par leur bouche. Il en fut de même chez la plupart des prophètes cévenols.

III

Nous trouvons, au chapitre VII de ce même livre des *Juges*, un récit très analogue au précédent. Mais, cette fois, le mandataire d'Iahvé est désigné sous le nom de *nabi*, ce qui ne laisse aucun doute sur son existence objective :

« Les Bénê-Israël ayant fait le mal devant Iahvé, il les livra à la main de Midian (Madian) pendant sept ans. Elle fut violente contre Israël, la main de Midian. Aussi les Bénê-Israël se

réfugièrent-ils dans les gorges des montagnes, dans les endroits cachés et inaccessibles

Israël semait-il? Midian montait avec Amaleq et les Benê-Qédem; ils établissaient leur camp près des Israélites, et détruisaient la récolte jusqu'à l'entrée de Ghazza. Ils ne laissaient en Israël rien de vivant, ni brebis, ni bœufs, ni ânes. Ils montaient avec leurs troupeaux et leurs tentes, semblables, par la multitude, à la sauterelle; on ne pouvait compter ni leur nombre, ni celui de leurs chameaux. Ils venaient dans ce pays pour le saccager.

Souffrant beaucoup devant Midian, les Benê-Israël appelèrent Iahvé.

Il envoya vers eux un nabi, qui leur dit : Voici la parole d'Iahvé, l'Elohim d'Israël :

« Je vous ai fait monter de Miçraïm
Et vous ai tirés de la maison des esclaves.
Je vous ai délivré de la main de Miçraïm
Et de la paume de vos ennemis.
Je les ai chassés devant vous
Et vous ai donné leur pays.

Je vous ai dit : « C'est moi qui suis Iahvé, votre Elohim; vous n'adorerez pas l'Elohim de

l'Emorite dont vous habitez la terre, mais vous n'avez point entendu ma voix [1]. »

Ce nabi fait, on le voit, aux Benê-Israël les mêmes reproches que leur avait fait le maleäk de Bokim.

IV

Un troisième nabi anonyme intervient dans un des livres qui portent le nom de Schemouël (Samuel).

Le grand cohène (prêtre) de Schilo, Eli, de la tribu de Lévi, avait deux fils, Hophni et Pinéhas, dont le genre de vie était un sujet de scandale. Ils s'appropriaient, au besoin de vive force, une partie de la viande qui revenait aux fidèles après le sacrifice pacifique, et couchaient avec les dévotes qui veillaient à l'entrée de l'ohel-mohed. Il n'était bruit que de leurs vols et de leurs débauches, si bien qu'un jour

« il vint près d'Eli un homme d'Elohim qui lui

1. Juges, VI.

dit : « Ainsi parle Iahvé : Me suis-je révélé à la maison de ton père lorsqu'elle était en Miçraïm dans la demeure de Paro (Pharaon)? N'ai-je pas choisi les tiens comme prêtres parmi toutes les tribus d'Israël, pour monter sur mon autel, faire l'encensement et porter l'éphod devant moi? N'ai-je pas donné à la maison de ton père tous les sacrifices des Bénê-Israël? Pourquoi tant de mépris du sacrifice et de l'offrande que j'ai établis? Pourquoi estimes-tu tes fils plus que moi? et vous engraissez-vous de la fleur de toutes les offrandes d'Israël, mon peuple? Aussi, parole d'Iahvé, l'Elohim d'Israël, j'avais dit que ta maison et la maison de ton père serviraient devant moi à jamais! Mais maintenant, voici ce que déclare Iahvé : Loin de moi! car ceux qui m'honorent, je les honore; et ceux qui me méprisent, je les méprise. Ils viendront, les jours où je couperai ta semence et celle de la maison de ton père, de sorte qu'il n'y aura point de vieillard dans ta maison. Quand Israël sera dans la joie, tu verras l'angoisse chez toi. Plus jamais de vieillards dans ta famille! Cependant il y a un des tiens que je ne retrancherai pas de mon autel,

afin d'affaiblir tes yeux et d'accabler ton âme, mais les autres succomberont en pleine virilité. Ce qui arrivera à tes deux fils, Hophni et Pinehas, te servira de signe. En un même jour, tous les deux mourront. Je me susciterai un cohène fidèle qui, selon mon cœur et ma volonté, se comportera. Je lui bâtirai une sûre maison, et il se promènera devant mon oint, tous les jours. Quiconque restera de ta maison viendra se prosterner devant lui pour une pièce d'argent ou pour un rond de pain, et dira : « Donne-moi l'onction pour que je puisse manger un morceau de pain [1]. »

Cette prophétie, qui fait allusion à la mort violente des deux fils d'Éli, tués le même jour dans une bataille, fut certainement remaniée après cet événement.

Il n'est pas rare de rencontrer aujourd'hui de ces dévots qui en remontrent à leur curé, dénoncent leur évêque, et morigènent le pape.

A ce propos, qu'on me permette une anecdote. Je la tiens d'Anatole France, qui n'est pas seu-

1. *Schemouël*, II. Traduction Ledrain.

lement le premier écrivain de l'époque, mais le plus délicieux causeur qui se puisse entendre.

Anatole France connut dans sa jeunesse un bohème dans le genre du Coline d'Henri Mürger, mais d'une autre mentalité. Il répondait au nom de Nicolardeau.

L'histoire ecclésiastique, la théologie et le droit canon n'avaient pas de secrets pour Nicolardeau, qui, le cas échéant, donnait des conseils au Saint-Père.

Un matin, l'auteur de *La Rôtisserie de la reine Pédauque* suivait une rue tortueuse et sombre, une rue de tire-laine et de coupe-jarrets, lorsqu'il vit sortir d'une de ces maisons qui ferment leurs volets comme on baisse les paupières, et auxquelles le rouge de la honte monte, non pas au front, mais à la lanterne, le théologien Nicolardeau coiffé d'une grecque, chaussé de pantoufles, et portant une boîte au lait.

Anatole France se croyait le jouet d'un rêve, lorsque Nicolardeau, marchant droit à lui, lui décocha ces mots : « Avez-vous lu l'Encyclique? »

Abasourdi, Anatole France considérait tour à

tour la maison close et sa lanterne, Nicolardeau, ses pantoufles et sa boîte au lait.

Finalement on s'expliqua. Le cinquième étage de l'immeuble n'étant pas occupé par l'entreprise, et la location en étant, comme bien on pense, des plus malaisées, le théologien Nicolardeau avait profité de l'occasion pour s'offrir un appartement dont le loyer modique lui permît, chose inouïe, de payer son propriétaire.

Ce qui prouve que les canonistes contemporains ne sont guère plus argentés que la plupart des prophètes juifs, même lorsqu'ils ont une assez haute opinion d'eux-mêmes pour donner des conseils à Sa Sainteté.

Pour en revenir au nabi de Schilo et aux mystiques intransigeants du même type, ce sont des dégénérés qui parfois viennent échouer dans nos asiles.

Esquirol [1] a rapporté l'histoire d'un certain Jonathan Martin, qui, sur l'ordre d'un ange venu de la part de Dieu, mit le feu à la cathé-

1. Esquirol, *Des maladies mentales considérées sous les rapports médical, hygiénique et médico-légal.* Paris, 1838.

drale d'York, « afin de purifier la maison du Seigneur des indignes ministres qui s'éloignent de l'Évangile : « C'est le doigt de Dieu, déclarait-il, qui a dirigé mon bras. Les chrétiens sévèrement convertis à la vraie religion trouveront que j'ai bien fait. »

Von Krafft Ebing [1] parle de deux frères qui, se croyant prophètes, essayèrent d'assassiner le curé de leur paroisse, parce qu'il n'avait pas la vraie foi et enseignait de fausses doctrines.

Un malade d'Émile Laurent [2] était persuadé que Dieu parlait par sa bouche et lui avait donné mission de réformer la religion catholique, de supprimer Pâques et la confession, et d'offrir le pain bénit à la sainte table, à la place de l'hostie. Il fréquentait assidûment les pélerinages, se posait en justicier et en vengeur, portait les hommes au remords et à la pénitence, et prophétisait de grands cataclysmes.

Les trois prophètes anonymes du temps des Juges présentent un certain nombre de caractères communs.

1. Annales médico-psychologiques, 1871, t. VI, p. 140.
2. *Id.*, 1887, t. VII, p. 392.

Tous les trois déclarent qu'ils rapportent les paroles d'Iahvé. Le maleäk de Bokim s'identifie même avec le dieu.

Tous les trois sont tristes et font des reproches. Deux profèrent des menaces.

Tous les trois font preuve d'une haine violente à l'égard de ceux qui n'adorent pas Iahvé ou n'obéissent pas à ses ordres.

Deux évoquent les mêmes faits : l'alliance d'Iahvé avec le peuple d'Israël, la fuite hors d'Égypte et la conquête du Kenaän, qu'ils attribuent au concours du dieu.

Ces divers caractères sont reliés entre eux.

Le nabi iahvéiste est un dégénéré, dont l'écorce cérébrale, incomplètement développée, ne contient qu'un nombre restreint de neurones mnésiques, c'est-à-dire de clichés à images et à idées. De ce fait, le champ de sa pensée est limité. De plus, en raison de l'arrêt de développement de ces neurones et de l'hypercontractilité qui en est la conséquence, il présente une prédisposition particulière à la dissociation cérébrale, à la formation de ces groupes neuroniens indépendants, qui son

le théâtre des courts circuits mnésiques, condition des hallucinations et des obsessions.

Soumis, au cours de son évolution, aux suggestions religieuses de son entourage, c'est à quelques idées que se réduit sa personnalité consciente. A-t-il des hallucinations? Ce sont des hallucinations religieuses. Il voit Iahvé ou il l'entend.

Égoïste comme tous les êtres qui, mal doués par la nature, se voient dans l'obligation de concentrer sur eux-mêmes toute leur énergie vitale, et par suite extrêmement orgueilleux, il rapporte tout à sa propre personne, et n'hésite pas, pour peu que ses hallucinations l'y convient, à se croire l'interprète ou l'agent de son dieu.

Aussi oublie-t-on les bienfaits d'Iahvé? ne lui obéit-on point? ne l'adore-t-on point? C'est lui qu'on humilie et qu'on offense.

D'ailleurs, comme tous les dégénérés, qui font de la mauvaise chimie physiologique et sont constamment intoxiqués, comme tous les impuissants, dont la moindre opposition compromet l'euphorie, il suinte la tristesse et la haine.

Nous retrouvons cet état d'esprit chez tous les prophètes.

Un historien catholique de l'épidémie camisarde, l'abbé Brueys, s'exprime ainsi : « Mes frères, disoit le prophète, amendez-vous ; faites pénitence, la fin du monde approche. Repentez-vous du grand péché que vous avez commis d'aller à la messe. C'est le Saint-Esprit qui parle par ma bouche. » Toutes les collines et les échos du voisinage retentissoient du grand cri de *Miséricorde*, d'imprécations contre les prêtres, contre l'église, contre le pape, contre l'empire antichrétien, de blasphèmes contre la messe, d'exhortations à se repentir d'avoir abjuré leur religion, de prédictions de la chute prochaine du papisme et de la délivrance de la prétendue réforme [1]. »

Les historiens protestants parlent de leurs prophètes dans les mêmes termes. « Ils exhortoient fortement à la repentance, dit Jean Cabanel, et assuroient que Dieu détruiroit Babylone et rétabliroit son église [2]. »

1. Brueys, *Histoire du fanatisme de notre temps.* Paris, Miquet, 1692.

2. *Théâtre sacré des Cévennes*, Londres, 1707, p. 20.

C'est ainsi que le prophète Jacques Reboux « fit de grandes exhortations à la Repentance »[1].

Jacques Mazel parle ainsi du prophète Alexis : « Ce qu'il disoit en général estoit pour porter ceux qui l'entendoient à se repentir de leurs péchés et à ne participer plus à l'Idolâtrie[2]. »

Mathieu Bonner entendit une fille faire « de grandes complaintes sur l'état lamentable des Églises de France, qui étoient ou dans les Cachots ou sur les Galères, ou dans les Couvents ou dans l'exil, ajoutant avec véhémence qu'il ne s'en falloit prendre qu'à nos péchés[3] ».

Une autre fille « dit beaucoup de choses terribles contre ces moqueurs prétendus Beaux-esprits, mais réellement insensés et destitués d'intelligence, qui se rient des secrettes merveilles de l'incompréhensible, seulement parce qu'ils ne sauraient comprendre ».

Voici, d'autre part, un extrait des paroles prophétiques prononcées, le 11 octobre 1706, par le

1. *Théâtre sacré des Cévennes*, Londres, 1707, p. 15.
2. *Ibid.*, p. 24.
3. *Ibid*, p. 10.

prophète cévénol Élie Marion : « Malheureux que tu es, tu doutes de ma parole. Encore un moment, et tu verras des choses terribles... Ah ! peuple ingrat ! Tu ne me connais plus. Tu m'abandonnes. Ah ! mes enfans, préparez-vous, je vous dis, préparez-vous. Vous n'êtes pas pour longtemps en ce Païs... Mais je détruirai le monde... Ah ! mon enfant, ma colère s'enflamme à tout moment de voir un peuple ingrat et rebelle qui me rejette, quand je viens lui tendre la main. »

Et le 22 octobre :

« Jugemens terribles ! Je suis las d'un tel peuple. J'en vais faire vengeance, les exterminer. Ma force apparaîtra. Mon bras vengeur vient détruire les méchans... Mes jugemens sont prêts, et justice sera bientôt faite. Il n'y a que pour un moment à détruire les méchans, quoiqu'ils soient en grand nombre... J'envoyerai messager sur messager, courrier sur courrier, pour la destruction des méchans[1]. »

Très suggestibles en raison de l'hypercon-

1. *Théâtre sacré des Cévennes*, p. 12.

tractilité de leurs neurones, les prophètes sont, pour les lieux communs et les phrases stéréotypées, d'inlassables échos, et il n'est point surprenant de voir les principaux épisodes de l'histoire juive revenir sans cesse dans la bouche des nabis, comme les mêmes faits et les mêmes formules dans celle des prophètes cévénols.

Tous ces caractères, nous les retrouverons, plus apparents et plus complets, chez les nabis qui ont laissé un nom, et dont l'étude fera l'objet des chapitres qui vont suivre.

CHAPITRE IV

Schemouël.

I. — *L'ascendance.*

Ce fut, à ce qu'il semble, au XIe siècle avant Ieschou de Nazareth (Jésus-Christ) qu'apparut le roë (voyant) Schemouël (Samuel).

Il naquit au village de Ramathaïm-Çophim [1], dans la montagne d'Éphraïm, pays riche en vins [2].

1. Aujourd'hui Er-Ram, à 4 kilomètres d'El-Kouds (Jérusalem).
2. Il résulte de mes recherches que la religiosité est surtout prononcée sur les côtes (rareté des courants sociaux, d'où ignorance), sur les montagnes (même cause due à la difficulté des communications), et dans les pays alcooliques (dégénérescence mentale).

Voici, d'après la Bible[3], sa généalogie dans la ligne paternelle :

Abraham,
Icehaq,
Israël,
Levi,
Qeath,
Içar,
Qorah,
Ebyassah ou Ébyassaph,
Assir,
Thahath,
Çefanya,
Azarya,
Ioël,
Elqana,
Amassai,
Mahath,
Elqana,
Çouph, l'Ephratite,
Thoah ou Thohou,
Eliël ou Elihou,
Ieroham,
Elqana,
Schemouël.

Il était donc de la tribu de Lévi. Qu'on se figure une caste chargée de fournir aux prêtres catholiques des sacristains, des suisses, des chantres, des organistes et des enfants de chœur, et l'on aura une idée de ce qu'était la tribu de Lévi par rapport à la descendance d'Aäron, où se recrutaient exclusivement les cohènes. De vingt-cinq ou trente à cinquante ans, les lévites étaient au service du clergé juif.

Ils gardaient l'entrée de l'ohel-mohed (taber-

3. Chroniques I et I Schemouël I. Traduction E. Ledrain.

nacle), chantaient et jouaient des instruments pendant les cérémonies religieuses, et présentaient au cohène le bois, l'eau et les autres choses nécessaires au sacrifice. Il va sans dire qu'étant donné leur nombre, sur leurs vingt ou vingt-cinq ans de service religieux, ils ne comptaient que très peu de temps de présence à l'ohel-mohed.

Le père de Schemouël, Elqana, était un homme bon et pieux. Chaque année, il montait avec sa famille au tabernacle de Schilo (à 22 kilomètres au nord de Ramathaïm-Çophim), où, depuis le temps d'Ioschoua (Josué), se trouvait l'arche, pour offrir à Iahvé-Çebaoth le sacrifice pacifique.

Ce sacrifice avait pour but d'honorer Iahvé, de lui demander des grâces, ou de le remercier de ses bienfaits.

Conformément à la loi[1], Elqana emmenait avec lui un animal sans défaut et engraissé exprès. Il le conduisait dans le parvis de l'ohel-mohed, et, lui posant la main gauche sur la tête, l'égorgeait devant l'autel des holocaustes. Après

1. Lévitique, III.

quoi, le cohène ouvrait la victime, la dépouillait, recueillait le sang, enlevait la graisse de l'abdomen, et, si c'était un agneau ou un bélier, coupait la queue, qui était très grasse. Il mettait ces parties sur les mains d'Elqana, et, les soutenant, les lui faisait lever en haut et tourner vers les quatre parties du monde. Il répandait ensuite le sang autour de l'autel, et jetait la graisse dans le feu sacré. La poitrine et l'épaule droite de la victime lui étaient réservées. Le reste revenait à Elqana, qui le distribuait aux membres de sa famille pour le repas de piété.

L'homme, ai-je dit, a créé les dieux à son image. Les sacrifices en sont une preuve. A l'instar de toutes les peuplades primitives, les Bénê-Israël se figuraient que les dieux étaient, comme eux, friands de nourriture animale. Mais il eût été onéreux de brûler sur l'autel d'Iahvé des animaux entiers, et les prêtres avaient tourné la difficulté en prêtant à leur Elohim un goût spécial pour les parties de l'animal inutilisables en art culinaire. Dans le mouton, on lui réservait généreusement le sang et le suif.

Les Bénê-Israël agissaient, à l'égard de leur dieu, comme des gens qui, offrant un poulet à un convive, lui serviraient le foie et le gésier, et s'adjugeraient, avec un soupir, les pilons et les ailes.

Ceci prouve que la dévotion s'associe fort bien — et nous en avons d'autres preuves — avec l'astuce et l'intérêt.

L'une des deux femmes d'Elqana, Perinna, ayant des fils et des filles, recevait plusieurs parts. Mais sa seconde femme, Hanna, n'en recevait qu'une, parce qu'elle était stérile. C'était pour Perinna une occasion de se moquer de sa rivale.

Chez les peuplades primitives, où la lutte pour la vie se réduisait à la lutte du nombre, où un père de famille était d'autant plus puissant et plus considéré qu'il avait plus d'enfants, la stérilité était une honte, le châtiment des puissances célestes.

« Donne-moi des enfants ou je meurs ! » criait Rahel à Iaäqob. Il en est encore ainsi de nos jours chez les peuplades sauvages, et Livingstone rapporte qu'à Angola, dans le golfe du Bengale,

les femmes stériles sont en butte à la raillerie publique.

Hanna, offensée, pleurait et ne mangeait pas. Son mari, qui l'aimait assez pour n'avoir point profité du droit au divorce que lui donnait, d'après la loi juive, la stérilité de sa femme, essayait de la consoler.

« O Hanna, pourquoi pleures-tu? Pourquoi ne manges-tu pas, et te montres-tu si affligée? Ne suis-je pas pour toi meilleur que dix fils [1]? »

Un jour, elle entra dans l'ohel-mohed, et fit le vœu suivant :

« Iahvé-Çébaoth, si tu vois le chagrin de ta servante, que tu te souviennes de moi, et que tu n'oublies pas ta servante, et que tu lui donnes une semence d'homme, je la consacrerai à Iahvé pour tous les jours de sa vie, et le rasoir ne montrera pas sur sa tête [2]. »

Elle priait mentalement mais avec tant de fer-

1. Schemouël, I. Traduction E. Ledrain, 1886.
2. *Ibid.*

veur que ses lèvres remuaient, et que le chef du sacerdoce, Éli, la crut ivre, car en Kenaän, pays de viticulteurs, l'ivresse était loin d'être rare.

« Jusques à quand, lui cria-t-il, étaleras-tu ton ivresse? Délivre-toi de ton vin.

— « Il n'en est rien, mon maître, lui répondit Hanna; je suis une femme au cœur triste. Je n'ai bu ni vin, ni liqueur mêlée de la vigne, mais je répandais mon âme devant Iahvé. Ne prends pas ta servante pour une vaurienne. C'est par excès de douleur et d'affliction que j'ai parlé jusqu'ici[1]. »

Évidemment l'émotivité de Hanna est extrême. Non seulement elle s'offense et s'attriste, jusqu'à en pleurer et à ne pouvoir manger sa part de la victime, des railleries de l'autre épouse, mais, au cours de la prière, elle ne peut réprimer ce qui se passe en elle. Soit que le champ de sa conscience soit rétréci[2], soit que

1. Schemouël, I. Traduction E. Ledrain, 1886.

2. Le champ de la conscience est, pour moi, le champ des neurones conscients en état d'extension. Ce champ varie à

sa rétentivité cérébrale soit affaiblie, soit que la pression nerveuse devienne telle dans l'écorce que la limite de résistance des neurodiélectriques [1] soit dépassée, soit pour toutes ces raisons ensemble, les ondulations nerveuses du pallium s'échappent par les voies centrifuges et agitent les muscles de la face. D'intérieure, la parole devient extérieure [2]. Les lèvres remuent. Le visage prend l'expression de l'ivresse : « Je ne puis pas penser bas, disait à Séglas une de ses malades; cela m'étouffe, et il me faut parler tout bas, plus souvent tout haut quand je pense. » « Je suis quelquefois obligée, lui disait une autre, de parler tout à fait ma pensée, et je cause toute seule tout le temps. »

« Va en paix, dit Eli à Hanna, et que l'Elohim d'Israël t'accorde ce que tu demandes [3]. »

tout instant de la vie. Il est à son maximum dans l'état de veille complète, notablement rétréci dans la rêverie, réduit à peu de chose dans le sommeil avec rêves, et à rien dans le sommeil anesthésique profond.

1. Dr Binet-Sanglé. *Théorie des neurodiélectriques*. Archives de neurologie, septembre 1900.

2. Victor Egger. *La parole intérieure*, 1881, p. 166.

3. I, Schemouël, I.

J'aborderai, à propos de cette prédiction, un sujet considéré comme scabreux. Je pourrais m'en excuser. Je ne le ferai pas; estimant que la pudeur, telle qu'elle est comprise de nos jours, est un sentiment ridicule au premier chef.

On sait qu'il y a deux morales, la morale scientifique, qui a sa source dans la raison et qui s'appuie sur l'observation des phénomènes sociaux, sur la sociologie, et la morale traditionnelle, qui a sa source dans les sentiments et s'appuie sur les dogmes.

La morale traditionnelle admet que certaines parties du corps sont honteuses, qu'elles doivent être cachées au regard, et qu'on n'en doit point parler. Ces parties seraient honteuses, parce qu'elles sont le siège d'une volupté qui est condamnée par certaines religions, surtout par la religion catholique.

La morale scientifique estime que la volupté sexuelle n'est pas plus condamnable que la volupté provoquée par les saveurs, les parfums et la musique, et elle s'en remet à l'hygiène et à l'esthétique pour déterminer quelles parties du corps doivent être cachées au regard, et com-

ment doivent être réglées les fonctions sexuelles.

Or, en cette matière, les hygiénistes condamnent le défaut, l'excès et la perversion, également nuisibles à la santé de l'individu et de la race, mais conseillent l'exercice normal et modéré, nécessaire au bon équilibre des fonctions et des facultés. Les esthéticiens d'autre part et les plus grands artistes estiment que le corps de l'homme ou de la femme est un tout harmonieux, et qu'il n'y a lieu de cacher aucune de ses parties. La ridicule feuille de vigne est aujourd'hui condamnée, et une admirable poésie de Théophile Gautier en a fait justice.

Dans ces conditions, la pudeur doit être ramenée à de plus justes limites. Elle ne doit s'appliquer qu'à ce qui est laid. C'était du reste ainsi qu'on la comprenait avant le triomphe du christianisme. Les anciens voulaient que les gens difformes et les vieillards se couvrissent le corps, mais, en revanche, ils faisaient courir nus sur le stade des jeunes hommes et même des jeunes filles, des vierges, qui, étant belles, ne songeaient nullement à s'en offusquer.

Au surplus, la pudeur chrétienne va directe-

ment contre son but. Elle conduit à des excitations et à des perversions dont nous n'avons que trop d'exemples.

D'ailleurs, ce sentiment qui, ainsi compris, est l'œuvre de la suggestion, s'éveille et s'éteint par suggestion le plus aisément du monde.

Nous autres médecins, nous savons bien que si, interrogeant une femme sur ses fonctions sexuelles, nous usons de circonlocutions, nous lui suggérons aussitôt le sentiment que nous paraissons éprouver, et que le rouge de la honte lui monte aussitôt au visage. Si, au contraire, nous employons froidement le mot propre, elle répond, la plupart du temps, sur le même ton et sans aucune gêne.

Ceci dit, je reviens à la stérilité de Hanna et à sa guérison.

Il est évident que la stérilité de la femme due à l'absence, à l'atrophie ou à la dégénérescence sclérokystique des ovaires, à l'antéflexion congénitale de l'utérus, aux atrésies du col, aux malformations du vagin empêchant la copulation, ou à l'incongruence des deux éléments sexuels mâle et femelle,

ne saurait être modifiée par suggestion.

Mais peut-être n'en est-il pas de même de la stérilité due aux salpingites ou aux métrites, les premières déterminant un boursouflement de la muqueuse salpingienne qui en arrive à fermer l'isthme, les secondes des sécrétions mortelles pour les zoospermes ou une turgescence de la muqueuse utérine qui empêche la nidation.

C'est qu'en effet il s'agit là de maladies inflammatoires, et que, par l'intermédiaire des neurones vaso-moteurs ou trophiques, il semble qu'on puisse agir par suggestion sur les tissus enflammés.

Bien mieux, il existe une stérilité d'origine nerveuse. D'après la théorie de Pflüger, reprise par Eugène Coulonjou[1], le follicule ovarien en voie de croissance déterminerait une compression et peut-être une irritation chimique des filets nerveux centripètes qui l'entourent. Les ondulations nerveuses ainsi produites gagneraient la moelle, puis reviendraient à l'ovaire

1. Eugène Coulonjou. *Sur l'aménorrhée d'origine nerveuse*. Archives de neurologie, octobre 1899.

par les nerfs vaso-moteurs. Il en résulterait une vaso-dilatation intense, qui aurait pour conséquence la rupture des vaisseaux et des follicules ovariens et une hémorrhagie entraînant l'ovule dans l'utérus. L'ovulation, d'une part, la menstruation, de l'autre, seraient donc sous l'influence directe du système nerveux. Un grand nombre de faits plaident en faveur de cette manière de voir.

Pour ce qui est de la menstruation, Eugène Coulonjou cite cinq cas d'affections mentales compliquées d'aménorrhée. Chez une maniaque, les menstrues étaient supprimées à chaque accès. Une violente terreur ou un grand chagrin peut aussi les interrompre brusquement ou déterminer une métrorrhagie. Enfin, on peut faire cesser ces deux états morbides par suggestion, ainsi que l'ont montré Auguste Voisin [1], Burot [2], Journée [3], Marandon de Montyel [4], Lie-

1. Auguste Voisin. Communication à la Société médico-psychologique. Séance du 29 novembre 1886.

2. Burot. *Grande hystérie guérie par l'emploi de la suggestion et de l'autosuggestion.* Revue de l'hypnotisme, 1891.

3. Journée. *Petite hystérie et troubles dysménorrhéiques traités par la suggestion hypnotique.* Revue de l'hypnotisme, 1891.

4. Marandon de Montyel. *Deux cas de fausse grossesse.* Revue de l'hypnotisme, 1897, p. 289.

plaide en faveur d'une anomalie mentale chez beault, Bernheim, Dècle, Edgard Bérillon[1], André Gascard[2], Bugney, Milne Bramwell, Jules Voisin, Paul Joire.

D'ailleurs l'ovulation pouvant se produire sans la menstruation, et une aménorrhéique pouvant être fécondée, il ne suffit pas de prouver qu'on peut agir par suggestion sur la fonction cataméniale, pour qu'il soit démontré qu'on peut agir de même sur la stérilité.

Mais il y a d'autres preuves. On sait que les névroses produisent des effets fâcheux sur l'ovulation, et il existe des cas nombreux où des altérations subites du système nerveux ont enrayé soudain la fonction ovarique. Marandon de Montyel a constaté que les familles où les affections mentales sont héréditaires se distinguaient par une fréquence plus grande de la stérilité (1 sur 7), ce qui, soit dit en passant,

1. Edgard Bérillon, XVI[e] session de l'Association pour l'avancement des sciences médicales. Séances des 22 et 24 septembre 1887.

2. André Gascard. *Influence de la suggestion sur certains troubles de la menstruation.* Revue de l'hypnotisme, 1890, p. 100.

la mère de Schemouël. D'autre part, il n'est pas douteux que l'excitation sexuelle de la femme au moment du coït ne joue un rôle dans la fécondation. C'est là une croyance populaire qu'Eichstedt, Kehrer et Kisch soutiennent de leur autorité.

Kisch a constaté la dyspareunie (anaphrodisie de la femme) chez 30 pour 100 des femmes stériles, et il attribue ce phénomène à l'absence, chez ces sujets, de la sécrétion cervicale propre à exciter la motricité des zoospermes, et à favoriser leur pénétration dans la matrice, sécrétion qui accompagnerait l'orgasme. Une femme du monde, mère de plusieurs enfants, lui racontait que non seulement elle savait reconnaître si, chez elle, le coït serait suivi de conception, mais qu'elle pouvait le rendre fécondant ou non. Demeurait-elle passive ? La fécondation n'avait pas lieu. Était-elle active et s'abandonnait-elle à la volupté? La conception était certaine.

Mandat [1], de son côté, rapporte le cas d'une femme qui, frigide à l'égard de son mari et

1. Mandat. *De la stérilité chez l'homme et chez la femme.* 1833, p. 152.

stérile, rencontre au bal un ancien amant, éprouve des désirs, coïte en rentrant avec son mari, et conçoit sur l'heure.

Les dyspareuniques sont presque toutes des hystériques, anesthésiques ou hyperesthésiques du vagin, et Kisch a observé souvent cette affection chez les juives de la Pologne russe.

Or, si l'on songe que les hystériques sont extrêmement suggestionnables, et que rien n'est plus susceptible d'être modifié par suggestion que les émotions sexuelles, on sera bien près d'admettre qu'on peut, dans certains cas, agir par suggestion sur la stérilité de la femme. Quoi qu'il en soit, on relève, dans plusieurs endroits de la Bible, le fait d'une stérilité guérie sous l'influence de la divinité, c'est-à-dire par suggestion [1].

Quelque temps après sa prière exaltée et le souhait d'Éli, Hanna conçut et enfanta un fils qu'elle appela Schemouël, ce qui veut dire « demandé au dieu ».

A l'occasion du sacrifice annuel suivant, Elqana confirma devant Iahvé le vœu de sa

1. Genèse, XXVIII, I Rois, II, Psaume CXII.

femme, qui était de lui consacrer Schemouël. Cette confirmation était nécessaire, la femme étant, chez les anciens juifs, sous la tutelle du mari, même au point de vue religieux.

Schemouël, déjà lévite de naissance, était ainsi voué au naziréat perpétuel, qui consistait à s'abstenir de vin et de toute liqueur enivrante, à éviter toutes souillures, surtout celles qu'on contracte aux funérailles, et à porter les cheveux longs.

Hanna allaita son fils, et, après qu'il fut sevré, le fit monter avec elle au tabernacle de Schilo, où elle offrit trois taureaux, un épha de farine et une outre de vin. Puis elle conduisit l'enfant à Éli, disant :

« Iahvé a écouté ma demande. Moi, je le lui veux donner : Que, tous les jours de sa vie, il soit à celui qui est[1]. »

Ils se prosternèrent, et elle entonna une hymne.

C'est donc à peine sevré que Schemouël fut

1. Schemouël, II.

attaché à l'ohel-mohed de Schilo. On le ceignit de l'éphod de lin, et il fut en quelque sorte l'enfant de chœur d'Éli. Chaque année, au sacrifice pacifique, sa mère lui apportait un petit méhil (manteau), qu'elle avait fait de ses propres mains. Alors Éli la bénissait ainsi qu'Elqana, disant :

« Qu'à la place du prêt qu'elle a fait à Iahvé, Iahvé te donne de cette femme une postérité. [1] »

Et Hanna enfanta trois fils et deux filles.

II. — *La première hallucination verbale.*

Fils d'un dévot et d'une dévote surémotive et qui avait été longtemps stérile, soumis dès l'âge le plus tendre aux suggestions des cohènes, des roës, des dévots, de tous les psychopathes qui fréquentaient l'ohel-mohed, vivant dans la maison du dieu, parmi les objets du culte, dans

1. Schemouël, II.

une atmosphère d'idées religieuses et de foi passionnée, Schemouël fit bientôt preuve d'une mentalité spéciale, qu'il devait sans doute autant à son ascendance qu'au milieu où ses parents l'avaient plongé.

La vie religieuse est monotone. Le cerveau fermé à la lumière et au bruit extérieurs du moine et du prêtre, du prêtre sémitique surtout, est toujours dans un état intermédiaire entre la veille et le sommeil. La moindre idée nouvelle y provoque des sursauts, et, absorbant toute l'énergie cérébrale, allume en cette ombre des clartés d'incendies. Le plus petit fait y prend la proportion d'un événement, et Nicolas Boileau-Despréaux, en écrivant le *Lutrin*, n'a fait que grossir jusqu'au burlesque des réalités.

Le scandale soulevé dans le monde des dévots qui fréquentaient Schilo par les deux cohènes fils d'Éli, Hophni et Pinehas, dut révolutionner le petit Schemouël. Un jour, nous l'avons vu, un homme atteint de l'affection mentale que nous retrouverons chez Schemouël, un roë, vint menacer, dans le langage incohérent et enflammé propre à ces fous mystiques, Éli de faire mourir ses fils :

« Plus jamais de vieillards dans ta famille! Cependant *il y a l'un des tiens que je ne retrancherai pas de mon autel*, afin d'affaiblir tes yeux et d'accabler ton âme; mais les autres succomberont en pleine virilité. Ce qui arrivera à tes deux fils, Hophni et Pinehas, te servira de signe. En un même jour tous les deux mourront. *Je me susciterai un cohène fidèle, qui selon mon cœur et ma volonté se comportera. Je lui bâtirai une sûre maison, et il se promènera devant mon oint tous les jours. Quiconque restera de ta maison viendra se prosterner devant lui pour une pièce d'argent ou pour un rond de pain, et dira* : « *Donne-moi l'onction pour que je puisse manger un morceau de pain.* »

Ces scandales, ces rumeurs, cette prédiction effrayante, quelle source d'émotions, d'obsessions et de rêves pour le jeune Schemouël!

L'ohel-mohed était une construction de bois de 30 mètres de long sur 10 mètres de large, et divisée par un voile précieux en deux compartiments. Le compartiment antérieur ou *hekal* mesurait 20 mètres, le compartiment postérieur

ou *débir* 10 mètres de longueur. C'était dans le débir ou *Saint des Saints* de Schilo que se trouvait l'Arche. C'était là que, selon la croyance populaire, Iahvé descendait dans une colonne de nuée pour s'entretenir avec le chef du sacerdoce. L'un des cohènes ou des lévites de service y couchait, et une lampe y brûlait jusqu'au jour. Un matin, — la lampe d'Élohim n'était pas encore éteinte — comme Schemouël reposait dans le débir, à côté de l'arche, il eut une *hallucination hypnagogique*. Il s'entendit appeler, répondit : « Me voici, » et courut vers Éli, qui était sans doute couché dans une construction attenante à l'ohel-mohed :

« Me voici, lui dit-il, tu m'as appelé. »

— « Je ne t'ai pas appelé, répondit Éli, retourne te coucher. »

L'enfant se remit à reposer[1]. »

Mais il s'entendit appeler une seconde fois et se rendit vers Éli.

« Me voici, lui dit-il, tu m'as appelé. »

1. Schemouël, III.

— « Je ne t'ai pas appelé, mon fils ; retourne te coucher. »

Pour la troisième fois, il entendit prononcer son nom, alla vers Éli et dit encore :

« Me voici, tu m'as appelé. »

Le vieux cohène crut à une intervention divine :

« Va te coucher, dit-il à Schemouël, et si on t'appelle encore, réponds :

« Parle, Iahvé, car il écoute, ton serviteur[1]. »

C'était une suggestion dangereuse, et qui, pratiquée chez un enfant mal éveillé et pénétré de cette croyance qu'Iahvé visitait parfois le débir, avait toute chance d'être efficace.

En effet, la suggestibilité est très grande chez l'enfant, d'autant plus grande qu'il est plus jeune[2], (Liebault, Bernheim, Vitale Vitali, Victor Henri, Alfred Binet, Vaschide, etc.), ce qui tient, selon moi, à ce que la suggestibilité est fonction de la contractilité des neurones, et

1. Schemouël, III.

2. Alfred Binet. *La suggestibilité*, Schleicher; 1900.

qu'une cellule est d'autant plus contractile qu'elle est plus jeune. D'autre part la suggestibilité, très prononcée dans l'hypnose et dans le sommeil naturel, en raison de la dissociation neuronienne qui existe alors et qui rend impossible le contrôle d'une idée par l'autre, est encore, et pour les mêmes raisons, très grande dans l'état hypnagogique.

C'était donc Iahvé qui appelait Schemouël! Comment n'aurait-il pas désiré entrer en communication avec le dieu? et de quoi celui-ci pouvait-il l'entretenir, sinon des scandales d'Hophni et de Pinehas, et de ce qu'il leur avait prédit par la bouche du roë?

Il alla se recoucher, et entendit prononcer son nom :

« Schemouël! Schemouël! »

— « Parle, dit Schemouël, car il écoute, ton serviteur! »

— « Voici, cria Iahvé, que je vais accomplir en Israël une chose telle qu'à tous ceux qui l'apprendront les deux oreilles leur tinteront. En ce jour, je ferai se dresser contre Éli de point en

point tout ce que j'ai prédit à sa maison, ce que je lui ai annoncé, c'est-à-dire que je jugerai sa famille à jamais, à cause des crimes dont il savait ses fils coupables et qu'il n'a pas réprimés. Ainsi ai-je juré à la maison d'Éli. Son iniquité ne sera point expiée ni par un sacrifice, ni par une offrande à jamais[1] ! »

Sans doute ces deux prédictions, dont la première ne faisait que traduire les désirs de vengeance d'une foule indignée, et dont la seconde n'était que l'écho de la première, n'auraient pas été rapportées, si Hophni et Pinehas n'avaient été tués dans une bataille, ce qui, en cette période agitée de l'histoire d'Israël, n'avait rien de surprenant.

De quel phénomène le cerveau de Schemouël avait-il été le théâtre?

Le système nerveux est une colonie de cellules munies de prolongements fins qui, en s'unissant bout à bout, constituent les conducteurs nerveux.

Il y a, selon moi, autant d'espèces de neurones

1. Schemouël, III.

corticaux qu'il y a d'espèces psychologiques définies. Je distingue donc les *neurones sensoriels*, que viennent ébranler tout d'abord les ondulations nerveuses centripètes émanant des organes des sens, les *neurones mnésiques* situés en aval des premiers, et qui sont de véritables clichés où ces ondulations viennent se photographier, grâce à une réaction chimique encore inconnue, et enfin les *neurones moteurs* où se schématisent les actes. A l'état normal, la pression nerveuse est à peu près également répartie dans tous ces neurones.

Mais ce sont des cellules mobiles. Elles peuvent contracter leurs prolongements, comme les pieuvres contractent leurs tentacules, et créer dans leur propre substance, par suite des changements de densité résultant de la contraction, des zones mauvaises conductrices, des barrages, que j'ai appelés les *neurodiélectriques*. Dès lors, le conducteur qu'ils forment est interrompu, et le courant d'énergie qui vient du monde extérieur par les voies nerveuses centripètes, pour retourner au monde extérieur par les voies centrifuges, ne passe plus.

Supposons que ce phénomène se produise pour un nombre limité de conducteurs. Ceux-ci étant réunis les uns aux autres par les prolongements collatéraux des neurones, le courant s'échappera dans les conducteurs voisins, qui seront soumis à une pression plus grande, phénomène tout à fait comparable à ce qu'on appelle en électricité *phénomène de court circuit*.

L'hallucination n'est pas autre chose. *C'est un court circuit sur les neurones à images, avec reflux des ondulations sur les neurones sensoriels*.

Ce qui explique que, dans le cas d'hallucination unilatérale de l'ouïe relevant d'une lésion de l'oreille interne, l'hallucination se produise le plus souvent du côté opposé à la lésion.

L'hallucination est fréquente chez l'enfant, parce que ses neurones, comme toutes les cellules jeunes, jouissent d'une contractilité extrême; et elle se produit souvent chez eux sous l'influence de la terreur. Fernand Bouchut[1] en rapporte plusieurs exemples.

1. Fernand Bouchut. *Des hallucinations chez les enfants*. Thèse de Paris; 1886.

Un garçon, âgé de dix ans, voyait sa mère dans le ciel et l'entendait parler (obs. XXIV).

Eugénie T..., âgée de onze ans, voyait, soit le jour, soit la nuit, des enfants jouer autour d'elle, et les entendait lui dire : « Je ne veux pas jouer avec toi. » (obs. XII).

Le fils, âgé de douze ans, d'un concierge de Bicêtre entendait une voix lui dire : « Sauve-toi vite, dépêche-toi ou je vais t'assommer. » (obs. LX).

Une fille âgée de quatorze ans, ayant été poursuivie par son père, qui voulait abuser d'elle, entendait depuis la voix d'un homme qui la menaçait de la battre (obs. XIV).

Une autre du même âge, voyait, devant elle, la nuit, pendant une ou deux heures, un fantôme blanc, qui lui annonçait une mort prochaine (obs. XXIII).

Enfin, Mathilde H..., du même âge, s'entendait quelquefois appeler par son nom de baptême (obs. LXII).

L'hallucination est fréquente chez l'hystérique, parce que ses neurones, arrêtés dans leur développement et atteints d'infantilisme, sont,

par ce fait même, extrêmement contractiles.

L'hallucination est fréquente chez l'aliéné, parce que beaucoup de ses neurones corticaux sont détruits, altérés ou contractés, et que ses conducteurs perméables sont réduits de nombre.

L'hallucination se produit sous l'influence des poisons, de l'alcool, de l'opium, du haschich, des toxines de la fatigue, des toxines microbiennes, parce que ces substances déterminent la contraction des neurones.

Le jeûne, l'ombre, le silence, les émotions violentes, comme la frayeur, agissent de la même manière.

En un mot, il existe pour les neurones, à l'égard des différents modes — mécaniques, physiques ou chimiques — du mouvement, un optimum d'extension, en deçà et au delà duquel la contraction commence pour aboutir à la contraction complète[1]. Dès lors, on conçoit que l'hallucination soit surtout fréquente pendant le sommeil, où la plupart des neurones sont contractés, (le rêve n'est pas autre chose qu'une hallucina-

1. Dr Binet-Sanglé. *Le sommeil chez les êtres monoplastidaires et les végétaux.* Revue de l'hypnotisme, 1902-1903.

tion), dans l'état somnambulique, et enfin dans l'état intermédiaire entre la veille et le sommeil, dans l'*état hypnagogique.*

L'hallucination hypnagogique est compatible avec la raison, ce qui ne veut pas dire que les sujets, réputés sains, qui en sont victimes soient absolument normaux. Ce sont le plus souvent des dégénérés. Elle s'observe d'ailleurs fréquemment dans la période d'incubation de la folie.

Elle exige deux conditions :

1° L'hyperamiboïsme des neurones[1].

2° L'inanition, l'intoxication (alimentaire, organique ou microbienne), ou le traumatisme physique ou émotionnel des neurones.

Alfred Maury[2] a remarqué que l'usage du vin ou du café noir ainsi que la fatigue l'y prédisposaient.

De là aussi l'action des veilles prolongées.

C'est donc d'une hallucination hypnagogique que fut victime, dans la solitude, les ténèbres et le silence du débir, le jeune dégénéré mental,

1. Dr Binet-Sanglé. *Le mécanisme des phénomènes hystériques.* Revue de l'hypnotisme, 1902.

2. Alfred Maury. *Le sommeil et les rêves.* Didier, 1865.

exposé aux pratiques de la veille et du jeûne, qu'était Schemouël.

Peut-être cette hallucination le surprit-elle éveillé, quoique somnolent. Peut-être eut-il un rêve auditif qui se continua en hallucination de même nature. Le fait est loin d'être rare. Spinoza, Tissot[1], Liébault[2], Paul Dupuy en ont rapporté des exemples.

Tantôt l'hallucination précède le rêve.

Alfred Maury s'entend appeler par son nom au moment où il s'endort. Dans le rêve qui suit, son nom est plusieurs fois prononcé[3].

Tantôt le rêve précède l'hallucination.

Marie L... rêve beaucoup depuis quelque temps à ses parents morts. Une nuit, elle s'entend appeler par son nom, et se réveille. Elle perçoit alors les voix de sa mère, de sa sœur et de sa belle-sœur. Le lendemain, au moment de s'endormir, et quelques jours après, elle entend encore des voix[4].

1. Joseph Tissot. *L'Imagination, ses bienfaits et ses égarements*. Didier, 1868.
2. Liébault. *Du sommeil et des états analogues*, 1866.
3. Alfred Maury, *Loc. cit.*
4. Baillarger. *Des hallucinations*, Mémoires de l'Académie de médecine, t. XIII.

Paul Dupuy se réveille vers cinq heures du matin, après avoir rêvé qu'il était l'objet d'une surcharge d'impôt. Il entend alors prononcer cette phrase : « Votre contribution est augmentée d'un tiers en sus[1]. »

Ce phénomène est facile à comprendre. L'hallucination et le rêve relèvent en effet du même mécanisme. Tous les deux sont dus à un excès de pression dans un nombre restreint de conducteurs nerveux. Tous les deux consistent dans l'illumination de ces tubes de Geissler que sont les neurones impressionnés.

1. Paul Dupuy. *Étude psycho-physiologique sur le sommeil*, 1878.

CHAPITRE V

Les hallucinations verbales des prophètes.

J'ai dit que les religions étaient surtout l'œuvre des visionnaires, et que l'hallucination était la principale source des mythes et des dogmes.

Il importe donc que le lecteur soit parfaitement renseigné sur ce phénomène mental, en particulier sur l'hallucination verbale, dont la plupart des prophètes furent victimes.

Ce chapitre sera consacré à son étude.

Je décrirai cette hallucination sous toutes ses formes, et apporterai, à l'appui de cette

description, un nombre important de faits particuliers.

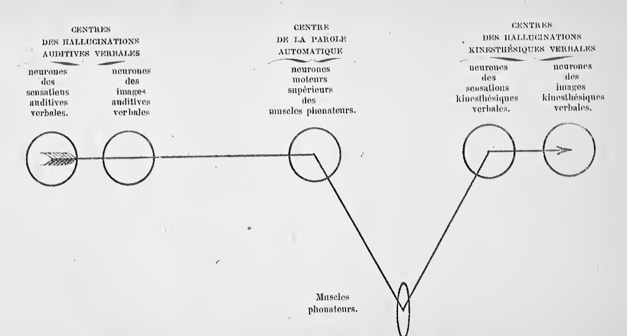
Pour bien comprendre en quoi consistent l'hallucination verbale et les phénomènes qui s'y associent, il faut se rappeler ce que nous savons de la physiologie du langage.

I. — *La psychophysiologie du langage.*

Les ondulations sonores correspondantes aux mots qui viennent ébranler l'organe téléphonique de Corti, y font naître des ondulations nerveuses. Celles-ci, après avoir traversé les neurones des sensations auditives, vont se phonographier dans les neurones à images auditives, groupés à la partie moyenne de la première circonvolution temporale.

Ces neurones sont en relation par leurs prolongements avec les neurones où s'esquissent les actes phonateurs, lesquels sont situés sur le pied de la troisième circonvolution frontale, le plus souvent du côté gauche.

De plus il existe, très probablement au voisinage de ce dernier centre, un groupe de neu-



Trajectoire des ondulations nerveuses donnant lieu successivement à l'audition des mots, à leur prononciation et aux sensations kinesthésiques verbales

rones chargés de recueillir et de conserver l'empreinte des ondulations centripètes engendrées par la contraction des muscles phonateurs. C'est le centre kinesthésique verbal.

II. — *La parole intérieurement entendue.*

Supposons que les neurones à images auditives entrent seuls et modérément en action, on aura le phénomène connu sous le nom de *parole intérieure*, et que je propose d'appeler, pour plus de précision, *parole intérieurement entendue*.

« Le soir, dit Victor Egger, lorsque la lampe est éteinte, lorsque le sommeil se fait attendre, nous ne pouvons faire taire notre pensée: nous l'entendons alors, car elle a une voix, vive comme elle, et qui la suit dans ses évolutions; non seulement nous l'entendons, mais nous l'écoutons[1]. »

La vivacité des représentations auditives verbales varie avec les sujets. Faibles et à peine timbrées chez Paulhan, elles avaient chez

1. Victor Egger. *Loc. cit.*

Diderot, causeur infatigable[1], et chez Victor Egger, le timbre, le rythme et l'intonation de la parole extérieure.

III. — *L'hallucination auditive verbale.*

Un degré de plus dans la pression nerveuse, et nous avons *l'hallucination auditive verbale.* Théophile Gautier nous offre la transition. Un jour, il lit sur une affiche la phrase suivante : « La polka sera dansée par M. X... ».

Il est obsédé par cette phrase, il l'entend d'abord mentalement. Puis, peu à peu, elle revêt les caractères de la parole extérieure. Le phénomène dure plusieurs semaines et disparaît tout à coup[2].

IV. — *L'hallucination endoauditive verbale.*

Il y a lieu de distinguer deux variétés d'hallucinations auditives verbales.

Dans la première variété, le sujet localise la voix hallucinatoire à l'intérieur de son corps.

1. Schérer. *Étude sur Diderot.* 1879.
2. Hippolyte Taine. *De l'intelligence*, 2e édition, I, p. 434.

Je l'appellerai *hallucination endoauditive verbale*. Elle n'est qu'une forme vive de la parole intérieure. Elle est fréquente chez les dégénérés mentaux et en particulier chez les hystériques. Philippe Pinel[1] parle d'une mélancolique qui entendait, le soir avant de s'endormir et le matin à son réveil, une voix résonner sur le derrière ou sur le sommet de sa tête. La voix cessait de se faire entendre lorsqu'elle se mettait sur son séant.

Christian[2] rapporte le cas d'un menuisier qui entendait des voix catholiques et des voix protestantes se chamailler dans sa tête. Cet homme s'était coupé le pouce d'un coup de tranchet sur un ordre hallucinatoire intérieur.

Dans un cas de Séglas, la voix était localisée dans les yeux.

Un malade de Ch. Wallon et A. Marie, halluciné à la suite d'un coup de revolver, entendait une voix dans chacune de ses oreilles[3].

1. Pinel. *Nosographie philosophique*, Paris, 1798.
2. Christian. Art. *Hallucination* du Dict. encyclopédique des sciences médicales.
3. Ch. Wallon et A. Marie. *Des psychoses religieuses*. Archives de neurologie, 1896-1897.

Baillarger[1] parle d'un maniaque qui, au cours de sa convalescence, entendit, pendant quinze jours, une voix résonner dans son épigastre.

Louis Lelut[2] signale un fait analogue.

Van Helmont fut lui-même victime de cette hallucination qui, d'après A. Bertrand, serait fréquente chez les hystériques.

Chez d'autres malades, la voix semblait venir de l'estomac, du ventre (Trenel), des intestins, des articulations (Baillarger).

La voix hallucinatoire intérieure est en général sourde et d'un ton différent de la voix ordinaire. Elle peut être si faible qu'elle semble presque dépourvue de sonorité. D'autres fois, elle est d'une netteté parfaite. Pisniatchewski[3] rapporte le cas d'une femme qui conversait intérieurement avec son ancien médecin. Tantôt elle était obligée de prêter attention pour l'entendre, tantôt la voix absorbait toute son attention.

1. Baillarger. *Loc. cit.*
2. Louis Lelut. *Le démon de Socrate*, 1836, p. 280.
3. Pisniatchewski. *Contribution à l'étude de la pensée qui prend la forme de la voix*, Obozrencé psichiatrie. III. 1898.

V. — *L'hallucination exoauditive verbale.*

Dans une seconde variété, que j'appellerai *hallucination exoauditive verbale*, le sujet localise la voix à l'extérieur de son corps. En voici quelques exemples :

Benvenuto Cellini, enfermé à Rome par ordre du pape, et en butte aux cruautés du gouverneur de la prison, entendit un jour une voix lui crier : « Mon cher Benvenuto, allons ! allons ! Fais ta prière et crie fort ! » puis : « Va te reposer à présent, et sois sans crainte. » Il continua de converser avec la voix[1].

René Descartes, après une longue retraite, entendit une voix qui l'engageait à poursuivre la recherche de la vérité.

David Brewster[2] rapporte le cas d'une dame très impressionnable et rêvant tout haut qui, pendant la convalescence d'un rhume, entendit, derrière la porte du salon où elle se trouvait, son mari l'appeler et lui dire : « Viens ici, viens

1. Benvenuto Cellini. *Mémoires*. Paris 1822, p. 282 et suite.
2. David Brewster. *Letters on natural magie*, p. 32. London 1832.

ici. » Elle ouvrit la porte et ne vit personne. La voix retentit une seconde, puis une troisième fois. Elle répondit : « Où êtes-vous ? Je ne sais pas où vous êtes. » Son mari était absent.

Paterson [1] rapporte le cas d'un homme qui, un soir, dans l'obscurité, se sentit saisir par le bras, en même temps qu'une voix lui disait : « Ne soyez pas effrayé. »

Un jeune homme qui avait abandonné sa maîtresse, raconte Brierre de Boismont [2], l'entendit une nuit marcher autour de son lit et lui dire : « Ah ! je t'ai donc trouvé !... » Depuis, la voix le poursuivait sans cesse. Lorsqu'on lui disait de l'écouter, il penchait la tête à gauche et ne tardait pas à l'entendre. Il répétait alors mot pour mot ce qu'elle lui disait. Cet homme ne présentait aucun autre trouble mental apparent.

Un matin, à son réveil, Paul Dupuy [3] entrevoit les traits d'un architecte qui lui parle d'une propriété. L'image disparaît, mais il l'entend encore

1. Paterson, in The Edinburg médical and surgical journal.
2. Brierre de Boismont. *Des hallucinations*. Germer Baillière 1895.
3. Paul Dupuy. *Loc. cit.* 72.

dire : « Il ne s'agit point d'une propriété à la campagne, mais d'une propriété de pavés et de pierres. Puisque la concession est certaine et qu'on doit fonder une école congréganiste... » Et la voix s'arrête brusquement.

Alfred Maury[1] se trouvant sur l'impériale d'une diligence et se sentant fatigué, la tête lourde et brûlante, entend des voix parler en allemand, puis en allemand et en hollandais.

« Nous avons connu plusieurs personnes, dit Brierre de Boismont, et entre autres un médecin, qui entendaient distinctement, la nuit, des voix qui les appelaient; plusieurs individus se retournent pour répondre, ou vont à la porte croyant qu'on a sonné. Cette disposition nous a paru assez commune chez ceux qui monologuent, parlent haut, répondent à un interlocuteur comme s'il était présent[2]. »

Il s'agit, dans tous ces cas, de sujets dont l'état mental n'était pas notablement différent de la normale, et qui passaient, à l'égard des gens du monde, comme sains ou à peu près sains

1. Alfred Maury. *Loc. cit.*
2. Brierre de Boismont. *Les hallucinations*, 1845, p. 47.

d'esprit. Peut-être à la vérité n'en eût-il pas été de même à l'égard de l'aliéniste qui eût pris la peine de fouiller dans leurs antécédents héréditaires et personnels. C'est ainsi que tel sujet de Baillarger qui avait des hallucinations auditives hypnagogiques, était fils, neveu et frère d'aliénés.

VI. — *Hallucinations exoauditives verbales hypnagogiques.*

D'ailleurs il arrive souvent que les hallucinations exoauditives verbales commencent par se produire dans l'état hypnagogique pour devenir ensuite constantes. En voici quelques exemples empruntés à Baillarger.

L..., fille d'un alcoolique aliéné, nièce d'un alcoolique toqué, sœur d'un alcoolique ayant eu un accès de folie, entend le soir, avant de s'endormir, des voix qui lui parlent distinctement. Trois ans après, elle devient folle, et a des hallucinations auditives à l'état de veille complète.

Mlle D..., fille d'un dément et sœur d'une aliénée, entend le soir, au moment de s'endormir, la nuit en rêve, et le matin à son réveil, des voix

qui lui paraissent sortir de son alcôve. Quelque temps après, ces hallucinations se produisent aussi pendant le jour.

Alexandrine J..., qui a eu déjà plusieurs accès de délire, entend des voix au moment où elle s'endort. Au bout de douze jours, elle les entend jour et nuit.

Mme L..., fille d'une mère atteinte d'une maladie convulsive, a eu elle-même des crises avec perte de connaissance, et abuse de la boisson. Le soir au moment de s'endormir, et le matin à son réveil, elle entend sortir de son lit des voix distinctes qui l'accusent et la menacent. Ces hallucinations ne tardent pas à devenir constantes.

VII. — *Caractères des hallucinations exoauditives verbales.*

Les hystériques sont très sujets à l'hallucination exoauditive verbale. Rien de plus fréquent que de les entendre, pendant leurs crises convulsives ou leurs accès de somnambulisme, converser avec des êtres imaginaires. L'un des

sujets de Pierre Janet, Mariette, sursautait, tournait la tête et paraissait écouter; elle s'entendait appeler dans le lointain, et se levait pour répondre. Une autre, Maria, entendait et reconnaissait la voix de son mari[1].

Il en est de même des aliénés.

Le plus souvent la voix se fait entendre dans le silence de la nuit ou le matin au réveil. Elle peut être claire, éclatante, tonnante, ou se réduire à un chuchotement. Tantôt elle paraît venir d'assez loin, d'une chambre, d'une maison ou d'une cour voisine par exemple. C'est ainsi qu'une persécutée de la Salpétrière, observée par J. Séglas[2], entendait, dans les cours voisines, la voix d'une personne de connaissance qui, disait-elle, était à sa recherche.

Tantôt elle parle à l'oreille de l'hallucinée. Elle prononce d'ordinaire un mot, une phrase courte, toujours la même. Elle peut aussi apporter quelque variété dans ses discours. Elle parle à la deuxième personne, et le plus souvent

1. Pierre Janet. *État mental des hystériques. Les accidents mentaux.* Paris. Rueff 1894.

2. J. Séglas. *Les troubles du langage chez les aliénés*, 1892, p. 174.

donne des ordres ou profère des menaces.

Baillarger parle d'un aliéné qui, croyant qu'on le conduisait au cimetière, entendait une voix lui murmurer à l'oreille : « Ne dis rien, laisse-toi conduire. »

Un malade de Gratiolet reçut d'une voix hallucinatoire les ordres suivants : prendre une araignée et la brûler, sortir de sa chambre, acheter un gâteau chez le pâtissier, boire à une fontaine, et prendre un bain.

Il est rare que le malade se rende compte qu'il est victime d'une hallucination, les voix imaginaires ayant tous les caractères des voix réelles.

« Elles sont pour moi aussi distinctes que votre voix, disait un malade à Leuret, et si vous voulez que j'admette la réalité de vos paroles, laissez-moi aussi admettre la réalité des paroles qui me viennent je ne sais d'où, car la réalité des unes et des autres est également sensible pour moi[1]. »

Certains hallucinés nocturnes ouvrent les

1. François Leuret. *Fragments psychologiques sur la folie*, Paris 1834, p. 209.

portes et regardent sous leur lit, cherchant qui leur parle.

VIII. — *Hallucinations exoauditives verbales et obsessions.*

Que Schemouël ait, à la fin de la nuit, entendu résonner, dans la direction du lieu où se trouvait le cohène Éli, une voix qui l'appela trois fois de suite par son nom; puis que cette voix, se faisant entendre de nouveau, mais cette fois près de son oreille, ait proféré des menaces contre Hophni et Pinehas, il n'y a donc rien là qui ne cadre parfaitement, on le voit, avec ce que nous savons des hallucinations exoauditives verbales.

L'analogie qui existe entre la prédiction du roë de passage et le discours hallucinatoire entendu par le jeune lévite, n'est pas non plus un fait isolé.

Martin Luther, préoccupé de l'idée qui domine son œuvre, entendit un jour, comme il gravissait à genoux l'escalier de Puntius Pila-

tus à Rome, une voix lui crier cette phrase : « Le juste vivra par la foi. »

Au témoignage de Bayle, un général ambitieux et ayant joué un certain rôle politique, calculait en lui-même les moyens de s'élever, lorsqu'il entendit tout à coup un concert de voix qui criaient : « Salut à notre Roi[1]. »

Pariset[2] parle d'une fille à qui une voix reprochait un vol qu'elle avait en effet commis.

Lelut[3] rapporte un fait analogue.

Une dame G.., raconte Baillarger[4], sujette à la migraine et aux étourdissements, eut un jour une conversation vive, où il s'agissait de graves intérêts. Depuis elle y pensait sans cesse, et se la rappelait dans tous ses détails. Quelques jours après, étant seule dans sa chambre, et s'étant abandonnée à son obsession, elle vit apparaître ses interlocuteurs et entendit leurs voix.

D'après le même auteur, une femme M., ayant été témoin d'une dispute, au cours de laquelle

1. Bayle. *Mémoires sur les hallucinations*. Revue médicale: 1825.

2. Pariset. Mémoires de l'Académie de médecine, t. XI.

3. Lelut. *Le démon de Socrate*, p. 295.

4. Baillarger. *Loc. cit.*

un homme avait été frappé d'un coup de couteau, rentra chez elle effrayée et poursuivie par cette image sanglante. La nuit suivante, elle se réveilla et entendit un bruit de dispute.

Enfin, d'après Tissié[1], un gendarme, ayant assisté à une exécution capitale qui l'avait fort impressionné, entendit quelque temps après, et pendant deux nuits de suite, une voix lui prédire la guillotine.

IX. — *La parole intérieurement parlée.*

Supposons maintenant que les neurones moteurs supérieurs des muscles phonateurs entrent modérément en action, le sujet esquissera des mouvements phonateurs. C'est là une seconde variété de parole intérieure, que je propose d'appeler *parole intérieurement parlée*.

X. — *L'automatisme verbal.*

Or il peut arriver que ce groupe de neurones s'isole du reste de la colonie neuronienne, et,

1. Agénor de Gasparin. *Des tables tournantes*. Dentu 1854. II, 122.

constituant ainsi une petite personnalité à part, se trouve soumis à un excès de pression nerveuse. Alors le sujet sentira ses muscles phonateurs se contracter et entendra des paroles sortir de sa bouche, mais il n'aura pas conscience que c'est lui qui parle.

C'est le cas de ce petit prophète cévenol qui disait : « Pendant que je parle, mon esprit fait attention à ce que ma bouche prononce, comme si c'était un discours prononcé par un autre? »

C'est le cas de cette malade de Hamel qui parlait tantôt de sa voix naturelle, tantôt d'une autre voix qu'elle attribuait à une personne étrangère.

Ce dernier phénomène est connu sous le nom d'*automatisme verbal*.

C'est le cas de cette malade de Tamburini, consciente et sans délire, qui sentait des paroles se former dans sa bouche aux mouvements de sa langue.

C'est le cas de ces malades de J. Séglas qui disaient, l'une : « Ce sont des mouvements qui se font en moi qui me disent tout cela, tantôt dans la tête, tantôt dans la poitrine ; » une autre :

« C'est un verbe subjectif qui parle en vous. indépendamment de vous-même; cela part de la poitrine et fait remuer les lèvres ; » une troisième qui percevait des voix dans son épigastre, entre autres celle de Dieu : « Je comprends ce que les voix disent, aux mouvements de la langue, sans prononcer rien, ni haut ni bas[1]. »

Ce dernier phénomène est désigné aujourd'hui sous le nom d'*hallucination psycho-motrice.*

Pierre Janet[2] a déjà fait remarquer que cette expression était impropre.

En effet :

1° Une hallucination, qu'elle soit tactile, kinesthésique, thermique, gustative, olfactive, visuelle ou auditive, mérite le nom d'*hallucination motrice* si elle s'accompagne de mouvements;

2° Le vocable *psycho* constitue un pléonasme, toute hallucination étant psychique en ce

1. J. Séglas et Besançon. *Antagonisme des idées délirantes chez les aliénés.* Annales médico-psychologiques, 1889.

J. Séglas. *Des troubles du langage chez les aliénés*, p. 126, 133, 183.

2. Pierre Janet in *Revue philossphique*, mars-avril 1892.

sens qu'elle a son siège et sa cause immédiate dans le cerveau;

3° Enfin un certain nombre de phénomènes désignés sous le nom d'*hallucinations psycho-motrices* ne sont pas des hallucinations. Une hallucination est une sensation sans objet. Or, ici il s'agit souvent d'une sensation kinesthésique due à des contractions, légères sans doute, mais réelles, des muscles phonateurs. En fait, il n'y a, entre l'automatisme verbal et certaines hallucinations psycho-motrices, qu'une différence de degré. Dans l'automatisme verbal, les contractions des muscles phonateurs sont suffisantes pour qu'il y ait émission de la voix. Dans la pseudo-hallucination psycho-motrice, ces contractions sont insuffisantes pour qu'il y ait émission de la voix, mais elles sont suffisantes pour être senties par le sujet.

Il y a donc lieu de rejeter l'expression d'hallucination psycho-motrice, qui embrasse des phénomènes absolument différents.

XI. — *La parole intérieurement sentie.*

Supposons maintenant que le centre kinesthésique verbal entre modérément en action, on aura une troisième variété de parole intérieure que je propose d'appeler *parole intérieurement sentie.*

XII. — *Hallucination kinesthésique verbale.*

Si ce centre est soumis à un excès de pression nerveuse, on aura l'hallucination kinesthésique verbale. Les malades atteints d'hallucinations kinesthésiques verbales déclarent que les voix qu'ils perçoivent n'ont pas de son, pas de timbre, ne font pas de bruit, que ce sont des voix muettes, silencieuses, que l'oreille n'en est pas affectée, qu'ils ne les entendent pas, mais qu'ils les comprennent, qu'on leur parle « en pensée », « d'âme à âme », ou, comme les mystiques, qu'ils ont « des locutions et des voix intellectuelles. » Tel Black, le voyant de Bedlam, qui s'entretenait avec Mosché (Moïse) et Michel-Angelo Buonarroti (Michel-Ange)

« par le langage des esprits. » Tel cet aliéné anglais qui s'était déjà livré à deux tentatives de suicide sur un ordre hallucinatoire intérieur, et qui disait à Baillarger : « Ce n'est pas une voix, c'est une suggestion[1]. »

Une malade de Gilbert Ballet, qui sentait parler au-dedans d'elle-même son mari et une somnambule, disait : « Je distingue leurs voix, mais *je ne les entends pas par l'oreille.* »

Un autre malade du même auteur disait : « Je n'entends pas la voix de Lenoir, c'est sa pensée que je perçois. *Je le sens parler au dedans.* »

« Je n'entends pas, *je sens parler* », disait aussi un malade de J. Séglas[2].

« C'est comme des voix intérieures, disait un autre malade du même auteur ; *je ne les entends pas*, je les comprends[3]. »

On conçoit d'ailleurs qu'il soit difficile dans la pratique de distinguer l'hallucination kines-

1. Baillarger, *Loc. cit.*

2. J. Séglas. *Des troubles du langage chez les aliénés.* Rueff, 1892.

3. Séglas et Londe. *Hallucinations verbales motrices dans la mélancolie.* Archives de neurologie, mars et mai 1872.

thésique verbale de l'hallucination endoauditive verbale et de l'automatisme verbal frustes, d'autant que certains malades désigneraient souvent par *voix*, faute d'un autre mot, la parole intérieurement et vivement sentie.

XIII. — *Combinaison des trois paroles.*

La parole *intérieurement entendue*, la parole *intérieurement parlée* et la parole *intérieurement sentie* peuvent se combiner de diverses manières chez un même sujet.

« Quand je pense, dit Gilbert Ballet, la parole intérieure devient souvent assez vive pour que j'arrive à prononcer à voix basse les mots que dit mon langage intérieur. La pensée peut même être formulée à voix haute, comme chez les personnes qui parlent toutes seules[1]. » J'ai constaté chez moi le même phénomène.

XIV. — *Combinaison des hallucinations verbales et de l'automatisme.*

De même que l'hallucination exoauditive ver-

1. Gilbert Ballet. *Le langage intérieur et les diverses formes de l'aphasie.* Alcan 1886, p. 64.

bale, la parole automatique et l'hallucination kinesthésique verbale peuvent se succéder ou s'associer chez un même malade.

Baillarger parle d'un littérateur qui eut successivement des hallucinations endoauditives verbales et des hallucinations exoauditives verbales.

Une hystérique de Pierre Janet[1], Léonie, qui jouissait de trois personnalités, entendit un jour, pendant une crise, une voix sortir d'une armoire et lui crier : « Assez, assez, tiens-toi tranquille, tu nous ennuies. » Dans une crise ultérieure, ce fut au dedans d'elle-même qu'elle entendit une voix prononcer ces mots : « Allons, sois sage, il faut dire. »

Cololian[2] a publié trois cas de dégénérescence mentale compliquée d'alcoolisme, avec hallucinations exoauditives et endoauditives verbales.

Le premier cas a trait à une femme qui entendit d'abord plusieurs voix extérieures lui dire : « Tu fais mal ton ménage, tu ne balayes pas

1. Pierre Janet. *Loc. cit.*

2. Cololian. *Des hallucinations psycho-motrices verbales dans l'alcoolisme.* Archives de neurologie, nov. 1899.

bien. » Puis, un jour, une autre voix se mit à répondre en elle aux questions posées par les voix extérieures. Celles-ci disaient : « Tu n'as pas payé tes notes, tu as des dettes partout. » « Ce n'est pas vrai, répondait la voix intérieure, je n'ai pas de dettes, j'ai tout payé. »

Le second cas a trait à un homme qui entendait des voix extérieures l'insulter, et des voix intérieures, ayant leur siège dans sa gorge et dans sa poitrine, l'appeler par son prénom, Alfred, et lui dire : « Courage, confiance, espérance, charité. » Ces voix, qui lui dictaient aussi ses actes, provoquaient chez lui une sorte de mysticisme. Il parlait de Dieu, de la Vierge, de la protection du ciel, et priait fort souvent.

Le troisième malade entendait, outre les voix extérieures, une voix intracéphalique lui donner des ordres.

Dans ces trois cas, il n'y a pas lieu, selon moi, de poser, comme le fait l'auteur, le diagnostic d'hallucination motrice, aucun mouvement de la langue ou des lèvres n'ayant été constaté.

On peut supposer sans doute que les halluci-

nations endoauditives verbales avec localisation de la voix intérieure à l'épigastre, à la poitrine, au pharynx, à la gorge ou à la bouche, c'est-à-dire dans la zone d'innervation des nerfs phonateurs, s'accompagnent de mouvements imperceptibles, mais suffisants pour donner lieu à des sensations kinesthésiques. C'est ainsi que, dans un cas de Baillarger, un aliéné qui percevait une voix dans sa poitrine, ne l'entendait plus lorsqu'il retenait sa respiration. Mais ce n'est là qu'une hypothèse.

XV. — *Hallucinations verbales motrices.*

Nous assistons, dans un cas de Vaschide et Vurpas [1], à la transformation de la parole intérieurement entendue en hallucination endoauditive verbale, puis en hallucination endoauditive verbale motrice.

Une dégénérée émotive, ayant la manie de l'introspection, a d'abord des pensées qui lui

1. N. Vaschide et Vurpas. *Contribution à la psychologie de la genèse des hallucinations psycho-motrices.* Revue de neurologie, juin 1902.

viennent elle ne sait d'où, et qu'elle ne tarde pas à attribuer à une puissance étrangère. Puis elle entend parler en elle. « J'ai entendu quelque chose souvent comme si ç'avait été en moi que l'on parle. » Enfin elle en arrive à répéter intérieurement ce que lui disent ses voix intérieures, et en même temps elle remue les lèvres.

Une malade de Baillarger *entendait* une voix lui parler dans la poitrine, dans la gorge et derrière le cou. Si alors on s'approchait d'elle, on percevait des mots et des phrases.

Moreau de Tours [1] parle d'un malade qui *entendait* une voix en lui-même, et qui répétait en même temps, sans en avoir conscience, ce que lui disait cette voix.

Lui tenait-on les lèvres fermées, on les sentait remuer sous la main pendant qu'il entendait des voix. Une malade de Cazauvielh [2] *entendait* une voix lui dicter dans la poitrine une prière qu'il récitait au fur et à mesure.

Une malade de Griesinger *entendait* parler

1. Moreau de Tours. *Le Haschich*, 354.
2. Cazauvielh. *Loc. cit.* p. 166.

en elle, et disait des mots qu'elle n'avait pas l'intention de dire.

XVI. — *Hallucination verbale et théomanie.*

On conçoit que l'aliéné qui entend ou sent en lui-même, ou qui entend ou sent prononcer par sa propre bouche des paroles qu'il n'a pas conscience d'articuler, ait tendance à les rapporter à des êtres surnaturels. Aussi la folie religieuse coïncide-t-elle souvent avec les hallucinations verbales.

Si la voix hallucinatoire est prise pour une voix divine, le malade devient théomane.

Térésia de Cepeda y Ahumada (sainte Thérèse), qui avait de ces hallucinations, se croyait possédée de Dieu.

De même les fanatiques jansénistes.

« Ils parlaient, dit Carré de Montgeron, comme si leurs lèvres, leur langue, tous les organes de la prononciation étaient remués et mis en action par une force étrangère. Il leur semblait qu'ils débitaient des idées qui ne leur appartenaient aucunement, et dont ils n'acqué-

raient la connaissance que lorsque l'oreille était frappée des sons qu'ils étaient forcés d'articuler. *Ils supposaient qu'une intelligence divine avait pris place dans leur âme devenue inerte.* »

« Quelques-uns entendaient d'ailleurs sortir de leurs poumons une voix autre que la leur, et ils se comparaient à un écho ou à une personne qui ne dicte que ce qu'elle entend dicter [1]. »

Élie Marion croyait qu'un esprit formait dans sa bouche les paroles qu'il prononçait : « C'est un pouvoir étrange et suprême qui me fait parler[2], » disait-il.

« Il plut à Dieu, dit un autre prophète cévenol, de délier ma langue et de mettre sa parole en ma bouche ; sa volonté fut d'agiter mes lèvres et de se servir de ces faibles organes pour son bon plaisir ; je sentis et entendis s'écouler par ma bouche un ruisseau de paroles dont mon esprit n'était point l'auteur et qui réjouissait mes oreilles : « Je t'aime tant,

1. Carré de Montgeron. *La vérité sur les miracles*, 1737.

2. Élie Marion. *Avertissements prophétiquès*. Londres, 1707, p. 6.

m'a dit le Saint-Esprit, que je t'ai destiné pour ma gloire dès le ventre de ta mère [1]. »

Un malade de Ball s'entendait dicter dans l'oreille gauche des prophéties qu'il répétait à haute voix : il se croyait le grand chancelier de Dieu.

Une malade de Camille Marson [2] fit une tentative de suicide sur l'ordre de la Sainte Vierge.

Enfin nous devons à Cazauvielh [3] une observation qui mérite d'être résumée :

Un certain Noël, sujet très nerveux, s'adonne dès l'âge de sept ans à la lecture de la Bible. A dix ans, il apprend le métier de menuisier. Déjà il s'aperçoit de l'imperfection des hommes, et estime que le culte catholique s'est notablement écarté de la voie tracée par les Écritures. Ses idées ne s'accordent pas avec celles des prêtres. A vingt-six ans (1817), triste, taciturne, il entend les gémissements des créatures, et une voix intérieure le presse de se retirer dans un lieu désert pour travailler au salut des hommes

1. *Théâtre sacré des Cévennes*. Londres 1707.
2. Camille Marson. *Loc. cit.*, obs. III.
3. Cazauvielh. *Du suicide et de l'aliénation mentale dans les campagnes*, p. 166.

selon les ordres de Dieu. En janvier 1832, il met son projet à exécution, et, dans la solitude, entend une voix céleste. Il prophétise la fin du monde au nom de Dieu qui lui parle à l'oreille, et qui, dit-il, lui en a donné mission. Il échoue dans un asile.

Le lecteur remarquera l'analogie qui existe entre cet aliéné et Ieschou de Nazareth. Nul doute que si, au lieu de vivre dans une société aryenne policée, Noël eût fait partie de la peuplade juive au temps de sa décadence, il eût été pris pour un nabi, sinon pour le Meschiach (messie) lui-même. Et inversement, si Ieschou de Nazareth, au lieu de prêcher les paysans du Guêlil ha goyim et les pêcheurs du lac de Genézareth, eût essayé de fonder une secte nouvelle dans le Paris des Trois Glorieuses, il eût été immédiatement dirigé sur un asile, pour le plus grand bien de la société.

Dans la plupart des cas, les hallucinations verbales précèdent la théomanie. Mais il n'en est pas toujours ainsi, comme le prouve l'exemple suivant emprunté à Baillarger :

Un garçon de quatorze ans, onaniste et dévot,

ayant la possibilité d'obtenir les faveurs d'une fille, « se retient en pensant à Dieu ». Il réfléchit « aux desseins de Dieu sur lui ». Il éprouve, dans la région épigastrique, un sentiment de chaleur et de bien-être qui s'irradie dans tout son corps et l'emplit du sentiment de sa force. Vers dix-huit ans, il lui semble que son intelligence grandit et qu'il embrasse d'un coup d'œil toute la création. « Dieu, croit-il, l'appelle quelque part. » Il parcourt plusieurs régions de la France, et, après avoir entendu des prédicateurs, a ses premières révélations. Il perçoit dans son épigastre des voix distinctes qui prononcent des prophéties et des paraboles. Il ne dort plus et passe ses nuits en prières. Une nuit, il voit un disque de feu au milieu des nuages, et en entend sortir la voix de Dieu, qu'il questionne et qui lui fait connaître ses desseins. Il se croit enfin le Messie, et échoue dans un asile.

Cette association de l'hallucination verbale et de la théomanie, nous allons les retrouver chez le prophète Schemouël.

CHAPITRE VI

Schemouël.

(Suite et fin).

I. — *La systématisation du délire.*

Nous avons vu que si la systématisation du délire théomaniaque précède parfois les hallucinations, le plus souvent elle leur fait suite.

C'est ce qui eut lieu chez le prophète Schemouël.

Chez lui, la théomanie fut consécutive aux hallucinations verbales.

Après avoir entendu Iahvé lui murmurer à l'oreille les paroles que j'ai rapportées, il reposa jusqu'au matin, et ouvrit les portes de l'ohel-

mohed. Il craignait de découvrir la vision à Éli. Mais Éli l'appela :

— « Schemouël, mon fils.

— « Me voici, répondit-il.

— « Que t'a-t-il dit? Ne me le cache pas. Qu'Elohim te traite en conséquence, et même plus mal, si tu me caches rien de tout ce qu'il t'a dit[1]. »

Il aggravait ainsi sa suggestion nocturne. Alors, Schemouël rapporta tout sans en rien céler :

« Iahvé fera, dit Éli, ce qui est bon à ses yeux. »

C'était, chez le jeune lévite, le premier accident mental. Ce ne fut pas le dernier. Peut-être doublait-il alors le cap de la puberté, période critique pour les dégénérés mentaux, les glandes génitales commençant à sécréter et versant dans la circulation des substances toxiques et enivrantes, dont l'élimination n'est pas encore réglée. Le problème psychologique de la puberté,

1. I, Schemouël, III.

— et je reviendrai sur cette importante question, — est un problème de toxicologie.

Quoi qu'il en soit, Schemouël était un rêveur, un silencieux, « qui ne laissait tomber à terre aucune de ses paroles [1] », et l'on sait que la rêverie chronique est un des symptômes les plus fréquents de la période d'incubation de la folie.

« Schemouël grandissait, et Iahvé était *en lui* [2]. »

Cette dernière expression semble indiquer qu'il était déjà victime d'hallucinations verbales intérieures.

S'agissait-il d'hallucinations endoauditives verbales ou d'hallucinations kinesthésiques verbales, s'accompagnant ou non de mouvements phonateurs? Il est difficile de le dire. Mais, étant donnée la fréquence avec laquelle les hallucinations endoauditives verbales font suite aux exoauditives, il est probable que ce sont bien des *voix* intérieures que le roë perçut dès lors en lui.

1 et 2. I Schemouël, III.

« Iahvé continua de se manifester à Schilo. C'était là, en effet, qu'il se découvrait en paroles à Schemouël. La parole d'Iahvé, Schemouël la redisait à tout Israël [1]. »

D'ailleurs sa situation à l'ohel-mohed, fréquenté par tous les dévots de la peuplade, lui assurait une célébrité rapide.

« Quiconque allait consulter Élohim disait : « Rendez-vous jusque vers le roë. »

Nous avons appris récemment, par l'exemple d'Henriette Couesdon, du prophète américain Élie et du prophète gallois George, jusqu'où peut aller l'engouement de la foule pour un dégénéré convaincu qu'il a une mission divine à accomplir. Il n'est pas jusqu'aux empereurs du Sahara qui n'aient leurs fidèles et leurs partisans.

II. — *La transformation de la personnalité. Schemouël théomégalomane.*

La foi des dévots corroborait la foi du prophète. Leur vénération exaltait son orgueil.

1. I Schemouël, IX.

Dès lors il est en proie à une idée fixe qui absorbe toute son énergie mentale. Elle est le centre de sa personnalité. Que dis-je? Elle la constitue. Tous les phénomènes psychiques évoluent autour d'elle. Sa conscience se réduit à la croyance qui la domine. Et cette croyance, c'est qu'il est, lui, Schemouël, l'interprète, le messager d'Iahvé, son premier ministre en temps de paix, son officier d'ordonnance en temps de guerre.

Il parle au nom du Dieu à toute la race d'Israël.

« Si de tout votre cœur vous revenez à Iahvé, écartant les Élohim étrangers du milieu de vous, ainsi que les Astartés, si vous établissez votre cœur en Iahvé et le servez seul, alors il vous sauvera de la main des Pélischtim (Philistins)[1]. »

Il conseille et il ordonne :

« Rassemblez tout Israël à Miçpa, et je prierai pour vous[2]. »

Le peuple obéit, et à Miçpa,

1. 2. Schemouël, III.

« Schemouël jugea Israël[1]. »

Puis il implore Iahvé contre les Pélischtim, et, ceux-ci vaincus, s'attribue la victoire.

« Schemouël prit une pierre et la plaça entre Miçpa et Haschein[2] (au lieu de la victoire); après quoi il l'appela Eben-ha-eser[3], en ajoutant : « Jusque-là, Iahvé nous a secourus. »

Iahvé est si bien son dieu personnel qu'il lui élève un autel dans sa propre maison, à Ramathaïm-Çophim.

Il est auprès de lui le député de la peuplade; et, lorsque celle-ci sacrifie sur le bama (haut lieu), nul n'ose manger que ce simple lévite ne soit venu bénir le sacrifice.

Il est aussi son procureur général, et, chaque année, il fait sa tournée de juge à Béthel, Guilgal, Miçpa et autres lieux.

De là un orgueil terrible, l'orgueil des théomégalomanes greffé sur l'égoïsme des dégé-

1. I. Schemouël, VII.

2. Dans la tribu d'Iehouda, sur le chemin d'Eleuteropolis à Iérouschalaïm.

3, Pierre du secours.

nérés mentaux, qui n'ont point assez de neurones disponibles pour penser aux autres, ni d'assez puissants pour les aimer.

Schemouël vieillit avec son idée fixe.

Lorsque l'âge le mit dans l'impossibilité de goûter les joies de la puissance, il voulut encore dominer par ses fils, et les établit comme juges à sa place. Mais ils se rendirent coupables de prévarication, et comme, de plus, les Benê-Ammon menaçaient les Benê-Israël, les zéqénim (anciens) de la peuplade lui demandèrent un roi.

Ce lui fut une blessure profonde. Il demanda conseil au dieu qui le possédait :

« Entends, lui répondit Iahvé, la voix du peuple en tout ce qu'elle te dit : ce n'est pas toi qu'ils repoussent, mais moi, qu'ils ne veulent plus voir régner sur eux. Comme ils ont toujours agi depuis le jour que je les ai fait monter de Miçraïm (Égypte) jusqu'aujourd'hui, m'abandonnant et servant les Élohim étrangers, ainsi se comportent-ils envers toi. Et maintenant, écoute leur voix; sois leur témoin contre eux-mêmes;

et expose-leur le droit du roi qui régnera sur eux [1]. »

Et le roë fit, devant les zéqénim, le procès de la royauté en des termes d'une vérité incisive :

« Tel sera, leur dit-il, le droit de celui qui règnera sur vous : il prendra vos fils pour ses chars et sa cavalerie; ou bien ils courront devant son char. Il en fera ses sars de mille ou de cinquante hommes; il les emploiera à ses labourages et à couper ses moissons, à fabriquer ses armes de guerre et ses attelages. Et vos filles aussi, il les prendra pour parfumeuses, pour cuisinières et pour boulangères. De vos champs, de vos vignes, de vos oliviers, il se réservera le meilleur et le donnera aux gens de son service. Vos semailles et vos vignes, il les dîmera pour en faire des présents à ses enuques et à ses domestiques. Vos serviteurs, vos servantes, vos bœufs les meilleurs, vos ânes, il les réclamera pour son travail. Il lui faudra le dixième de votre petit troupeau, et vos personnes

1. I. Schemouël, VIII.

mêmes lui serviront d'esclaves. Et lorsque vous réclamerez contre le roi que vous aurez choisi, Iahvé ne vous répondra pas ce jour-là. »

Le journaliste Harduin, qui a résolu le difficile problème d'être original en étant simple et spirituel en étant raisonnable, a tout récemment rappelé ces paroles de Schemouël aux suppôts du droit divin.

Et vraiment la chose est piquante. Le fondateur de la royauté judéo-chrétienne était républicain.

Qu'ils le voulussent ou non, les archevêques de Reims versaient sur la tête de nos rois une huile de réprobation et d'amertume. Si, au jour du sacre, ils évitaient de rappeler aux fidèles les paroles du prophète de Schilo, c'est que l'or de la crosse et de la mitre est emprunté au sceptre et au diadème. Ils n'étaient point dans la tradition biblique. Cette tradition, ce sont les Lefebvre d'Ormesson et les Gapone qui la détiennent.

Les zeqenim ne voulurent rien entendre. Et la voix hallucinatoire dit à Schemouël :

« Écoute-les, accorde-leur un roi[1] ».

Ce qu'entendant, il les renvoya dans leurs villes.

III. — *La première impulsion morbide. Sacre de Schaöul.*

Un homme sensé, chargé par les mandataires d'un peuple de lui choisir un roi, l'eût pris parmi les mieux équilibrés, les plus intelligents et les plus énergiques. Il eût voulu avoir un homme de gouvernement, et prêté toute son attention aux qualités morales.

Mais Schemouël est un impulsif. Il obéit sans réflexion aux idées qui surgissent des profondeurs de sa subconscience, aux voix qui résonnent dans les ténèbres de son être.

La veille d'un jour où l'on devait offrir un sacrifice sur le bama de Ramathaïm-Çophim, Iahvé, c'est-à-dire la voix hallucinatoire, lui souffla ces mots :

« Demain, à pareil moment, je t'enverrai quelqu'un de la terre de Beniamin, que tu oin-

1. I. Schemouël, VIII.

dras chef sur mon peuple d'Israël, pour qu'il le délivre de la main des Pélischtim, car j'ai regardé mon peuple, sa clameur a monté jusqu'à moi[1].»

Or, le lendemain, il vint sur le bama un certain Schaöul, fils de Qisch, homme fort riche de Guibeä à Bénianim, à deux kilomètres environ de Ramathaïm-Çophim. Ce Schaöul était beau, distingué et dominait la foule des épaules.

Comme les Indiens et les Éthiopiens, qui, au témoignage d'Aristotélès[2], avaient surtout égard à la grandeur et à la beauté lorsqu'il s'agissait de choisir un roi, comme ces peuples barbares dont parle Quintus Curtius Rufus, qui croyaient que les gens de haute taille étaient seuls capables d'actions extraordinaires, comme tous les hommes primitifs d'aujourd'hui et de naguères, Schemouël mettait les qualités du corps au-dessus des qualités de l'esprit.

Peut-être aussi Schaöul avait-il dans la physionomie, dans le regard, ce que je ne sais quoi

1. I. Schemouël, IX.
2. Aristotélès. *Politique*, IV, 7.

qui fait pressentir un dégénéré à un autre dégénéré, et qui fait qu'une sympathie s'établit aussitôt entre eux.

C'est qu'en effet Schaoül était atteint d'une affection mentale. Un jour, à la rencontre d'une « corde » (monome, file indienne) de prophètes, il fut pris de leur délire, et se mit à chanter avec eux. A plusieurs reprises, il lui arriva de « faire le roë »[1] au milieu de sa maison. Il était sujet à des accès de mélancolie que la musique faisait cesser, à de violentes colères et à des impulsions homicides. Deux fois, au cours de ses accès, il essaya de percer de sa lance David, son gendre, qui lui jouait du kinnor. Il appartenait à cette variété de psychopathes connus sous le nom de *persécutés persécuteurs*. Il se crut trahi par David, qui lui gagnait des batailles, donna deux fois de suite l'ordre de l'exécuter, s'accusa en pleurant de ses soupçons injustes, voulut de nouveau le faire mettre à mort, et se repentit encore disant : « J'ai été un insensé. » Il voulut aussi faire exécuter son

1. En hébreu le même mot *roë* ou *nabi* désigne le prophète et le fou.

fils Ionathan, coupable d'avoir mangé un peu de miel un jour de bataille, alors qu'il avait, lui Schaöul, donné l'ordre de jeûner jusqu'au soir. Il l'épargna, mais plus tard, se croyant trahi par lui, voulut le percer de sa lance. Il se crut aussi trahi par Ahi Melek et par les cohènes, dont il fit égorger quatre-vingt cinq avec leurs femmes, leurs enfants et leur bétail. Il eut, chez la nécromancienne d'Endor, une hallucination exoauditive verbale, et crut entendre la voix de Schemouël. Enfin il se tua en se jetant sur son épée.

Dégénérescence mentale, accès de délire aigu, accès de mélancolie avec idées de persécution et impulsions homicides et suicides, telle était la formule psychologique du roi choisi par Schemouël.

Et, soit dit en passant, la possibilité d'être gouverné par un fou, — le fait s'est produit à plusieurs reprises en divers temps et en divers lieux, — est un argument que Schemouël a oublié de joindre à son réquisitoire contre l'autocratie.

Devant ce géant au regard sans doute étrange, le roë n'hésita pas.

« Dès que Schemouël eut vu Schaoul, Iahvé lui fit savoir ceci : « Voilà l'homme dont je t'ai ainsi parlé : celui-ci dominera sur mon peuple[1]; »

Et sans plus attendre, il dit à l'inconnu :

« Monte devant moi au bama pour que nous y mangions aujourd'hui ensemble; je te renverrai au matin... A qui sera toute la beauté d'Israël? N'est-elle pas à toi et à toute la maison de ton père[2]? »

Puis il le conduisit avec son serviteur à la salle du festin, leur donna la première place parmi trente convives, et fit servir au fils de Qisch la cuisse de la victime qu'il avait fait mettre à part. Il l'emmena ensuite à Ramathaïm-Çophim, et s'entretint avec lui, le soir et le lendemain, sur la terrasse de sa maison. Enfin, l'ayant reconduit à la limite du bourg, il lui répandit une fiole d'huile sur la tête.

S'il faut en croire la Bible, c'est en cherchant des ânesses perdues que Schaoul passa à Rama-

1. I. Schemouël, IX.
2. *Ibid.*

thaïm-Çophim, et le roë lui aurait dit sans qu'il lui en parlât :

« Quant aux ânesses perdues il y a deux ou trois jours, que ton cœur ne s'en inquiète plus, car elles sont retrouvées[1]. »

De plus, au moment de le quitter, il lui aurait annoncé qu'il rencontrerait :

« deux hommes près du tombeau de Rahel sur la frontière de Beniamin, à Celçat. Ils te diront : « Elles sont retrouvées les ânesses que tu es allé chercher. Ton père a oublié les ânesses et s'inquiète de vous, disant : « Que ferais-je pour mon fils ? » Continuant ta route, tu atteindras le chêne du Thabor, où se présenteront à toi trois hommes montant vers Elohim à Bethel[2], l'un portant trois chevreaux, l'autre trois pains ronds, le troisième une outre de vin. Ils te donneront le salut avec deux pains, que tu leur prendras des mains; après quoi tu viendras à Guibeäth-Elohim, là où se dressent les stèles[3]

1. Schemouël, IX.
2. Depuis le songe de Iaâqob (Genèse XXVIII), Béthel était un lieu de pèlerinages et de sacrifices.
3. Les stèles frontières.

des Pelischtim. A ton entrée dans le bourg, tu rencontreras un groupe de nabis descendant du bama portant devant eux des lyres, des tambourins, des flûtes, des kinnors en faisant les nabis[1].

Alors sur toi tombera l'esprit d'Iahvé, et tu feras aussi le nabi et tu deviendras un autre homme[2]...

Ce jour-là même s'accomplirent tous les signes[3] ».

Et, en rentrant chez lui, Schaöul dit à son oncle, qui l'interrogeait sur le roë :

« Il nous a appris que les ânesses étaient retrouvées. »

Que, sous l'influence d'une suggestion de Schemouël, Schaöul ait été pris du délire contagieux des prophètes, cela cadre parfaitement avec ce que nous savons de son état mental.

1. Les prophètes déliraient au son de la musique à la façon des sorciers patagons, des chamans, des derviches et des aïssaouas.

2. L'expression est parfaitement exacte. Le nabi qui délirait entrait dans un état somnambulique, dans un état second, qui en faisait un autre homme.

3. I Schemouël, X.

Mais que faut-il penser des divinations relatives à la rencontre de ces psychopathes et des pèlerins de Béthel, ainsi qu'à la découverte des ânesses?

Je n'hésite pas à déclarer que ces faits sont possibles. J'ai en effet démontré que la pensée pouvait se transmettre de cerveau à cerveau, sans l'intermédiaire des signes, à une distance de cinq mètres au moins et dans un temps extrêmement court[1], et il me paraît certain que cette distance peut être dépassée. Ce que nous savons de la télégraphie sans fil permet à ce sujet toutes les hypothèses. Il se peut donc que Schemouël soit entré à distance en relation psychique avec les gens de Qisch, avec les nabis de Guibeäth-Elohim et avec les pèlerins de Béthel. Cela plaiderait en faveur de sa dégénérescence mentale, la réceptivité télépathique ne se rencontrant guère même que chez les dégénérés.

Schaöul oint, Schemouël convoqua le peuple

1. Dr Binet-Sanglé. *Expériences sur la transmission directe de la pensée*, Annales des Sciences psychiques, mai-juin 1902.

à Miçpa, et lui adressa ces paroles amères :

« Ainsi s'est exprimé Iahvé, l'Elohim d'Israël : « C'est moi qui vous ai fait monter de Miçraïm, et qui vous ai tirés de la main de Miçraïm et de tous les royaumes qui vous opprimaient. Mais vous, aujourd'hui, vous avez repoussé votre Elohim, qui vous avait sauvé de tous vos maux et de vos angoisses, et vous lui avez dit : « Établis un roi sur nous (on le voit, Schemouël s'identifie avec Iahvé). Mettez-vous donc en ordre devant Iahvé par tribus et par kiliarchies. »

Puis il désigna la tribu de Béniamin, la famille de Matri, et parmi elle Schaöul. Mais on le chercha sans pouvoir le trouver. Alors on interrogea Iahvé, c'est-à-dire Schemouël, qui répondit :

« Il est caché parmi les bagages. »

C'était exact, et c'est là peut-être un nouvel exemple de transmission directe de la pensée et à coup sûr une nouvelle preuve de la psychopathie de Schaöul.

On alla le chercher, et on le plaça au milieu de la foule, qu'il dominait de toute l'épaule et au delà :

« Voyez, dit Schemouël à toute la nation, celui qu'a élu Iahvé; il n'y en a point de semblable en tout le peuple[1]. »

Dès lors la royauté juive est constituée. Elle s'appuie sur la religion, c'est-à-dire sur l'ignorance et sur l'erreur, ses bases éternelles. Schaöul est la statue, mais Schemouël est le piédestal, et le roë n'aurait qu'à hausser les épaules pour que la splendeur qu'il supporte soit anéantie. Du moins, il en fut ainsi dans les premiers temps du règne. Schaöul n'eût pas osé faire acte d'indépendance. Lorsqu'il voulut porter secours aux habitants d'Iabesch de Guileäd assiégés par les Benê-Ammon, il mit en pièces une paire de bœufs et en envoya les morceaux dans tout le territoire d'Israël avec ces mots :

« Qui ne suivra pas Schaöul *et Schemouël*, il en sera fait de même qu'à ces bœufs[2]. »

1. I Schemouël, X.
2. I Schemouël, XI.

Mais, après sa victoire sur les Benê-Ammon, lorsqu'il eut entendu la foule enthousiaste crier, visant sans doute les partisans de l'autocratie religieuse :

« Quel est donc celui qui dit : Schaöul ne règnera pas sur nous! Livrez-nous ces gens, que nous les mettions à mal[1]. »

peut-être inclina-t-il à sortir de page et à faire acte de roi.

Toujours est-il que Schemouël sentit le besoin de lui rappeler qu'il était sa créature.

« Allons à Guilgal, dit-il au peuple, pour y renouveler la royauté. »

Et là, devant le dieu qui nourrissait son orgueil et fécondait sa puissance, il confirma à Schaöul le pouvoir suprême, cependant que les Benê-Israël faisaient des sacrifices d'actions de grâce.

IV. — *Schemouël jaloux de Schaöul.*

Toutefois, il n'a pas pris son parti de la vic-

1. 1 Schemouël, X.

toire qui, en grandissant le roi, diminuait le juge. Son amertume lui remonte aux lèvres et s'exhale en reproches et en menaces :

« Schemouël, s'adressant à tout Israël, lui dit : « J'ai donc écouté votre voix en tout ce qu'elle m'a demandé ; je vous ai même consacré un roi qui marchera devant vous. Moi, je suis vieux, j'ai blanchi, mes fils sont là, parmi vous. Depuis le temps de ma jeunesse jusqu'aujourd'hui, je me suis trouvé à votre tête. Eh bien ! me voici ! Élevez la voix contre moi devant Iahvé et devant son oint. A qui ai-je pris son bœuf ou son âne ? Qui ai-je pillé ou violenté ? De la main de qui ai-je reçu un prix quelconque pour ne point regarder sa faute ? Je restituerai tout. »

— « Tu n'as commis, lui répondirent-ils, ni pillage, ni violence ; de la main de quelqu'un tu n'as rien pris. »

— « Que, contre vous, Iahvé et son oint soient aujourd'hui témoins que dans ma main vous n'avez rien trouvé ! »

— « Témoins ! » s'écrièrent-ils.

— « Il est donc témoin, cet Iahvé, ajouta Schemouël, qui a formé Mosché (Moïse) et Aäron, et qui a fait monter vos pères de la terre de Miçraïm ! Et maintenant rangez-vous, je vais vous rappeler, devant Iahvé, toutes les justices qu'il a exercées envers vous et envers vos pères, de quelle façon Iaäqob est venu en Miçraïm, et comment vos pères ont invoqué Iahvé. Celui-ci a envoyé Mosché et Aäron pour tirer vos ancêtres de Miçraïm et les établir en ce pays. Comme ils l'oubliaïent, lui, leur Elohim, Iahvé les livra aux mains de Sissera, le sar de l'armée de Hazor, et à celle des Pélischtim et aux mains du roi de Moab. Mais, opprimés par ces ennemis, ils supplièrent leur dieu : « Nous avons péché, car nous avons délaissé Iahvé pour servir les Baals et les Astartés ; maintenant, tire-nous de la main de nos ennemis, et nous te servirons. » Alors Iahvé envoyait Iéroubbaal, Bedan, Iphtah, *Schemouël*, pour vous sauver de la main des ennemis qui vous entouraient, et pour vous donner une résidence sûre dans votre terre. Mais quand Nahasch, roi des Benê-Ammon, a fait son attaque contre vous, vous m'avez dit : « Non,

qu'un roi règne sur nous ! » Cependant Iahvé, votre Elohim, voilà quel était votre roi. Maintenant vous l'avez, ce roi que vous avez choisi et sollicité. Iahvé vous l'a donné. Puissiez-vous craindre Iahvé, le servir, et entendre sa voix sans vous révolter contre ses ordres. Puissiez-vous être, vous et le roi qui va vous gouverner, dociles à Iahvé, votre Elohim ! Mais si vous n'écoutez pas sa voix, et que vous vous révoltiez contre ses volontés, la haine d'Iahvé sera sur vous, comme elle a été sur vos pères. Maintenant soyez attentifs, et voyez ce grand phénomène qu'Iahvé va devant vos yeux accomplir. N'est-ce pas maintenant la moisson du froment ? Je vais invoquer Iahvé : il enverra des voix et la pluie, et vous saurez fort bien que vous avez commis un grand mal devant lui, en demandant un roi[1]. »

En effet, le jour même, il tonna et il plut.

Peut-être n'y avait-il là qu'une coïncidence. La moisson se faisait, en Kénäan, à la fin de juin et au commencement de juillet, et un orage, à

1. I Schemouël, XII.

cette époque de l'année, n'avait rien d'exceptionnel.

Toutefois, il convient de rappeler qu'il existe chez les plantes, chez les animaux et chez l'homme, un *sens météorique*, qui leur permet de pressentir les changements de temps, et de manifester ce pressentiment par des attitudes et des actes.

Si, par exemple, la pluie menace, *Calendula pluvialis* (le souci pluvial) n'ouvre pas ses fleurs, *Sanguisorba officinalis* (la pimprenelle commune) ferme ses feuilles, *Trifolium pratence* (le trèfle commun) redresse sa tige, les limaces et les vers de terre sortent de leurs trous, les fourmis interrompent leurs travaux et rentrent dans leurs galeries en entraînant leurs larves, les abeilles évitent de s'éloigner de leurs ruches, les insectes parasites s'acharnent sur la peau de leurs hôtes, les poissons se tiennent à la surface de l'eau et sautent fréquemment[1], les hirondelles volent bas[1], les crapauds et les rainettes croassent dans les lieux élevés, les

1. Ce qui est dû peut-être à l'abaissement du vol des moucherons.

geais, les pics-verts, les pigeons, les corneilles, les paons, les oiseaux aquatiques sont plus bruyants et plus agités que de coutume, les oiseaux nocturnes se font entendre en plein jour, les oiseaux en général s'épluchent et se fardent, les chats se lèchent longuement[1], les ânes remuent la tête et les oreilles[1], les moutons et les porcs donnent des signes d'agitation[1], les bovidés lèvent le mufle et hument l'air.

L'homme peut aussi, sans instruments, par l'observation du ciel, des astres, de l'atmosphère, des plantes et des animaux, prévoir les changements de temps. Il le peut aussi à l'aide du complexus de sensations internes qui constituent le *sens météorique.* C'est ainsi qu'à l'approche de l'orage, il éprouve une sensation de chaleur étouffante, due à la diminution de l'évaporation cutanée et pulmonaire, et des sensations électriques. Chez la femme et l'enfant, ces sensations sont plus intenses, et s'accompagnent souvent de malaise, d'oppression, de dou-

1. Ce qui est dû peut-être à l'acharnement des parasites.

leurs vagues, de lourdeur de tête et d'anxiété[1]. Il en est de même chez les névropathes et les fous, et lorsque la tension électrique de l'atmosphère est très élevée, la population des asiles s'agite et vocifère.

D'autre part, Braid, vérifiant les expériences de Reichembach, a constaté que certains sujets éprouvaient une sensation particulière lorsqu'on leur promenait un aimant depuis le poignet jusqu'au bout des doigts, et percevaient une lueur autour des pôles d'un aimant placé dans l'obscurité.

Il est donc possible que Schemouël ait pressenti l'orage, et ait pu, comme le font aujourd'hui les sorciers nègres, le prédire presque à coup sûr.

Le peuple fut effrayé:

« Prie pour tes serviteurs Iahvé, ton Elohim, dit tout le peuple à Schemouël, afin que nous ne mourions pas, car, à toutes nos fautes, nous avons ajouté celle de solliciter un roi. »

Le roë tira aussitôt profit de cette crainte :

1. Beaunis. *Les Sensations internes*. Alcan, 1889, p. 163-4.

« Ne craignez rien, répondit-il, tout le mal est accompli. Seulement, ne vous détournez pas d'Iahvé et le servez de tout votre cœur. Ne vous éloignez pas de lui pour courir après les choses du néant, qui ne sauvent ni ne délivrent, car elles ne sont rien. Iahvé, à cause de son grand nom, n'abandonnera pas son peuple, car il a voulu faire de vous une nation. Loin de moi de pécher contre Iahvé ou de cesser de prier pour vous! Je vous marquerai toujours le bon et droit chemin. Seulement, craignez Iahvé et le servez avec vérité et de tout votre cœur, en considérant ce qu'il a fait de grand pour vous. Si vous vous laissez aller au mal, vous et votre roi, vous périrez[1]. »

Au fond, il nourrissait contre Schaöul une jalousie profonde, et cette jalousie, la passion par excellence des dégénérés, se manifesta un jour d'une façon violente.

Schaöul venait de déclarer la guerre aux Pélischtim, et Schemouël lui avait donné rendez-vous, sept jours après, à Guilgal, pour y offrir

1. I Schemouël, XIII.

l'holocauste destiné à se rendre Iahvé favorable dans les batailles. Les sept jours s'étant écoulés et Schemouël ne paraissant pas, Schaöul, qui voyait le peuple se disperser et craignait une attaque des Pélischtim, offrit lui-même l'holocauste. Il ne faisait ainsi que suivre l'exemple des souverains sémitiques, qui s'arrogeaient le titre et parfois les fonctions de chefs du sacerdoce. Mais c'était empiéter sur les prérogatives de Schemouël.

Comme il achevait d'immoler, celui-ci parut. On conçoit sa colère. Les excuses du roi ne le touchèrent pas :

« Tu as fait l'insensé, lui cria-t-il, mettant de côté l'ordre que t'avait donné Iahvé ton Elohim, qui, lui, aurait affermi ta royauté sur Israël à jamais. Mais ta puissance ne se tiendra pas debout, car Iahvé a cherché un homme selon son cœur, qu'il a établi chef de son peuple, parce que tu n'as pas suivi la volonté d'Iahvé[1]. »

Et, se levant, il s'enfut à Guibeä de Béniamin.

1. *Exode*, XVII. *Deutéronome*, XXV.

Évidemment il avait déjà songé à remplacer par un homme sans gloire le vainqueur de Moab, des Bénê-Ammon, d'Edom, des rois de Çoba et des Pelischtim. Ce n'était point chose facile. Le peuple pouvait prendre parti pour le roi, et alors c'en était fait de la puissance du roë.

Il essaya donc de perdre Schaoül. Du moins, il est impossible de trouver un autre motif à l'ordre étrange qu'il lui donna.

Lors de l'exode, les Amalécites, la plus puissante des peuplades voisines, avaient attaqué les traînards des Benê-Israël se rendant en Kenaän.

Évoquant cette ancienne histoire, Schemouël jeta Schaoül sur les gens d'Amaleq dans l'espoir qu'il serait vaincu :

« C'est moi, lui dit-il un jour, qu'Iahvé a envoyé t'oindre roi sur son peuple, sur Israël. Et maintenant, écoute la parole d'Iahvé. Ainsi a dit Iahvé-Çébaoth : « J'ai compté ce qu'a fait Amaleq à Israël, lui barrant le chemin lorsqu'il monta de Miçraim. Maintenant, marche, frappe Amaleq, et voue tout ce qui est à lui sans en

rien épargner : Massacre depuis l'homme jusqu'à la femme, ainsi que l'enfant et le nourrisson, le bœuf et la brebis, le chameau et l'âne[1]. »

Schaöul « fit connaître cet ordre au peuple »[2], déclara la guerre aux Amalécites, et remporta la victoire. Mais, au lieu de tout massacrer, comme il en avait reçu l'ordre, il épargna le roi, Agag, ainsi que le meilleur du petit troupeau et du bétail et tout ce qui avait de la valeur. Ainsi, non seulement il ajoutait à sa gloire, mais il s'enrichissait d'un nouveau butin.

V. — *La seconde impulsion morbide. Meurtre d'Agag.*

A la nouvelle de cette désobéissance, et surtout de cette victoire, le roë entra dans une violente colère. Il ne put dormir la nuit suivante, et eut jusqu'au matin des colloques avec sa voix.

Iahvé lui dit :

1. I Schemouël, XV.
2. *Ibid.*

« Je regrette d'avoir fait roi Schaöul, car il s'est éloigné de moi et n'a point accompli mes paroles[1]. »

Le lendemain, il alla au-devant de Schaöul, qui chercha à s'excuser, disant que le bétail épargné était destiné aux sacrifices. Mais Schemouël ne voulut rien entendre. Il rappela une fois de plus au roi sa dépendance envers lui et l'humilité de son origine.

« Si petit que tu aies été à tes propres yeux, n'es-tu pas devenu la tête des tribus d'Israël, et n'est-ce pas Iahvé qui t'a oint pour roi sur Israël? Il t'a fixé ton chemin, et t'a dit : « Va! et voue les pêcheurs, c'est-à-dire Amaleq, et les combats jusqu'à l'extermination. » Pourquoi n'as-tu pas écouté cette voix, t'es-tu emparé des dépouilles, et as-tu fait le mal aux yeux d'Iahvé?...

Écouter vaut mieux que le sacrifice,
Mieux que la graisse des béliers.
Car elle est semblable à la sorcellerie, la rébellion.

1. Schemouel, XV.

Et comme l'iniquité des sérafim est la désobéissance.

Puisque tu as repoussé la parole d'Iahvé, lui aussi te repousse comme sien. »

Alors, comme plus tard les rois de France Robert II, Philippe Ier et Louis VI devant les papes, Schaöul s'humilia devant Schemouël :

« J'ai péché, dit-il, en transgressant l'ordre d'Iahvé et tes paroles; mais, craignant le peuple, j'ai écouté sa voix. Et maintenant efface ma faute, et reviens avec moi : je me prosternerai devant Iahvé. »

Mais la décision de Schemouël était prise. Il ne voulait plus de Schaöul :

« Je me garderai de retourner avec toi, s'écria-t-il, car tu as méprisé le commandement d'Iahvé; aussi ne te veut-il plus pour roi en Israël. »

Et il se tourna pour partir.

Mais Schaöul le saisit par un pan de son méhil, qu'il arracha : « Iahvé, cria le nabi, t'ar-

rache aujourd'hui la royauté d'Israël pour la donner à un autre qui vaut mieux que toi. La Vérité d'Israël ne ment point, ni ne se repent; car ce n'est pas un homme pour se repentir. »

— « Oui, j'ai péché, reprit Schaöul, mais, je t'en prie, rends-moi honneur devant les zeqénim de mon peuple et devant Israël, et reviens avec moi; je ferai mes prosternements à Iahvé, ton Elohim. »

Le prophète revint sur ses pas, à la suite de Schaöul, et celui-ci se prosterna devant Iahvé : « Amenez-moi, cria Schemouël, Agag, roi d'Amaleq. » Agag, joyeux, s'approcha, disant : « Certes, la mort amère s'est retirée. »

— « Ton épée, répliqua Schemouël, a fait bien des femmes sans enfants; c'est à ta mère maintenant, parmi les femmes, à être sans fils. » Et Schemouël égorgea Agag devant Iahvé, à Guilgal[1]. »

Cette scène dramatique donne la mesure de l'orgueil, de la cruauté et de l'impulsivité du prophète.

1. Schemouël, XV.

VI. — *Le Sacre de David.* *Mort de Schemouël. — Ses fils.*

Il ne pardonna pas à Schaöul et ne le revit plus. Mais la voix qui le hantait exprimait son repentir de l'avoir fait roi.

Il ne se sentait plus le maître, et celui qu'il avait tant craint c'était à son tour de craindre.

La voix hallucinatoire lui ayant conseillé d'aller oindre un des fils d'Ischaï le Béthléhémite :

« Comment irais-je? répondit-il. Si Schaöul l'apprend, il m'égorgera. »

— « Tu prendras avec toi une génisse du troupeau, reprit Iahvé, et tu diras : « C'est pour sacrifier à Iahvé que je suis venu. » Tu convoqueras Ischaï au sacrifice, et moi je te ferai savoir ce que tu devras faire; tu m'oindras celui que je te marquerai[1]. »

Il se rendit donc à Béthléhem, purifia Ischaï et ses fils, et les convoqua au sacrifice.

Avant son entrée dans la maison d'Ischaï, il

1. Schemouël. XVI.

vit Eliab, l'un de ses fils, et se dit : « Voilà, bien sûr, l'oint d'Iahvé. »

« Ne te laisse pas prendre à son aspect ni à la hauteur de sa taille, lui fit savoir Iahvé, car je l'ai repoussé; il ne faut pas tenir compte de ce que voit l'homme : l'homme regarde aux yeux et Iahvé au cœur[1]. »

Le regret d'avoir choisi Schaöul à cause de sa haute taille perce dans ces paroles, tant il est vrai que la voix d'Iahvé ne faisait qu'exprimer les pensées de Schemouël.

« Appelant Abinadab, Ischaï le fit passer devant Schemouël : « Ce n'est pas davantage en lui, pensa le prophète, qu'Iahvé a mis son choix. »

Ischaï amena Schamma : « Ce n'est pas en lui qu'Iahvé a mis son choix », se dit encore Schemouël.

Ischaï fit venir sept de ses fils devant le prophète, et Schemouël continuait de penser : « Iahvé n'a pas mis en ceux-là son choix. »

— « N'y a-t-il pas de plus jeunes hommes? » ajouta le prophète.

1. Schemouël, XVI.

— « Reste encore le plus petit, répondit Ischaï; il fait paître le même troupeau. »

— « Envoie-le chercher, reprit Schemouël; nous ne commencerons pas le festin qu'il ne soit ici. »

Le père l'envoya chercher. Il était coloré, avec de beaux yeux et un charmant aspect [1]. »

Cet adolescent, beau comme une fille, n'était pas un rival à craindre.

« Lève-toi, oins-le d'huile, dit Iahvé, car c'est lui. »

Schemouël oignit donc David et reprit le chemin de Ramathaïm-Çophim.

Ce fut là, dans la communauté de roës qu'il dirigeait, que se retira plus tard David, menacé par Schaoül.

Je laisse aux critiques le soin de décider si cette onction de David a une base historique, ou si, le fils d'Ischaï ayant fait lui-même sa fortune à la cour de Schaoül, elle fut imaginée pour faire croire à l'origine sacrée de sa dynastie.

Telle qu'elle est, elle a du moins pour elle des

1. Schemouël, XVI.

preuves psychologiques; elle cadre avec le caractère de Schemouël.

Le roë mourut et fut enterré à Ramathaïm-Çophim. Les Benê-Israël le pleurèrent.

Il eut deux fils, Ioël et Abiya, qu'il institua comme juges à sa place. Mais ils se rendirent coupables de prévarication, « recevant des présents et faisant pencher le droit », et l'on dut les destituer.

Il n'est du reste pas surprenant de voir un mystique engendrer des voleurs. Criminels et théomanes font en effet partie de la même famille, de la grande famille des dégénérés mentaux.

VII. — *Conclusion.*

Né dans un pays de vignobles, fils d'un dévot et d'une dévote surémotive et qui avait été longtemps stérile, Schemouël, enfant silencieux, hypersuggestible, en proie à des hallucinations verbales, et bientôt pénétré de cette idée qu'Iahvé lui parlait et qu'il était son ministre sur la terre, fut un homme orgueilleux, sujet à de violentes colères et à des impulsions mor-

bides, se rendit coupable d'un homicide et engendra deux prévaricateurs.

Hypersuggestibilité, *hallucinations verbales, théomégalomanie*, *impulsivité*, telle est sa formule mentale.

Tout chez lui procède de la dégénérescence du système nerveux, de l'arrêt du développement des neurones cérébraux, que le moindre travail épuise et force à la contraction, au sommeil.

Dans le champ trop étroit des cellules corticales qui peuvent fonctionner ensemble, peu d'images, peu d'idées se rencontrent et se contrôlent, peu d'actes sont élaborés. De là la suggestibilité et l'égoïsme du prophète. Mais aussi ces images, ces idées, ces actes, revêtent une intensité qu'explique le passage de toute l'énergie nerveuse dans un nombre restreint de conducteurs. De là les hallucinations, l'idée fixe, la théomégalomanie, les impulsions violentes et irrésistibles.

Le prophète Schemouël était un dégénéré mental.

CHAPITRE VII

Les Voyants du roi David.

En étudiant Schemouël, nous avons vu que ce nabi, jaloux de la popularité et irrité de la désobéissance de Schaoül, lui avait suscité un rival dans la personne de David, fils d'Ischaï.

Soutenu par les benê-nebiim[1] de Rama, par les prêtres de Nob, qui se firent tuer pour lui, par le grand cohène Ahi-melek, qui lui avait donné l'épée de Goliath, David devint le chef et l'instrument du parti clérical. Il ne démentit pas ses origines. Il se crut toujours le protégé d'Iahvé, qu'il consultait sans cesse, au cours de sa vie

1. Les benê-nebiim ou *fils de prophètes* étaient des mystiques vivant en commun, comme nos moines actuels.

errante, par l'intermédiaire du cohène Abiathar, porteur de l'éphod, l'ustensile divinatoire des Juifs, et dont il s'institua le vengeur. Il y avait, comme le dit Ernest Renan, un prêté-rendu entre eux. Iahvé, « le dieu de monseigneur le roi, doit lui donner la victoire sur ses ennemis en échange de l'assiduité de son culte[1]. »

David fut fidèle à ce pacte. Il fit transporter, sur un char neuf, l'arche d'alliance de Kiriat-Iearim à sa capitale Ierouschalaïm, la fit placer sous une tente au sommet de la montagne de Sion, et, pendant le transport, bravant les railleries de sa femme Mikal, prit part aux danses du cortège. Enfin il vivait dans l'intimité des cohènes et des nabis, qui étaient alors, comme à toutes les époques de monarchie théocratique, étroitement attachés au trône.

La Bible nous a laissé les noms de cinq de ces nabis : Gad, Assaph bèn-Berekyahou, Eman bèn-Ioël, Iédouthoun et Nathan.

1. Ernest Renan. *Histoire du peuple d'Israël*, 48.

I. — *Gad.*

J'ai déjà remarqué que les dégénérés mentaux jouent un rôle capital dans les mouvements populaires. Ils sont les chevilles ouvrières des révoltes et des complots, et, à ce point de vue, ils sont parfois très utiles au progrès social.

Les nabis ne font pas exception à cette règle. Lorsque David commença à conspirer contre Schaoül, lorsque « tous les misérables, tous les gens poursuivis par les créanciers, tous les mécontents [1] » se furent joints à lui, nous voyons à ses côtés, parmi ces bandits vivant de maraude, un nabi du nom de Gad.

Ces psychopathes, qui étaient en rapport avec toutes les classes de la société et avaient leur entrée en tous lieux, étaient admirablement renseignés sur toutes choses.

David, que Schaoül faisait rechercher, s'était réfugié dans une caverne au voisinage d'Adoullam, citadelle proche des cantons où Schaoül régnait en maître. Gad eut vent « qu'on savait

1 I, Schemouël, XXII.

quelque chose de David et de ceux qui le suivaient[1] », et il s'empressa de le prévenir :

« Ne reste pas dans cette citadelle, dit le nabi Gad à David, mais achemine-toi vers la terre d'Iehouda[1]. »

C'est que, là, l'autorité de Schaöul était à peine reconnue.

« David partit, et gagna la forêt de Herth[1]. »

Lorsque le bandit fut devenu roi, Gad resta attaché à sa personne. Il devint « le nabi, le voyant de David[2]. »

Un jour, celui-ci donna l'ordre de procéder au dénombrement de son peuple.

C'était, paraît-il, offenser gravement Iahvé. Gad, interprète du dieu, se chargea de transmettre à David l'expression de sa colère.

« Le lendemain matin, au lever du roi, lit-on dans le deuxième livre de Schemouël, la parole d'Iahvé fut ainsi adressée à Gad, le nabi, le voyant de David : Va dire à David : « Ainsi

1. I, Schemouël, XXII.
2. II, Schemouël, XXIV.

parle Iahvé, je te propose trois choses, choisis celle que tu préfèreras. »

Gad se rendit près de David pour lui tout apprendre, et lui dit : « Veux-tu que viennent sur ton pays sept années de famine ; ou bien que tu fuies, pendant trois mois, devant tes ennemis acharnés après toi ; ou que, trois jours, la peste sévisse dans ta terre? Vois, maintenant, ce que je dois répondre à celui qui m'envoie. »

Nous avons vu que, pour le nabi Schemouël, la parole d'Iahvé consistait en hallucinations verbales.

Il se peut qu'il en fût de même pour Gad. Mais il est possible aussi que, chez ce prophète, elle consistât en *inspirations*, c'est-à-dire en images ou en idées surgissant, au cours de la rêverie, des profondeurs du cerveau, venant crever comme des bulles d'air à la surface de la conscience, et prises par le mystique pour des messages du dieu.

On remarquera, dans cette prédiction de Gad, très vraisemblablement remaniée après l'épidémie à laquelle elle fait allusion, l'emploi des

nombres fatidiques, trois et sept, qui reviennent à chaque page de la Bible.

— « Je suis pris d'une grande angoisse, dit David à Gad ; mais tombons plutôt dans les mains d'Iahvé, car nombreuses sont ses miséricordes ; ne tombons pas dans les mains de l'homme[1]. »

Alors une peste éclata, qui fit de grands ravages. David supplia Iahvé de faire grâce.

Mais le dieu exigea le prix de son pardon, sous la forme d'une contribution au développement de son culte.

Ces exigences divines se retrouvent d'ailleurs dans toutes les religions, parce que le développement du culte profite aux prêtres.

Le même jour, Gad se rendit près de David et lui dit :

« Monte, dresse à Iahvé un autel dans l'aire d'Orna l'Ieboussite. »

« D'après la parole de Gad, interprète d'Iahvé, David monta et exécuta l'ordre[1]. »

Ce récit est reproduit presque textuellement

1. II, Schemouël, XXIV.

au chapitre XXI du premier livre des *Chroniques*.

Gad laissa un écrit intitulé *Paroles de Gad, le visionnaire*, qui ne nous est pas parvenu et qui contenait les premiers gestes de David[1].

II. — *Assaph, Eman, Iedouthoun.*

Le transport de l'Arche de Kiriat-Iearim à Ierouschalaïm fut l'occasion d'une grande fête. Les sars avec leurs soldats, les cohènes et les lévites se joignirent au cortège.

« David, lit-on au premier livre des *Chroniques*, commanda aux principaux des lévites de placer leurs frères, les chanteurs, avec les instruments de musique, les nebels (flûtes), les kinnors (harpes) et les cymbales, pour les faire résonner et augmenter le bruit de la joie[2]. »

Parmi les cymbaliers se trouvaient Assaph bèn-Berekyahou, « le voyant[3] », et un de ses frères, Eman-bèn-Ioël, « le voyant du roi David en les choses d'Elohim[4] ».

1. I, Chroniques, XXIX.
2. I, Chroniques, XVI.
3. II, Chroniques, XXIX.
4. I, Chroniques, XXV.

Assaph chanta avec ses frères un cantique en l'honneur d'Iahvé, cantique qu'il avait, d'après les *Chroniques*[1], composé en collaboration avec David.

Ce cantique, qui contient les fragments de différents psaumes, a certainement été remanié à une époque postérieure.

Toutefois certains passages semblent indiquer qu'un nabi y a mis la main :

« Apportez votre offrande et vous présentez demain devant Iahvé. »

« Ne touchez point à mes oints,
Et ne faites point de mal à mes nabis. »
« Tous les Elohim des gentils sont des néants[2]. »

La cérémonie du transport de l'arche eut pour conséquence le développement du culte.

Sur le conseil de Gad et d'un certain nabi que nous étudierons plus loin, Nathan[3], « David laissa... devant l'arche d'Iahvé, Assaph et ses frères, pour y faire le service quotidien[4]. »

1. I, Chroniques, XVI, XXV; II, Chroniques, XXIX.
2. I, Chroniques, XVI.
3. II, Chroniques, XXIX.
4. I, Chroniques, XVI.

A ceux-ci furent adjoints Iedouthoun, « le voyant du roi[1] », et ses six fils. Ils jouaient de la harpe; Eman et ses quatorze fils[2], de la corne; Assaph et ses quatre fils, d'un instrument qui n'est pas spécifié, cymbale, nebel ou kinnor. A ces vingt-sept musiciens étaient adjoints deux cent soixante-six chanteurs.

La musique religieuse et en particulier la sourde et monotone musique orientale paraît provoquer certaines modifications cérébrales.

Selon moi, elle détermine la fatigue et la contraction des neurones auditifs qu'elle ébranle, puis, de proche en proche, la contraction d'un certain nombre de neurones mnésiques. De là, le rétrécissement du champ de la conscience, de la réflexion, de la pensée, l'augmentation de la suggestibilité, la somnolence, la torpeur, et, chez les névropathes, le somnambulisme et l'extase.

On conçoit que Gad et Nathan, qui en avaient sans doute éprouvé les effets sur eux-mêmes, aient engagé David à fonder une maîtrise, pour le plus grand bien de la religion. Ce qui paraît

1. II, Chroniques, XXXV.
2. Eman avait en outre trois filles.

certain, c'est que, sous l'influence de cette musique, Assaph, Eman, Iedouthoun et leurs fils entraient en crise et déliraient à la façon des Aïssaouas et des derviches tourneurs. *Ils faisaient les nabis*, comme on disait alors, c'est-à-dire les fous.

Le fait est bien spécifié au premier livre des *Chroniques* (xxv).

« David... mit à part, pour le service, les descendants d'Assaph, d'Eman et d'Iedouthoun, *faisant les nabis*, avec des kinnors, des nebels et des cymbales. »

Voici une description de Paul Bert qui permettra de se faire une idée exacte de ce que la Bible entend par *faire les nabis*.

L'auteur put assister à une réunion des Aïssaouas de Bougie.

« La cour est pleine de fidèles, mais aucun ne détourne la tête et ne daigne faire attention à moi. A l'entrée de la Koubba, sont accroupis trois vieillards qui prient à haute voix; devant eux, quelques bougies allumées et une grande natte. Les assistants répètent la prière sur un ton bas

tout d'abord, puis la psalmodie s'anime, et les corps accroupis s'inclinent en oscillant pour accompagner ce chant monotone.

Soudain, un cri terrible : « Hidji Aïssa! » (Seigneur Jésus!) Un des fidèles est debout, les bras en l'air, les yeux hors de la tête, poussant de rauques vociférations. Il saute lourdement sur place, en agitant le haut du corps et balançant la tête sur les épaules, à faire croire qu'elle est désarticulée.

Il se précipite sur la natte. Un des vieillards lui tend une raquette de cactus, toute hérissée de longues et dures épines; il la saisit et la mâche, en grognant à la façon d'un chien qui ronge un os; le sang sort de sa bouche, les épines traversent sa joue. Bientôt sa furie est calmée, et on l'emmène dans un coin.

Pendant ce temps, les chants ont continué avec une ardeur croissante. Un autre fidèle, puis deux, puis dix se dressent en criant : « Hidji Aïssa! » Et les exercices varient. Celui-ci mange des scorpions à pleine poignée; cet autre se perce la joue avec un fer pointu; un troisième avale des morceaux de verre; un autre lèche

avec délices une pelle rougie au feu. Les cris, les vociférations redoublent; tous se balancent d'arrière en avant avec une rapidité croissante : « Hidji Aïssa! Hidji Aïssa! » *Peu s'en faut que je ne crie moi-même, tant cette folie semble contagieuse*, avec la mélopée monotone et sinistre qui l'accompagne.

A un certain moment, un grand diable apparaît, hurlant plus fort que tous. Celui-ci paraît être un favori, et l'on s'empresse autour de lui. Il enlève burnous et haïcks et il ne garde que la chemise. Alors deux des vieillards lui entourent la taille d'une longue corde à nœud coulant, et commencent à le serrer lentement, mais sûrement, pendant que les deux vieux, qui ont lâché, pressurent et malaxent le ventre du patient. Celui-ci, qui ne crie plus, mais qui s'agite encore, diminue, diminue, s'amincit à vue d'œil; sa taille devient littéralement semblable à celle d'une guêpe, et il secoue toujours la tête, qui semble près de tomber des épaules.

Je me demande si ces bourreaux ne vont pas le couper en deux, quand tout à coup il s'affaisse et s'écrase sur lui-même, inanimé. Aussitôt, on

le desserre, on le malaxe avec soin, puis on l'emporte[1]. »

Ces crises délirantes, qui sont évidemment des crises hystériques, présentent d'ailleurs la plus grande analogie avec celles qui ont été décrites par Carré de Montgeron chez les convulsionnaires de Saint-Médard.

Assaph, Eman et Iedouthoun vivaient encore, lorsque Schelomo (Salomon) fit transporter dans le temple qu'il avait fait construire le mobilier de la tente d'Iahvé.

Ils assistèrent à cette cérémonie, et l'auteur du deuxième livre des *Chroniques* nous les montre, avec leurs fils et leurs frères, « vêtus de lin, portant des cymbales, des luths et des harpes », et se tenant à l'est de l'autel. Avec eux se trouvaient cent vingt prêtres, qui jouaient de la trompette[2].

La fonction de ces lévites musiciens devint héréditaire, comme la psychopathie elle-même; et, sous Iehoschaphat (Josaphat), roi d'Iehouda, nous voyons, à la suite d'un jeûne public, et dans

1. Paul Bert. *Lettres de Kabylie.*
1. II, Chroniques, V.

une assemblée secouée par la peur, un des descendants d'Assaph, Iahaziel, en proie à une bouffée de délire.

III. — *Nathan.*

David eut un autre prophète du nom de Nathan. Il semble que Nathan fut, pendant une certaine période, attaché à sa personne en même temps que Gad, car les deux nabis sont nommés ensemble à propos de l'introduction des musiciens dans le temple.

Nathan est fort différent des sujets que j'ai étudiés jusqu'ici. Ce n'est ni un chef d'état comme Schemouël, ni un de ces prophètes errants qui ne font, telles des comètes ou des étoiles filantes, qu'apparaître et disparaître dans l'histoire de la peuplade juive.

Nathan est une sorte de personnage officiel, le nonce d'Iahvé auprès du roi des Juifs. Toute sa vie, à ce qu'il semble, se passa à la cour de David.

Il n'est pas surprenant qu'à l'inverse des benê-nebiim de Rama, peu favorables à l'érection

d'un temple, il ait caressé l'idée de jouir aussi chez le dieu du luxe dont il jouissait chez le roi.

« David, lit-on au premier livre des *Chroniques*, dit à Nathan, le nabi :

« Voici que moi je réside dans une demeure de cèdres, et l'arche d'alliance d'Iahvé est sous des tentures. »

« Tout ce qui est dans ton cœur, lui dit Nathan, fais-le, car Élohim est avec toi. »

Or il advint que, dans la nuit même, la parole d'Élohim fut adressée en ces termes à Nathan, le nabi :

« Va rapporter ceci à mon serviteur David : Voici ce qu'a dit Iahvé : « Tu ne me bâtiras point une maison pour que j'y réside. Je n'ai point séjourné dans une maison depuis le jour que j'ai fait monter de Miçraïm (Égypte) les Bénê-Israël, jusqu'aujourd'hui ; mais j'allais de tente en tente et de pavillon en pavillon. Or, pendant tout ce temps que j'ai voyagé avec les Bénê-Israël, ai-je jamais dit une parole à un des schofètes (juges), que j'avais établis pour paître mon peuple? Leur ai-je dit : « Pourquoi ne me

bâtissez-vous pas une maison de cèdres? » Voici maintenant ce que tu rapporteras à mon serviteur David. Ainsi a parlé Iahvé-Çebaoth : « Je t'ai pris du milieu des pâturages, de la suite de ton troupeau, pour être le guide de mon peuple d'Israël. J'ai été avec toi dans toutes tes entreprises. J'ai tranché tous tes ennemis devant toi. Je t'ai fait un grand nom à l'égal des plus grands noms de la terre. Mon peuple d'Israël, je lui ai fixé une place où il fut planté, et qu'il habitât sans plus trembler; car les pervers ne le tourmentent plus comme autrefois, et cela à partir des jours que j'ai mis des juges sur mon peuple d'Israël. J'ai déprimé tous tes ennemis; et je t'annonce qu'Iahvé veut te bâtir une maison. Quand tes jours seront accomplis et que tu t'en seras allé avec tes pères, je ferai surgir après toi ta semence, celle qui sera issue de tes fils, et j'affirmerai sa royauté. C'est elle qui m'élèvera un temple, et je fonderai son trône pour l'éternité. Je lui servirai de père, et elle me sera comme un fils. Je n'éloignerai pas d'elle ma faveur, comme je l'ai éloignée de celui qui t'a précédé. Je la maintiendrai (ta semence, ton

fils) dans ma maison et dans mon royaume, à tout jamais, et son trône sera consolidé pour toujours. »

Ce fut conformément à ces paroles et à cette vision que Nathan entretint David[1]. ».

Ce récit est reproduit presque textuellement au premier livre des *Chroniques* (XVII).

Qu'il s'agisse d'un rêve ou d'une hallucination hypnagogique, le phénomène n'a pas lieu de nous surprendre. L'hallucination, qui est le rêve de la veille ou de la demi-veille, et le rêve, qui est l'hallucination du sommeil, sont dus à un court circuit, qui, traversant un certain nombre de neurones mnésiques momentanément isolés du reste de la colonie neuronienne, y fait apparaître, avec une intensité inaccoutumée, y fait s'illuminer comme des tubes de Geissler les images c'est-à-dire les résidus de sensation qui y sont clichées.

Le rêve et l'hallucination ne créent rien; ils empruntent tous leurs éléments au monde extérieur.

1. I, Chroniques, XVII.

Aussi n'est-il pas surprenant qu'il y ait, d'après Miss Calkim, chez 85,33 pour 100 des hommes et 72 pour 100 des femmes, un rapport de contenu apparent entre la vie ordinaire et le songe.

Quelles sont les idées et les images qui de préférence constituent le rêve?

On croit généralement que ce sont celles qui ont été le plus ruminées dans l'état de veille. Yves Delage a montré qu'il n'en était rien. « En règle générale, dit-il, les idées qui ont obsédé l'esprit pendant la veille ne reviennent pas en rêve[1]. »

Et cela s'explique aisément. Le rêve est dû au réveil, dans le cerveau endormi, d'un certain nombre de neurones; et l'on comprend que ce ne soit pas ceux qui ont le plus travaillé pendant le jour qui aient tendance à se réveiller la nuit. Ils dorment au contraire profondément, tandis que ceux qui ont peu travaillé se réveillent à la moindre cause. « Le facteur, dit Yves Delage, vous remet une lettre contenant des nouvelles inattendues. Vous n'avez le temps que de la par-

1. Yves Delage. *Essai sur le Rêve.* Revue scientifique, 11 juillet 1891, p. 40.

courir : elle est dans votre portefeuille; à plusieurs reprises, vous êtes tenté de la relire, mais chaque fois un fâcheux ou quelque obligation urgente vous en empêche, si bien que vous l'oubliez : voilà un sujet de rêve tout trouvé, et peut-être est-ce votre rêve qui vous la remettra en mémoire; au contraire, si vous l'avez lue et relue, si vous avez médité sur la nouvelle qu'elle apporte jusqu'à épuisement du sujet, pour si fort qu'elle vous ait intéressé vous n'en rêverez probablement pas. » « La condition fondamentale pour qu'une impression provoque un rêve est donc que l'esprit en ait été détourné presque aussitôt après l'avoir perçue, ou qu'il ait été naturellement distrait au moment de la perception[1]. »

Mais aussi cette impression a d'autant plus de chance de provoquer un rêve qu'elle a été plus vive. D'après Sancte de Sanctis [2], la relation de cause à effet entre l'émotion et le rêve se rencontre chez 53,34 personnes pour 100, et serait habituelle chez 33,52 pour 100.

Autrement dit, les neurones qui ont le plus

1. Yves Delage. *Loc. cit.* p. 42.
2. Sancte de Sanctis, *I sogni studi psicologici e clinici.*

de chance de se réveiller sont ceux qui, ayant reçu pendant le jour une certaine quantité d'énergie nerveuse, ne l'ont point dépensée dans la réflexion ou la rêverie. C'est ce qu'Yves Delage exprime de cette manière : « La probabilité de rêver d'un fait augmente avec la vivacité de l'impression produite et diminue avec l'attention qu'on lui a accordée[1]. »

Appliquons ces données au rêve ou à l'hallucination de Nathan.

On remarquera tout d'abord que David ne fait qu'allusion devant lui à la construction du temple :

— « Vois, j'habite une demeure de cèdre, et l'arche d'Élohim est dans une tente. »

Il ne développe point sa pensée, et le nabi ne cherche pas à l'approfondir :

« Tout ce qui est dans ton cœur, répond-il simplement, fais-le, car Iahvé est avec toi. »

Il n'en fut pas moins, on le conçoit, lui qui s'identifiait à Iahvé, vivement impressionné

1. Yves Delage, *loc. cit.*, p. 47.

par cette saillie du roi, se trouvant ainsi dans les meilleures conditions pour avoir un rêve relatif à la demeure de cèdre que David parle de construire pour l'arche.

Cette idée évoque naturellement celle de la tente où l'arche séjourne, et qui fut la demeure du dieu pendant l'Exode, celle des motifs de reconnaissance que le roi et le peuple d'Iahvé ont de lui construire un temple, celle enfin des faveurs qu'attirera sur eux cette marque de dévotion. Ce qui est surprenant, c'est qu'Iahvé, par la bouche du nabi, au lieu d'engager le roi à mettre aussitôt son projet à exécution, lui annonce que le temple sera construit par un de ses fils. Il semble que David manqua des ressources nécessaires pour cette entreprise, qui resta à l'état de projet jusqu'au règne de Schelomo (Salomon), et que le passage de la prophétie de Nathan relatif au temple est une interpolation destinée à expliquer ce retard par la volonté du dieu même.

En revanche, il est possible que le passage consacré à l'héritier du trône soit authentique, et que, chose rare chez les nabis, tristes

et malveillants d'ordinaire, il ait, dans sa reconnaissance, fait une prophétie de bonheur que tempère à peine une menace conditionnelle :

« S'il fait le mal,
Je le châtierai avec la verge des hommes,
Et avec les plaies des fils de l'homme. »

A la suite de cette prophétie, David adressa à Iahvé une action de grâces, qui ne laisse aucun doute sur la foi qu'il ajoutait aux paroles de Nathan.

Cette influence du nabi ordinaire explique qu'il ait osé intervenir dans une affaire de mœurs extrêmement délicate, et dont David fut le héros.

Le roi ayant remarqué au bain Bath-Scheba (Bethsabée), femme d'un chef hitthite nommé Ouriya, qui servait dans son armée, avait couché avec elle, et s'était débarrassé du mari en donnant l'ordre de l'envoyer au fort de la bataille, et de l'abandonner aux coups de l'ennemi.

Le hitthite mort, David avait fait entrer Bath-Scheba dans son harem.

Un pareil acte juge un homme. Le roi David dont on a voulu, d'ailleurs contre toute évidence, faire descendre Ieschou de Nazareth, était un être infâme. Que les écrivains mystiques aient osé faire son éloge, c'est là une nouvelle preuve que la morale religieuse est loin de cadrer avec la vraie morale, avec la morale scientifique.

La morale hierosémitique n'est pas si différente de la nôtre que les Benê Israël de l'époque n'aient vu là un crime. Des règles avaient été promulguées par Iahvé, qui avait dit :

« Ne tue point.

Ne fais point d'adultère.

Ne désire point la maison de ton voisin. Ne désire ni sa femme, ni son esclave mâle ou femelle, ni son bœuf, ni son âne, ni rien qui soit à lui[1]. »

Offenser la morale, c'était donc offenser

1. Exode, XIX.

Iahvé et par conséquent offenser les nabis, ses représentants sur la terre.

Nathan, — et c'est là une nouvelle preuve de l'utilité sociale de certains dégénérés, — crut devoir intervenir. Mais, n'osant pas adresser directement des reproches au roi, il lui proposa la parabole suivante :

« Dans une ville, il y avait deux hommes, l'un riche et l'autre pauvre. Le riche possédait des brebis et des chèvres, ainsi qu'un bétail fort nombreux. Mais le pauvre n'avait qu'une petite brebis, qu'il avait achetée et nourrie ; elle grandissait chez lui, tout comme ses enfants, mangeait de sa part de pain et buvait de sa coupe, et sur son sein elle dormait. Elle lui était comme une fille. Un étranger entra chez le riche, qui ne put se résoudre à prendre une tête de son troupeau pour faire un festin. S'emparant de la brebis du pauvre, il l'apprêta pour son hôte. »

A ce récit, David, enflammé de colère, dit à Nathan :

« Par la vie d'Iahvé! c'est un fils de mort, l'homme qui a commis cet acte. Il paiera quatre fois la brebis, pour avoir fait pareille iniquité et s'être montré sans entrailles. »

Le roi s'étant ainsi condamné lui-même, Nathan reprit le ton de l'envoyé de Dieu :

« Eh bien! c'est toi qui es cet homme. Voici ce que te dit Iahvé, l'Élohim d'Israël: « Je t'ai oint roi d'Israël, et t'ai sauvé de la main de Schaöul. A ta disposition, j'ai mis la famille de ton maître, et j'ai fait tomber ses femmes sur ton sein. Je t'ai donné Israël et Iehouda, et si tout cela était trop peu, j'aurais encore ajouté d'autres faveurs. Pourquoi as-tu méprisé la parole d'Iahvé, faisant ce qui est mal à ses yeux, tuant avec l'épée Ouriya le hitthite, pour faire de sa femme ton épouse? Tu l'as fait mourir par le glaive des Benê-Ammon. Désormais l'épée sera toujours sur ta maison, parce que tu as méprisé ma loi, et que tu as pris pour toi la femme d'Ouriya le hitthite. » Ainsi dit Iahvé : « Je vais faire se lever le malheur contre toi dans ta maison. Je prendrai tes femmes

devant toi pour les livrer à un autre. Quelqu'un couchera avec tes femmes, sous le regard de ce soleil; car ce que tu as fait en cachette, moi je l'accomplirai devant tout Israël, et devant le soleil[1]. »

L'épée et le malheur furent toujours en effet sur la maison de David. Son fils Absalom se souleva contre lui. D'autres de ses fils moururent de mort violente. Son règne et ceux de ses descendants furent constamment troublés par des guerres. Et ceci nous donne à penser que la prophétie de Nathan fut remaniée après les événements auxquels elle fait allusion.

« J'ai péché contre Iahvé, » dit David à Nathan[1]. »

Cette parole de repentir eut le don de calmer le nabi, satisfait de constater son influence sur le roi et la crainte qu'il lui inspirait.

« Iahvé te remet ton péché, lui dit-il, tu ne périras point. *Mais parce que tu as poussé au mépris, par ta conduite, les ennemis d'Iahvé l'enfant né de toi mourra*[1]. »

1. II, Schemouël, XII.

Cette dernière phrase montre que l'intervention de Nathan n'eut lieu que neuf mois au moins après la séduction de Bath-Scheba, nous éclaire sur l'une des raisons de cette intervention, et en explique peut-être le retard.

Le nabi en effet ne se décide à agir que lorsque les adorateurs des autres dieux, Syriens, Ammonites, Moabites, Iduméens, Philistins, assujettis par David, ont pris acte du crime commis par le roi cher au cœur d'Iahvé, pour blasphémer et tourner en ridicule un dieu qui favorisait ainsi le meurtre et l'adultère.

De telle sorte que, si le nabi stigmatise l'action du roi, c'est peut-être moins par amour d'Iahvé que par haine de ses ennemis. Cette interprétation cadre parfaitement avec la mentalité ordinaire des prophètes.

Comme Nathan l'avait prédit, le premier enfant de David et de Bath-Scheba mourut, ce qui semble prouver que cette prophétie est une interpolation postérieure à l'événement.

Elle répond du reste à cette croyance populaire et mal fondée que les dieux connaissent et punissent les crimes des hommes

Si la prophétie de bonheur relative à la construction du temple renforça le crédit de Nathan, la prophétie de malheur relative à Bath-Scheba ne le compromit point. Il resta à la cour de David, où nous le voyons intervenir une troisième fois dans une affaire importante :

« David, dans le dessein de consoler Bath-Scheba, sa femme, s'en approcha pour dormir avec elle. Elle mit au monde un fils qui s'appela Schelomo (Salomon)[1]. »

Déjà sans doute le roi avait juré par Iahvé à son épouse que le trône reviendrait à cet enfant[2]. Toujours est-il que, dès qu'il fut né, Nathan eut des vues sur lui.

« Iahvé... envoya Nathan, le nabi, pour faire surnommer l'enfant Iedidia (l'aimé d'Iahvé) à cause d'Iahvé[3] .»

Mais Schelomo n'était pas l'aîné des fils de David, et les intentions du roi faillirent entraîner des complications graves.

1. II, Schemouël, XII.
2. I, Rois, I.
3. II, Schemouël, XII.

Adoniya ou Adoniyahou, fils d'une autre épouse nommée Hagguith, prétendait succéder à son père, et se conduisait en prince-héritier. David, qui l'aimait, fermait les yeux et semblait avoir oublié son serment.

Nathan se chargea de lui rappeler qu'on ne jurait pas impunément par Iahvé, d'autant qu'Adoniya n'avait pas cru devoir faire du nabi son complice, et avait pris, comme collaborateur religieux, le prêtre Ebyathar. Or, chez les prophètes, l'orgueil et la susceptibilité sont extrêmes.

« Ce fut en Ioab, fils de Çérouya, et en Ebyathar, le prêtre, qu'il trouva des complices. Ceux-ci se lièrent avec Adoniya. Mais Çadoq, le prêtre, et Benayahou, fils d'Iehoyada, et *Nathan le nabi* et Schimei et Rei et les héros de David ne furent pas avec Adoniyahou[1]. »

Du reste l'exclusion de Nathan s'explique. Ne s'était-il pas compromis en faveur de Schelomo, ne lui avait-il pas donné le nom d'Iedidia?

1. I, Rois, I.

« Nathan alla dire à Bath-Scheba, mère de Schelomo : « N'as-tu pas appris qu'Adoniyahou, fils de Hagguith, est roi, à l'insu de notre maître de David? Je viens donc te donner un conseil pour que tu sauves ta vie et celle de ton fils Schelomo. Rends-toi vers le roi David, et dis-lui : « Mon seigneur le roi, n'as-tu pas fait à ta servante le serment : Schelomo, ton fils, règnera après moi et s'assiéra sur mon trône? Pourquoi donc alors Adoniyahou est-il roi? » Pendant que durera encore ton discours, j'entrerai à ta suite pour compléter tes paroles. »

Après celle fournie par la parabole relative à Bath-Scheba, l'emploi de ce stratagème est une nouvelle preuve de l'habileté de Nathan, habileté qu'on retrouve d'ailleurs chez un grand nombre de prophètes.

Bath-Scheba suivit le conseil du voyant et alla trouver David.

« Elle parlait encore quand se présenta Nathan le nabi. On dit à David : « Voici Nathan le nabi. » Celui-ci, en entrant, se prosterna la face contre terre : « O mon maître le roi, dit-il, c'est

donc toi qui as déclaré : « Adoniyahou règnera après moi, et il s'assiéra sur mon trône? » Aujourd'hui, en effet, il est descendu pour immoler les bœufs, des veaux gras et de nombreuses brebis. Il a convoqué tous les fils du roi, les chefs de l'armée, avec Ebyathar, le prêtre ; tous mangent, boivent devant lui en criant : « Vive le roi Adoniyahou! » Mais ni moi, ton serviteur, ni Çadoq, le prêtre, ni Benayahou, fils d'Iehoyada, ni Schelomo, ton serviteur, on ne nous a conviés. Si cela se passe de l'aveu de mon maître le roi, tu n'as donc pas fait savoir à tes serviteurs qui doit s'asseoir sur le trône de mon maître le roi, après lui[1] ! »

On perçoit ici l'orgueil de Nathan, qui se nomme le premier parmi ceux qui n'ont pas été conviés au sacrifice, et sa jalousie à l'égard du cohène Ebyathar, qu'il nomme seul parmi ceux qui furent conviés.

Fortement impressionné par les paroles de son voyant ordinaire, le vieux David renouvela son serment, et chargea Çadoq et Nathan, qui nous

1. 1 Rois, I.

apparaît ainsi comme une sorte d'éminence grise, d'oindre Schelomo roi sur Israël.

Adoniya, prévenu à temps, pouvait susciter la guerre civile.

Le grand cohène et le nabi menèrent l'affaire rondement. Schelomo fut hissé sur une mule, et conduit, sous la protection de la garde, au Guihon, où Çadoq l'oignit.

Déjà le peuple, accouru, criait : « Vive Schelomo ! ». Quand Adoniya apprit l'événement, il était trop tard : *L'aimé d'Iahvé* était roi d'Israël.

Nous avons vu que Nathan, prophète de cour, avait été enthousiasmé par l'idée de David de construire à Iahvé une maison de cèdre. Ce goût du luxe se retrouve dans une innovation cultuelle dont il fut l'auteur avec Gad. Ce furent en effet ces deux nabis qui, avec l'assentiment de David, postèrent des lévites dans la maison du Dieu « avec des cymbales, des luths et des kinnors[1] ».

Nathan composa deux ouvrages intitulés : l'un, *Paroles de Nathan, le nabi*, l'autre, *Récits de Nathan le nabi*[1], qui ne nous sont pas par-

1. II, Chroniques, XXIX.

venus, et qui contenaient, le premier : les premiers gestes de David, le second, un certain nombre des gestes de Schelomo.

Il laissa deux fils, qui héritèrent de son crédit, Azariahou, chef des intendants, et Zaboud, cohène et compagnon de Schelomo [1].

Gad et Nathan, confidents et interprètes d'Iahvé, prophètes de malheur et conspirateurs, le second, père d'un prêtre, Assaph, Eman et Iedouthoun entrant en crise au son de la musique, ce sont là des types qui cadrent parfaitement avec ce que nous savons des dégénérés mystiques. Leurs observations doivent s'ajouter aux observations contemporaines pour éclairer le problème de la folie religieuse.

1. I, Rois, IX.

CHAPITRE VIII

Ahiya le Schilonite. Schemaya. Les nabis anonymes de Bethel. Iddo le voyant.

I. — *Ahiya.*

Schelomo (Salomon) était un roi galant. Il eut, si l'on en croit la Bible, sept cents épouses et trois cents concubines. Un homme que sollicitent un millier de femmes est peu enclin au mysticisme. L'incontinence et la sainteté ne vont guères ensemble. On ne saurait d'ailleurs expliquer cette antinomie en disant que le dévot ne fait qu'obéir aux prescriptions de la morale religieuse, qui condamne le libertinage. Car, s'il en était ainsi, il n'y aurait aucune raison

pour que les mystiques ne se recrutent pas aussi aisément chez les gens mariés que chez les célibataires, puisque la morale religieuse tolère le mariage. Or nous savons qu'il n'en est rien. Les mystiques, pour la plupart, ne sont pas mariés.

En fait, il existe réellement une relation de cause à effet entre la continence et le mysticisme. C'est précisément la constatation de cette relation qui a conduit les moralistes religieux à exalter la chasteté, le paganisme à imposer la virginité à ses vestales, le catholicisme le célibat à ses prêtres. Il y a un monde entre la mentalité du prêtre catholique et celle du pasteur protestant.

J'ai dit que le problème psychologique de la puberté se réduisait à un problème de toxicologie. Il en est de même du problème du mysticisme. Au surplus, ces deux états se pénètrent intimement dans un grand nombre de cas.

Le mysticisme apparaît très souvent à l'âge de la puberté, lorsque les glandes génitales commencent à secréter et à verser dans la circulation des substances nouvelles. Nous savons,

grâce à des études récentes [1], que ces substances sont toxiques, et nous sommes en droit d'inférer qu'elles jouent un rôle capital dans les enivrements et les souffrances morales de la puberté et de l'amour platonique. Car, — les romanciers psychologues l'ont souvent remarqué, — l'amour n'acquiert toute son intensité émotive et ne verse dans la perversion sentimentale que lorsqu'il est incomplet. La rétention au moins partielle des sécrétions génitales, telle est la principale cause des troubles mentaux de la puberté, en particulier du mysticisme pubère.

C'est à l'âge de la puberté que les Jeanne d'Arc, les Teresia de Cepeda y Ahumada (Ste Thérèse), les Marguerite (dite Marie) Alacoque, les Schemouël et les Giovanni Bernardone (St François d'Assise) commencent à s'adonner à la rêverie religieuse, à avoir des visions et à entendre des voix.

Voulez-vous guérir un saint ou une sainte célibataire de sa sainteté? Mariez-le ou mariez-la. C'est le plus sûr moyen de mettre un frein

1. Ch. Perez. *Les poisons des glandes génitales*. Revue des idées, 15 nov. 1905.

aux oraisons jaculatoires, aux in-manus et aux extases, qui, du coup, par une sorte de commutation nerveuse, ne s'adresseront plus qu'à des objets tangibles et consubstantiels, pour le plus grand bien de l'individu et de la société.

Souvent aussi le mysticisme réapparaît chez la femme à l'époque de la ménopause et chez l'homme vers la cinquantaine, lorsque les toxines génitales, tout en étant encore sécrétées en petite quantité, ne sont plus régulièrement éliminées.

En un mot, le mysticisme paraît dû, dans un grand nombre de cas, à une autointoxication d'origine génitale; et, lorsque, par le fait de coïts répétés, cette autointoxication devient impossible, il est rare qu'on observe ce trouble mental.

Donc Schelomo, ayant neuf cents femmes, n'était pas un roi dévot.

Beaucoup de ces femmes étaient étrangères et professaient des religions différentes. C'étaient des Çidoniennes, des Ammonites, des Moabites. Pour leur être agréable, et peut-être aussi dans un but politique, en vue de l'hégé-

monie juive, le roi rendait hommage à leurs divinités, Aschthoreth (Artarté), Molok, Milkom, Kemosch, pour lequel il construisit un bamoth à l'orient d'Ierouschalaïm.

On conçoit la colère des iahvéistes fanatiques, des terribles prophètes. Schemouël et le parti clérical avaient suscité David contre le trop indépendant Schaoul. Ce même parti suscita Iarobeäm contre Schemolo.

L'intérêt ne suffit pas à provoquer les brusques transformations sociales. Pour remuer une foule et soulever un parti, il faut ce levier d'Archimèdès qu'on appelle la foi, foi scientifique ou foi religieuse, celle des encyclopédistes ou celle des théocrates. La cause principale, la cause profonde de ces révolutions à rebours qu'on appelle les coups d'état, réside souvent dans le sentiment religieux. Grattez l'usurpateur, et vous trouvez le prêtre. Grattez l'armée en révolte, et vous trouvez le clergé. Lorsqu'un régime plus ou moins libéral s'écroule sous la bourrasque réactionnaire, c'est que ses solives et ses chevrons ont été depuis longtemps rongés par les termites religieux. L'édifice écroulé, ils

se répandent en foule sur les décombres, et l'on s'aperçoit que le coup de vent n'a fait que précipiter un dénouement inévitable.

Prêtres, nous écrirons sur un drapeau qui brille :
— Ordre, Religion, Propriété, Famille ; —
Et si quelque bandit, corse, juif ou païen,
Vient nous aider avec le parjure à la bouche,
Le sabre aux dents, la torche au poing, sanglant, farouche,
Volant et massacrant, nous lui dirons : c'est bien [1] ! »

Iarobeäm était un ancien ouvrier du bâtiment, devenu chef de chantier, un « homme d'une grande vigueur », doublé d'un névropathe.

C'étaient ces caractères qui avaient fixé sur Schaoül le choix de Schemouël. Ce furent eux qui imposèrent Iarobeäm au choix du nabi Ahiya.

Ahiya était né ou habitait à Schilo, lieu saint, où jadis se trouvait l'arche, et, comme tous les lieux saints, foyer de prophétisme.

« Or, en ce temps-là, Iarobeäm étant sorti d'Ierouschalaïm, lit-on au premier livre des *Rois*, Ahiya de Schilo, le nabi, le rencontra sur

1. Victor Hugo. *Les Châtiments*.

le chemin. Le prophète était couvert d'un manteau neuf. Tous deux se trouvaient seuls dans la campagne. Saisissant le manteau qu'il avait sur lui, Ahiya le déchira en douze morceaux. »

C'était plus qu'un geste symbolique, c'était un acte de fou.

« Prends-en dix morceaux, dit-il à Iarobeäm, car voici ce que déclare Iahvé, l'Elohim d'Israël : « Je lacère le royaume de Schemolo, et je te donne dix tribus. Mais une tribu lui reste, à cause de mon serviteur David et à cause d'Iérouschalaïm, la ville que j'ai choisie parmi toutes les tribus d'Israël. Tout cela, je le fais parce qu'ils m'ont abandonné, se prosternant devant Aschthoreth, divinité des Çidonites, devant Kemosch, dieu de Moab, et devant Milkom, l'Elohim des Benê-Ammon, et parce qu'ils n'ont pas marché dans mes chemins, accomplissant ce qui est droit à mes yeux, obéissant à mes préceptes et à mes jugements, comme David, père de Schemolo. Toutefois je ne lui enlèverai pas tout le royaume, mais je veux, tous les jours de sa vie, le maintenir chef, à cause de David

mon serviteur que j'ai élu, et qui a observé mes commandements et mes préceptes. C'est au fils de Schemolo que j'arracherai la royauté pour te la donner, c'est-à-dire les dix tribus. Et je laisserai une tribu à son fils, afin qu'il y ait toujours une lampe pour David, mon serviteur, devant moi, dans Iérouschalaïm, la ville que je me suis choisie et où j'ai établi mon nom.

Je te prends, toi, pour régner sur tout ce que ton âme désire et pour être roi sur Israël. Si tu écoutes tous mes ordres, si tu marches dans mes voies, et fais ce qui est droit à mes yeux, en observant mes prescriptions et mes commandements comme David, mon serviteur, alors je serai avec toi, et te bâtirai une ferme maison, comme j'en ai bâti une à David. Je te livrerai aussi Israël, et opprimerai pour cela la race de David. Toutefois ce ne sera pas à jamais [1]. »

On remarquera que la désignation d'Iarobeäm par Ahiya, que cette annonciation monarchique

1. I. Rois, XI.

se fait dans les mêmes conditions que celles de Schaöul par Schemouël, entre quatre yeux, d'homme à homme, loin des regards ou des oreilles indiscrètes, afin d'éviter toutes manœuvres d'opposition, et que le sacre soit consommé en même temps que connu.

De même c'est en petit comité que se fait la désignation de David. Et ici, comme dans le cas d'Iarobeäm,il y a véritablement complot. Au reste le complot est la préface nécessaire du coup d'état. La fusillade du 2 décembre 1851 implique les mystérieux colloques d'une nuit de bal : « Ad augusta per angusta. »

On remarquera aussi que les paroles d'Ahiya le schilonite sont l'expression même des pensées que j'ai prêtées à Schemouël à l'égard de Schaöul et de David. Ahiya, comme Schemouël, veut que les monarques ne soient que des instruments d'Iahvé, c'est-à-dire de ses interprètes et de ses agents, en particulier d'Ahiya lui-même, et, s'il abandonne Schelomo, s'il suscite Iarobeäm, comme Schemouël a abandonné Schaöul et suscité David, c'est que Schelomo a négligé les conseils des nabis et d'Ahiya, c'est qu'il n'a pas

fait preuve, comme il convenait, d'intolérance et de fanatisme.

On perçoit aussi dans cette prophétie, dont les passages relatifs au démembrement du royaume juif ont été probablement interpolés, le sentiment qui domine chez tous les prophètes, la haine des dieux étrangers.

Profondément impressionné par ce discours et par l'acte vésanique qui l'avait précédé, Iarobeäm obéit aux suggestions d'Ahiya. Il devint le chef du parti d'opposition, et bientôt dut fuir en Égypte.

II. — *Schemaya.*

A la mort de Schelomo, il revint et se fit élire roi sur les dix tribus du nord, qui formèrent le royaume d'Israël, ne laissant à Rehabeäm, fils de Schelomo, que le territoire de la tribu d'Iehouda.

Rehabeäm voulut résister et leva une armée. Mais il comptait sans le parti clérical, acquis à l'usurpateur. A l'instigation d'un autre nabi du nom de Schemaya, ses troupes l'abandonnèrent.

« Rentré à Ierouschalaïm, Rehabeäm rassembla toute la maison d'Iehouda et la tribu de Beniamin, au nombre de cent quatre-vingt mille hommes choisis, aptes à la guerre, pour attaquer la maison d'Israël et ramener la royauté à Rehabeäm, fils de Schelomo. Alors Elohim dit à Schemaya, homme de Dieu : « Parle ainsi à Rehabeäm, fils de Schelomo, roi d'Iehouda, à toute la maison d'Iehouda et de Beniamin, et au reste du peuple : « Voici ce qu'ordonne Iahvé : « Ne montez pas combattre vos frères les Benê-Israël ; mais que chacun de vous s'en retourne chez lui, car c'est par moi que tout cela est est advenu. » Dociles à la parole d'Iahvé, ils s'en revinrent sur leurs pas, comme Iahvé l'avait prescrit[1]. »

La phrase de cette prophétie : « C'est par moi que tout cela est advenu » est une nouvelle preuve que l'usurpation d'Iarobeäm était l'œuvre du parti clérical.

Ce retour de l'armée donne du reste la mesure du pouvoir suggestif des nabis et de la sug-

1. I, Rois, II.

gestibilité religieuse de la peuplade juive.

Ce Schemaya fut toujours défavorable à Rehabeäm, et lorsque le perâa (pharaon) Sheshonq envahit le royaume d'Iehouda, il ne manqua pas d'attribuer ce malheur public à l'impiété du roi, qui, paraît-il, suivait les traditions de son père.

« Schemaya, le nabi, vint vers Rehabeäm et vers les sars d'Iehouda, qui s'étaient rassemblés à Ierouschalaïm, fuyant devant Schischa (Sheshonq). Il leur parla en ces termes : « Voici ce que dit Iahvé : « Parce que vous m'avez délaissé, moi aussi je vous ai abandonnés à la main de Schischaq. »

Alors, s'humiliant, les sars d'Iehouda et le roi s'écrièrent : « Il est juste, Iahvé. »

Nous avons vu, en étudiant Schemouël et Nathan, que la colère des prophètes, ayant sa source dans l'orgueil, tombait aisément, lorsque celui qui l'avait suscitée faisait acte d'humiliation et de repentir. Il en fut de même chez Schemaya à l'égard de Rehabeäm et de ses sars.

« A cause de leur humiliation, la parole

d'Iahvé fut adressée dans ces termes à Schemaya : « Parce qu'ils se sont abaissés, je ne les perdrai point, mais je leur donnerai dans peu un moyen de se sauver; ma fureur ne se répandra point, par l'entremise de Schischaq, sur Ierouschalaïm. Cependant ils lui seront asservis, afin qu'ils sachent ce que c'est que ma servitude et celle des rois étrangers [1]. »

Ce prophète laissa un ouvrage intitulé *Récits de Schemaya le nabi* [2], qui ne nous est pas parvenu, et qui contenait un certain nombre des gestes de Rehabeäm, en particulier ses guerres avec Iarobeäm.

III. — *Les nabis anonymes de Bethel.*

Les partis cléricaux sont d'éternelles dupes. Les sujets qui les composent, émotifs et sentimentaux peu habitués à observer et à réfléchir et moins enclins à raisonner qu'à croire, se laissent aisément prendre au piège des belles

1. II, Chroniques, XII.
2. II, Chroniques, XII.

paroles et des gestes pathétiques. C'est à eux de préférence que s'adressent les ambitieux sans scrupules.

Ces partis soutiennent et poussent ceux en qui ils croient voir l'incarnation de leurs rêves et l'instrument de leurs désirs, puis, l'aventurier au pavois, ils s'aperçoivent qu'ils ont un maître. C'est l'histoire de Buonaparte. C'est l'histoire d'Iarobeäm.

Ierouschalaïm, capitale du royaume d'Iehouda, était restée la ville sainte des Juifs, et les sujets d'Iarobeäm continuaient à y aller offrir leurs sacrifices à Iahvé dans son temple.

L'usurpateur craignit que la dévotion ne refît ce qu'elle avait défait, et que l'unité religieuse ne conduisît à l'unité politique, à la reconstitution du royaume de Schelomo.

Il crut pouvoir parer à ce danger en créant un schisme. Il interdit à ses sujets de faire le pélerinage d'Ierouschalaïm, et, afin de leur en enlever l'occasion, essaya de fonder un culte autochtone. Il éleva sur les bamoth (hauts lieux) de Dan et de Bethel deux taureaux d'or, auxquels il offrit des sacrifices, avec l'assistance

de gens du bas peuple, qui du reste n'appartenaient pas à la tribu de Levi.

Les fanatiques iahvéistes furent indignés. Un jour,

« comme il montait à l'autel pour un encensement, voici qu'un homme d'Élohim vint d'Iehouda de la part d'Iahvé jusqu'à Bethel. Le roi se tenait près de l'autel pour encenser. L'homme de Dieu éleva la voix contre l'autel par ordre d'Iahvé et s'écria :

« Autel! autel! Ainsi dit Iahvé : Il naîtra à la maison de David un fils du nom d'Ioschiyahou (Josias), lequel égorgera sur toi les prêtres des hauts lieux qui font ici des encensements; sur toi on brûlera des ossements humains. » Et sur-le-champ même l'homme d'Élohim donna un signe : « Voici, dit-il, la marque que c'est Iahvé qui parle : l'autel se fend et la graisse qu'il porte s'en échappe. »

En entendant ce que l'homme d'Élohim venait de crier contre l'autel de Bethel, le roi tendit la main du haut de l'autel, en disant : « Arrêtez-le. » Mais la main qu'il avait tendue vers l'homme se dessécha sans qu'il pût la ramener à lui. En

même temps l'autel se fendit, et la graisse s'en échappa, selon le signe qu'avait donné l'homme d'Élohim de la part d'Iahvé. Alors le roi adressa ces paroles à l'homme d'Élohim : « Calme, je t'en prie, le visage d'Iahvé, ton dieu, et invoque pour moi, afin que ma main me revienne. » L'homme d'Élohim calma la face d'Iahvé, et la main du roi put se replier vers lui et redevenir ce qu'elle était auparavant[1]. »

De ce récit on est en droit d'inférer qu'Iarobeäm fut atteint, sous l'influence de l'émotion provoquée par la prophétie du nabi, d'une contracture hystérique des muscles du bras, puis guéri par suggestion. En effet le mot que les traducteurs de la Bible rendent par *se dessécher* signifie en réalité *se contracturer*.

L'usurpateur Iarobeäm était un ancien ouvrier du bâtiment, « d'une grande vigueur[2] ». Mais l'hystérie n'est pas incompatible avec une constitution robuste. J'ai observé pour ma part un ancien maçon, puissamment musclé, qui pré-

1. 1, Rois, XII.
2. 1, Rois, XI.

sentait des plaques oscillantes de thermoparesthésie, des rétrécissements oscillants des champs chromatiques, de l'asthénopie accommodative et du dermographisme [1].

Cela tient à ce que l'hystérie est une affection cérébrale et à ce que les neurones de l'écorce, qui parviennent tardivement à l'état adulte, peuvent avoir été arrêtés dans leur évolution, alors que le reste de l'organisme est parfaitement développé.

Ce qui paraît certain, c'est qu'Iarobeäm était un dégénéré.

Il fut probablement dévot à une certaine époque de sa vie, car plusieurs nabis le soutinrent dans sa lutte contre la dynastie régnante. Nous le voyons, à l'instigation du nabi Ahiya, qui lui promit de le mettre à la tête de dix tribus, conspirer contre Schelomo, son bienfaiteur, ce qui l'obligea à fuir en Égypte. A la mort du roi, il revient du Kenaän et se met à la tête d'une insurrection dirigée contre Rehabeäm, fils de Schelomo. Or on sait que les

1. Dr Binet-Sanglé. *Nœvus veineux et hystérie*. Nouvelle Iconographie de la Salpêtrière, tome XIV.

chefs d'insurgés sont, pour la plupart, qu'ils soient ou non utiles à la société, des dégénérés mentaux. Iarobeäm provoque ainsi le démembrement du royaume, et se fait couronner roi. Dans un but intéressé, et avec une inconscience absolue, il change de religion et sacrifie aux idoles. Enfin sa mort nous est rapportée en ces termes : « Puis Iahvé le frappa, ce dont il mourut[1]. » Ce qui paraît indiquer une de ces morts subites si fréquentes chez les dégénérés mentaux.

Charcot a bien décrit les caractères des contractures hystériques. Les plus communes sont celles qui se localisent aux membres, et surtout à leur extrémité. Elles sont en général plus intenses que les contractures dues à des lésions organiques. Le plus souvent elles apparaissent et disparaissent tout à coup, sous l'influence d'une émotion ou d'une suggestion; et les hypnotiseurs savent que rien n'est plus facile que de les provoquer et de les supprimer expérimentalement.

On a publié des cas innombrables de guéri-

1. II, Chroniques, XIII.

son par suggestion de ces contractures. Je citerai ceux de Charcot[1], Grasset[2], Dumontpallier[3], David (de Sijean)[4], Gorodichze[5], David (de Narbonne)[6].

La guérison du malade de Gorodichze eut lieu à l'état de veille.

Une guérison analogue est rapportée dans l'Évangile selon Markos (Marc)[7]. J'ai déjà eu l'occasion d'analyser ce cas dans mon étude sur *Les cures miraculeuses de Jésus de Nazareth*[8].

Pour en revenir au pseudo-miracle dont Iarobeäm fut le héros, il semble que le chroniqueur en a légèrement altéré les circonstances.

1. Charcot. *L'hypnotisme thérapeutique. Guérison d'une contracture hystérique.* Revue de l'hypnotisme 1887, 296 et 321.
2. Grasset, in *Semaine médicale*, mai 1886.
3. Dumontpallier, *L'hypnotisme et les contractures hystériques.* Revue de l'hypnotisme, 1890, 289.
4. David (de Sijean). *Contracture spasmodique. Guérison en une seule séance.* Revue de l'hypnotisme, 1892 p. 56.
5. Gorodichze. *Un cas de contracture psychique. Guérison par la suggestion à l'état de veille.* Rev. de l'hypnotisme 1893.
6. David (de Narbonne). *Contracture spasmodique du psoas iliaque gauche datant de quatre ans. Guérison en une seule séance.* Revue de l'hypnotisme 1897.
7. Évangile selon Markos, III.
8. Revue Blanche 15 juin et 1er juillet 1902.

D'après lui, le nabi ayant prédit que l'autel allait se fendre, l'autel se fendit en effet.

Il est au contraire probable que le nabi, voyant une pierre de l'autel éclater sous l'influence de la chaleur et la graisse s'échapper par la fissure, déclara, dans l'instant, que cet accident était le signe de la colère divine.

L'émotion du psychopathe qu'était Iarobeäm se comprend dans une certaine mesure, si l'on songe que, pendant leurs périodes d'excitation, les dégénérés mystiques ont une attitude, des gestes, une physionomie. un accent des plus impressionnants et des plus affirmatifs.

L'écrivain biblique continue en ces termes :

« Viens avec moi à la maison pour réparer tes forces, dit le roi à l'homme d'Elohim ; je te ferai un présent. »

— « Quand même, répondit l'homme d'Elohim, tu me donnerais la moitié de ta maison, je n'irais point avec toi, et je ne mangerais de pain, ni ne boirais d'eau en cet endroit-ci ; car voici l'ordre qu'Iahvé m'a prescrit : « Tu ne mangeras pas de pain, tu ne boiras pas d'eau, et tu ne

reprendras pas le chemin par lequel tu seras allé. »

Ainsi il se rendit à Bethel par une route, et en revint par une autre.

« Or il y avait à Bethel un vieux nabi, à qui ses fils vinrent rapporter tout ce qu'avait fait, ce jour-là, dans l'endroit, l'homme d'Elohim, et les paroles qu'il avait dites au roi. Le père demanda à ses fils : « Dans quelle direction s'en est-il allé? » Ils lui indiquèrent par quel chemin était parti l'homme d'Elohim, venu d'Iehouda? « Sellez-moi l'âne, » leur dit-il. Ils lui sellèrent l'âne, sur lequel il monta. Il courut après l'homme d'Elohim, qu'il rencontra sous un térébinthe : — « Est-ce toi, lui demanda-t-il, qui es l'homme de Dieu, venu d'Iehouda?

— « C'est moi, reprit l'autre.

— « Viens avec moi dans ma maison pour prendre de la nourriture.

— « Je ne puis retourner avec toi, répondit-il, ni entrer dans ta maison, ni manger, ni boire avec toi dans ce lieu-là; car Iahvé m'a donné cet ordre : « Là, tu ne mangeras pas de pain, ni ne boiras d'eau; tu ne reprendras point

non plus le chemin par lequel tu auras passé. »

— « Mais moi aussi, répondit l'autre, je suis nabi comme toi ; et un maleäk m'a dit de la part d'Iahvé : « Amène-le avec toi dans ta maison, qu'il mange du pain et qu'il boive de l'eau ! » — Or il le trompait.

— Revenant avec le nabi, l'homme d'Elohim mangea du pain et but de l'eau dans sa maison. Mais, pendant qu'ils étaient à table, Iahvé parla au nabi, cause du retour, si bien que celui-ci, s'adressant à l'homme de Dieu, venu d'Iehouda, lui cria : « Parce que tu as méprisé l'ordre d'Iahvé, et que tu n'as pas gardé la prescription que t'avait imposée Iahvé, ton Elohim, revenant sur tes pas, mangeant du pain et buvant de l'eau, là où il t'avait dit : « Tu ne mangeras pas de pain et tu ne boiras pas d'eau », ton cadavre n'entrera point dans le tombeau de ton père[1]. »

Ce qui semble résulter surtout de cette histoire, c'est que le miracle fait par le thaumaturge de passage sur la personne du roi excita la jalousie du vieux nabi de Béthel, qui éprouva

1. Rois, XIII.

le besoin de mettre l'intrus à l'épreuve et de le confondre.

L'orgueil et la jalousie sont de règle chez les dégénérés, en particulier chez les dégénérés mystiques, et j'aurai l'occasion d'en rapporter plusieurs exemples. De nos jours encore ces rivalités, auxquelles se mêlent parfois des questions de boutique, sont fréquentes dans le monde religieux, et les prédicateurs de passage ne sont pas toujours bien vus des ecclésiastiques sédentaires.

Se voyant joué, le thaumaturge s'empressa de partir.

« Après qu'il eut pris de la nourriture et qu'il eut bu, il sella l'âne du nabi qui l'avait ramené. Dans la route, un lion se présenta devant lui, qui le tua, et son cadavre demeura étendu sur le chemin, l'âne se tenant auprès. Le lion aussi resta debout près du cadavre. Voici que des passants aperçurent le corps gisant sur la route, avec le lion debout à ses côtés. Ils vinrent dans la ville où habitait le vieux nabi, et racontèrent ce qu'ils avaient vu. A cette nouvelle, le pro-

phète qui l'avait fait revenir sur ses pas s'écria : « C'est l'homme d'Élohim, indocile aux ordres d'Iahvé ; celui-ci l'a livré à un lion, qui l'a broyé et tué, comme Iahvé le lui avait prédit.

— « Sellez-moi l'âne, » dit-il alors à ses fils. Et ils le sellèrent. Il se mit en route, et trouva le cadavre étendu sur le chemin, l'âne et le lion debout à côté. Le lion n'avait ni dévoré le corps, ni déchiré l'âne. Alors, levant le cadavre de l'homme d'Élohim, le nabi le déposa sur l'âne pour le ramener. »

Que faut-il penser de cette anecdote?

Les exégètes, qui partagent les idées de Maurice Vernes, ne manqueront pas de voir là une composition littéraire ou théologique, un conte ou un symbole.

J'ai cherché à aller un peu plus au fond des choses, et voici ce que j'ai trouvé dans le livre de Jules Gérard : *Le tueur de lions* [1] :

Le lion, qui faisait, aux temps bibliques, partie de la faune palestinienne, suit en général les chemins frayés. Il aime à égorger sa proie

1. I Rois, XIII.

pour boire le sang chaud jaillissant des carotides. Tantôt il la déchire en lambeaux, surtout quand il a faim, ce qui le rend cruel, tantôt il ne fait que l'entamer, et n'y revient plus.

Vis-à-vis de l'homme, il se conduit tout autrement qu'avec les animaux qu'il ne tue que pour s'en nourrir. Parvient-il à saisir un homme qui l'a blessé ou bravé, il l'égorge ou lui broie la tête d'un coup de gueule, mais ordinairement ne le mange pas; et si un animal se trouve auprès de l'homme, il lui arrive d'épargner l'animal. Jules Gérard parle d'un lion qui déchira le chasseur Chakar, sans toucher à la chèvre qui lui servait d'appât.

Pour ce qui est de l'âne, voici ce qu'on lit dans le livre de l'arabe Kazouim intitulé *Adjaïb et Makloukat* : Le rugissement du lion, « a quelque chose de si épouvantable qu'il met en fuite tous les animaux, *excepté l'âne dont la frayeur paralyse les membres* ».

Il est donc possible qu'un lion, ayant rencontré sur sa route le nabi de Bethel, l'ait tué, sans déchirer son cadavre, et sans toucher à sa monture immobilisée par la peur.

Avant de se lancer dans des explications allégoriques ou anagogiques, il est bon de tenir compte de cette possibilité.

IV. — *Ahiya.*

(Suite.)

A la suite de l'apostasie d'Iarobeäm, toute relation avait cessé entre Ahiya et lui, et il n'osait plus s'adresser directement au prophète, même dans les circonstances graves, bien qu'il eût encore foi en son pouvoir surnaturel. Nous sommes d'ailleurs habitués à l'éclectisme religieux des rois juifs.

« Dans ce temps, tomba malade Abiya, fils d'Iarobeäm. — « Lève-toi, dit Iarobeäm à sa femme, et te change, pour qu'on ne reconnaisse point que tu es l'épouse d'Iarobeäm. Tu te rendras à Schilo. C'est là que réside Ahiya, le nabi, celui-là qui m'a prédit que je serais roi sur tout ce peuple. Munis-toi de dix pains, de gâteaux, d'un vase de miel, pour pénétrer jusqu'à lui. Il te fera connaître ce qu'a l'enfant. »

Les nabis, on le voit, n'étaient pas seulement

des prophètes, mais aussi des médecins, des thérapeutes qu'on payait en nature, et leur influence était due à cette qualité plus encore qu'aux affirmations de leur délire.

« Ainsi fit la femme d'Iarobeäm. Se levant, elle prit son chemin vers Schilo. Entrée dans la maison du nabi, Ahiya ne put la distinguer, car ses yeux avaient été raidis par la vieillesse. Mais Iahvé avait dit à Ahiya : « Voici que la femme d'Iarobeäm vient pour obtenir de toi une parole sur son fils qui est malade. De telle et telle façon tu lui parleras. En pénétrant ici, elle tâchera de se faire passer pour une autre. »

Il n'est pas besoin de faire intervenir ici la transmission directe de la pensée dont les dégénérés mentaux sont parfois le théâtre. En effet, les nabis, qui avaient leur entrée en tous lieux et qu'on consultait de toutes parts, étaient aussi bien renseignés que les médecins et les confesseurs actuels.

Sans doute un autre dévot était parti de Thirça pour Schilo en même temps que la femme d'Iarobeäm, ou l'avait croisée en route,

et, arrivé avant elle, avait prévenu Ahiya de sa visite.

« Au premier bruit des pas de la femme, dès son entrée par la porte, Ahiya cria : « Viens, femme d'Iarobeäm ; pourquoi te déguiser ainsi? J'ai mission de t'apprendre des choses âpres. Voici ce que tu devras rapporter à Iarobeäm. Ainsi a parlé l'Élohim d'Israël : « Je t'ai élevé du milieu du peuple, et t'ai établi comme guide sur ma nation d'Israël; j'ai scindé la royauté de la maison de David pour t'en donner une part. Mais tu n'as pas été comme mon serviteur David, qui a gardé mes commandements et marché à ma suite de tout son cœur, ne faisant que ce qui est droit à mes yeux; toi, au contraire, tu as surpassé en mal tous ceux qui ont vécu avant toi, allant jusqu'à te fabriquer des dieux étrangers, des sculptures de fonte, pour m'irriter, et me rejetant derrière ton dos. Aussi amènerai-je le malheur sur la maison d'Iarobeäm, et en retrancherai-je tout ce qui pisse contre le mur, qu'il soit enfermé ou libre en Israël; je balaierai aussi la maison d'Iaro-

beäm, comme on balaie les tas d'ordures, jusqu'à leur effacement. Qui mourra en ville, parmi ceux d'Iarobeäm, les chiens le dévoreront; et qui succombera dans la campagne sera la pâture des oiseaux du ciel. C'est Iahvé qui le déclare!

Mais toi, lève-toi et retourne dans ta maison. En même temps que tu poseras le pied dans la ville, ton enfant mourra. Tout Israël lui fera la lamentation, et on le mettra dans un tombeau. Il sera le seul de la famille d'Iarobeäm qui entrera dans un sépulcre, parce que, dans cette maison d'Iarobeäm, Iahvé, l'Élohim d'Israël, aura trouvé en lui quelque chose de bon.

Iahvé fera se lever un roi sur Israël qui tranchera, en ce jour-là, et même sous peu, la maison d'Iarobeäm. Et Iahvé frappera Israël, comme on frappe un roseau qui s'agite dans l'eau; et, les arrachant de cette terre excellente qu'il a donnée à leurs pères, il les dispersera au delà du fleuve, parce qu'ils se sont fabriqué des aschéras, provoquant ainsi la colère d'Iahvé; et il livrera Israël, à cause de la masse des pé-

chés qu'a commis Iarobeäm, et dans lesquels il a entraîné le peuple[1]. »

On reconnaît ici le langage sombre, vindicatif et haineux des théomanes. Le tempérament prophétique est une variété du tempérament bilieux.

Les passages relatifs au meurtre des enfants d'Iarobeäm et à l'exil de Babylone ont été certainement interpolés.

« Après ces paroles, la femme d'Iarobeäm, se levant, s'achemina vers Thirça, qu'elle atteignit. A peine touchait-elle le seuil de la maison, que l'enfant mourut. On l'ensevelit, et tout Israël se lamenta, comme Iahvé l'avait annoncé par le ministère de son serviteur Ahiya, le nabi[2]. »

Cet accomplissement de la sinistre prophétie n'a rien d'invraisemblable. On devait parler de la maladie du fils du roi dans tout le royaume, et Ahiya devait en connaître les symptômes et

1. I, Rois, XIV.
2. II, Chronique, IX.

la gravité. Le pronostic médical, même émanant de personnes étrangères à la médecine — et ce n'était pas tout à fait le cas des nabis — n'a rien de surnaturel.

Ahiya laissa un écrit intitulé *Prophétie d'Ahiya, le Schilonite*[1], qui ne nous est pas parvenu, et qui contenait un certain nombre des gestes de Schelomo.

V. — *Iddo.*

Iarobeäm eut encore un ennemi dans la personne de Iddo ou Ieëdo, le voyant.

Il existait en effet un écrit intitulé *Vision d'Ieëdo, le voyant*, qui était dirigé contre Iarobeäm. Cet écrit contenait un certain nombre des gestes de Schelomo.

Un autre, les *Récits de Iddo, le voyant*[2], un certain nombre de gestes de Rehabeäm, en particulier ses guerres avec Iarobeäm.

Un troisième enfin, le *Midrasch du nabi*

1. II, Chroniques, IX.
1. II, Chroniques, XII.

Iddo [1], les gestes d'Abiya, fils du successeur du roi d'Iehouda.

Il semble donc que Iddo ait vécu sous Schelomo, Iarobeäm, Rehabeäm et Ahiya.

Les nabis, on le voit, étaient aussi des chroniqueurs.

1. II, Chroniques, XIII.

CHAPITRE IX

Iehou bèn-Hanani. — Azariahou bèn-Oded.

La durée de la période de cohésion et de stabilité des sociétés varie avec les races.

La race juive paraît peu encline à l'organisation sociale. Le peuple d'Israël n'a été véritablement une nation que durant les règnes de David et de Schelomo. Cette société, qui avait mis tant de siècles à se constituer, n'a vécu qu'un demi-siècle. Schelomo mort, elle se démembra et se décomposa comme un cadavre. La précoce dégénérescence de la race se traduisait par la décadence de la nation. Iarobeäm ouvre l'ère de l'anarchie juive.

L'ancien ouvrier du bâtiment avait trompé les espérances des nabis et du parti clérical. Il en fut de même de Baëscha.

Baëscha semble en effet appartenir au groupe des conspirateurs cléricaux. La façon dont le livre des *Rois* raconte son avènement est caractéristique :

« Nadab, fils d'Iarobeäm, avait commencé d'être roi sur Israël, la deuxième année d'Assa, roi d'Iehouda. Son règne sur Israël fut de dix ans. Il fit ce qui est mal aux yeux d'Iahvé, marcha dans le chemin de son père et dans le péché que celui-ci avait fait commettre à Israël. *Aussi* Baëscha, fils d'Ahiya, de la maison d'Issakar, conspira-t-il contre lui, et le tua-t-il devant Guibbethon des Pelischtim, au temps même que Nadab, avec tout Israël, tenait assiégée la ville de Guibbethon. Ce fut la troisième année d'Assa, roi d'Iehouda, que Baëscha accomplit ce meurtre. Après quoi, il régna à la place de Nadab. Dès qu'il fut roi, il frappa toute la maison d'Iarobeäm, ne laissant pas âme qui vive à Iarobeäm et l'exterminant complètement,

selon la parole qu'avait dite Iahvé par l'intermédiaire de son serviteur, Ahiya, le Schilonite. C'était à cause des péchés d'Iarobeäm et de ceux qu'il avait fait commettre à Israël, excitant ainsi la fureur d'Iahvé, l'Elohim d'Israël [1]. »

Devenu roi, Baëscha « fit ce qui est mal aux yeux d'Iahvé, marchant dans la voie d'Iarobeäm et dans le péché que celui-ci avait fait commettre à Israël [2]. » Aussi Iahvé s'adressa-t-il à Iéhou, fils de Hanani, pour lui dire ceci contre Baëscha :

« Parce que je t'ai élevé de la poussière, que je t'ai établi comme guide sur mon peuple d'Israël, et que tu as marché dans le chemin d'Iarobeäm, faisant pécher mon peuple d'Israël, à ce point qu'il a excité ma fureur par ses fautes, (ces reproches confirment l'hypothèse que Baëscha avait été suscité contre l'impie Nadab par le parti clérical), eh bien!... j'écarterai Baëscha et sa maison, et je ferai de ta famille comme de celle d'Iarobeäm, fils de Nebat. Qui de la race de Baëscha mourra dans la ville, les

1. I, Rois, XV.
2. I, Rois, XV.

chiens le dévoreront, et qui périra dans les champs sera mangé par l'oiseau du ciel [1]. »

Comme Nadab, fils d'Iarobeäm, Ela, fils de Baëscha, suivit l'exemple de son père, et Iehou bèn-Hanani dut continuer ses imprécations :

« Par le ministère d'Iéhou, fils de Hanani, le nabi, Iahvé s'exprima encore contre Baëscha et sa race, et contre le mal dont il s'était rendu coupable aux yeux d'Iahvé, l'irritant par l'œuvre de ses mains, et agissant comme la race d'Iarobeäm. Iahvé rappela aussi à Baëscha le meurtre du roi » [2] Nadab.

Nous sommes en pleine période d'anarchie, d'instabilité, de psychasthénie sociale. Les dynasties ne durent que deux générations. Le nombre des conspirateurs et des meurtriers égale le nombre des prophètes.

Ela fut assassiné par Zimeri, chef des chars, qui régna à sa place et extermina tous ses descendants. Ainsi se vérifia la prophétie, cer-

1 et 2. Rois, XVI.

tainement retouchée après les événements auxquels elle fait allusion.

« d'Iehou le nabi en châtiment de tous les péchés de Baëscha, des péchés de son fils Ela, et de ceux qu'ils avaient fait commettre au peuple, irritant Iahvé, l'Elohim d'Israël, par leurs vanités. »

Iehou ne s'attaqua pas seulement aux rois d'Israël. Nous le voyons s'en prendre à Assa, roi d'Iehouda, qui paraissait devoir être à l'abri de ses attaques.

Assa était en effet un roi dévot. Il « fit ce qui est bon et droit aux yeux de Iahvé, son Elohim[1]. »

A vrai dire, ce qui était bon et droit aux yeux d'Iahvé ne l'est pas à nos yeux.

Cet Assa était l'intolérance même. Il interdit dans son royaume les cultes étrangers. Il supprima les bamoths et les hammans, brisa les autels, coupa les ascheras, et

« ordonna aux gens d'Iehouda de rechercher Iahvé l'Elohim de leurs pères en accomplissant la thora (la loi) et les commandements[2]. »

1. 2. II. Chroniques, XIV.

Malgré tout, les nabis ne se jugèrent pas satisfaits.

Comme il restait encore en Beniamin, dans les villes conquises par le roi d'Israël, dans la montagne d'Ephraïm, en Iehouda même, quelques vestiges des cultes étrangers, un certain nabi nommé Azariahou bèn-Oded exigea la destruction intégrale de ces vestiges.

« Sur Azaryahou, fils de Oded, lit-on au deuxième livre des *Chroniques*, fut l'esprit d'Elohim, de telle sorte qu'il sortit au-devant d'Assa, et lui dit : « Écoutez-moi, Assa, tout Iehouda et Beniamin : Iahvé est avec vous tant que vous êtes avec lui. Si vous le cherchez, il se montrera à vous; mais si vous l'abandonnez, il vous abandonnera. Pendant des jours nombreux, Israël a vécu sans l'Elohim de vérité, sans prêtre pour l'enseigner et sans thora. Mais quand, dans leur angoisse, ils se sont retournés vers Iahvé, l'Elohim d'Israël, et qu'ils l'ont cherché, il s'est manifesté à eux. En ces temps-là, point de paix pour qui sortait ou entrait, car il y avait de grands troubles sur tous les habitants

du pays. Une nation était foulée par l'autre nation, une ville par l'autre ville. Elohim les étreignait par toutes sortes d'angoisses. Vous donc, ayez bon courage! Que vos mains ne faiblissent pas, car il y a une rétribution pour vos actes! »

En entendant ces paroles et la prophétie de Oded le nabi, Assa, plein de résolution, enleva les choses abominables de toute la terre d'Iehouda et de Beniamin, et de toutes les villes qu'il avait prises en la montagne d'Ephraïm; il restaura l'autel d'Iahvé placé devant le vestibule du temple. Puis il rassembla tout Iehouda et Beniamin, et avec eux les colons venus d'Ephraïm, de Menassché, de Schimeön, — car beaucoup de gens d'Israël, voyant qu'Iahvé était avec lui, avaient passé de son côté. — Il les réunit donc tous à Ierouschalaïm, le troisième mois, dans la quinzième année de son règne. Ce jour-là, ils sacrifièrent à Iahvé sept cents pièces de bétail et sept mille de menu troupeau, tirées du butin qu'ils avaient amené. Ils firent le pacte de rechercher Iahvé, l'Elohim de leurs pères, de tout leur cœur et de toute leur âme, tellement que quiconque ne rechercherait pas

Iahvé, serait mis à mort, tant les petits que les grands, tant les hommes que les femmes [1].

Ils jurèrent à Iahvé, à haute voix, avec acclamation, au bruit des trompettes et des cornes. Tous ceux d'Iehouda se réjouirent de ce serment qu'ils avaient prêté de tout leur cœur, cherchant Iahvé avec toute leur volonté. Aussi se montra-t-il à eux, et leur donna-t-il la paix tout autour d'eux.

Quant à Maäka, mère d'Assa, le roi la priva du titre de reine-mère, parce qu'elle s'était fait une image d'Aschéra. Il coupa l'image, la mit en pièces, et la brûla dans la vallée du Qidron [2]. »

C'est là où aboutit forcément tout système théocratique né de la religion juive ou de son deutotype, la religion chrétienne.

Ce même Iahvé qui inspire Azariahou bèn-Oded et dirige la main intolérante d'Assa, suscitera les Bernard de Caux, les Conrad de Marburg, les Torquemada, les Louis IX, les Charles IX et les Philippe II, jettera sur les

1 et 2. II. Chroniques, XV.

pays d'outre-mer la foule délirante des croisés, allumera les bûchers de l'Inquisition, sonnera le tocsin de la Saint-Barthélemy, et, aujourd'hui encore, persécutera, dans les provinces françaises, l'instituteur laïque et le médecin libre-penseur. Depuis quarante siècles, le dieu des juifs joue en Palestine et en Europe le rôle de tortionnaire et de bourreau.

Il semble qu'un roi aussi soumis qu'Assa eût pu compter sur l'indulgence des nabis.

Mais le théomane est intransigeant. Il ne fait grâce que si on lui cède en tout, si on obéit entièrement à ses ordres.

Or Assa avait commis un péché.

Baëscha, roi d'Israël, ayant envahi le royaume d'Iehouda, Assa avait appelé à son secours l'infidèle Bèn-Adad, roi d'Aram. C'était comme si saint Louis avait fait alliance avec le Grand Turc. Geoffroy de Beaulieu et Guillaume de Chartres ne le lui eussent pas pardonné.

Chose plus grave, Assa avait envoyé à Bèn-Adad pour se l'acquérir, non seulement l'or et l'argent qu'il avait dans ses coffres, mais les trésors du temple. Ce sont là des

choses que les religieux ne pardonnent pas.

Iehou bèn-Hanani, que la Bible appelle ici Hanani par une abréviation déjà employée pour Azaryahou bèn-Oded, Iehou crut devoir protester :

« En ce temps-là, Hanani, le voyant, vint trouver Assa, roi d'Iehouda, et lui dit : « Parce que tu t'es appuyé sur le roi d'Aram, et non sur Iahvé, ton Elohim, les forces du roi d'Aram se sont sauvées de ta main. Est-ce que les Kouschites et les Lybiens n'étaient pas une armée innombrable, avec une multitude de chariots et de chevaux de selle? Mais parce que tu t'appuyais sur Iahvé, cetui-ci les livra entre tes mains. Iahvé parcourt des yeux toute la terre pour se montrer fort à l'endroit de ceux qui sont de tout cœur avec lui. Or, en ceci tu t'es follement comporté, car, à partir de maintenant, tu auras toujours des guerres. »

Irrité contre le voyant, Assa le jeta en prison, dans l'emportement où le mirent ces paroles[1]. »

1. II. Chroniques, XVI.

Et vraiment l'irritation d'Assa se comprend. Il avait été l'adorateur et le serviteur intolérant d'Iahvé, il avait persécuté les infidèles, il avait accordé toutes satisfactions au parti clérical; et voici qu'un nabi se permettait de s'immiscer bruyamment dans une affaire où le salut du royaume était en jeu, et, selon l'habitude de ces fanatiques, lui adressait des reproches et des menaces.

Iehoschaphat (Josaphat), fils et successeur d'Assa, fut aussi un adorateur exclusif et un fidèle serviteur de l'Elohim d'Israël. Comme son père, il supprima les bamoths, détruisit les ascheras, et, qui plus est, envoya des cohènes et des lévites dans les villes de son royaume pour y enseigner la thora d'Iahvé.

Mais, pas plus que son père, il ne trouva grâce devant l'irascible Iehou bèn-Hanani.

Il s'était en effet permis de faire campagne avec Ahab, roi d'Israël. Ahab n'était pas un infidèle comme l'araméen Bèn-Adad; mais, aux yeux des fanatiques, il avait le très grand tort d'être tolérant à l'égard des religions étrangères.

Aussi, lorsque après cette campagne, Iehoschaphat remonta à Ierouschalaïm,

« au-devant de lui sortit Iehou bèn-Hanani, le voyant, lequel dit au roi Iehoschaphat : « Devais-tu aider ce méchant et aimer ceux qui haïssent Iahvé? A cause de cela, la colère d'Iahvé est allumée contre ta personne. Toutefois, il se trouve en toi de bonnes choses, puisque tu as enlevé du pays les ascheras, et que tu as appliqué ton esprit à rechercher Elohim [1]. »

1. II. Chroniques, XIX.

CHAPITRE X

Les prophétesses de la Bible.

I. — *Myriam.*

Les prophétesses sont rares.

Peu de femmes disposent de cette énergie et de cet ascendant sans lesquels la foi en soi-même ne saurait se communiquer aux foules. J'imagine que la prophétesse doit tenir de la virago.

La Bible ne fait mention que de cinq prophétesses.

De la première, Myriam (Marie), sœur de Mosché (Moïse) et d'Aäron, je dirai peu de mots. On lit dans l'*Exode* qu'après que les Benê-Israël

eurent heureusement traversé la mer Rouge,

« Myriam, la musicienne, sœur d'Aäron, prit un tambourin dans la main ; à sa suite sortirent toutes les femmes avec des tambourins et des chœurs dansants.

Myriam répétait le cantique :

« Chante Iahvé, parce qu'il est grand. Le cheval et son cavalier, il a enfermés dans la mer. »

Myriam nous est, ici, dépeinte comme une musicienne exaltée, entraînant des femmes à sa suite, pour chanter des événements heureux.

Dans les *Nombres*, elle nous apparaît comme une mystique qui se croit l'interprète d'Iahvé.

« Myriam et Aäron s'élevèrent contre Mosché à cause de la femme kouschite qu'il avait prise, lui reprochant d'avoir épousé une kouschite : « Est-ce seulement par Mosché qu'Iahvé a parlé ? s'écrièrent-ils. Ne s'est-il point aussi exprimé par nous ? »

Propos qu'entendit Iahvé... Aussitôt Iahvé dit à Mosché, à Aäron et à Myriam : « Rendez-

vous tous les trois vers l'ohel-mohed. » Et tous les trois obéirent. Alors, descendant dans la colonne de nuée, Iahvé s'arrêta sur le seuil du pavillon, et appela Aäron et Myriam qui vinrent tous les deux.

« Écoutez-moi, leur dit-il, s'il y a parmi vous quelque prophète d'Iahvé, c'est que dans la vision je me manifeste à lui et qu'en songe je lui parle.

Il n'en est pas de même pour mon serviteur Mosché, l'homme éprouvé par-dessus toute ma maison. Bouche à bouche, je lui parle visiblemsnt et non dans l'obscurité; c'est la forme même d'Iahvé qu'il contemple. Pourquoi donc ne craignez-vous pas de murmurer contre mon serviteur Mosché ? ».

Ainsi s'alluma contre eux la narine d'Iahvé.

A son départ, quand la nuée se fut éloignée du pavillon, Myriam fut couverte de lèpre comme d'une neige[1]. »

Et alors Aäron de supplier Iahvé et de dire : « qu'elle ne soit pas comme l'enfant mort, qui

1. On sait combien les maladies de peau sont fréquentes chez les névropathes.

sortant du sein de sa mère, a déjà sa chair à moitié mangée [1] ! »

Ce passage est, au point de vue psychopathologique, extrêmement important. Une distinction très nette y est établie entre les trois perceptions qui sont l'origine de la théomanie : le rêve, l'hallucination consciente et l'hallucination inconsciente.

Suivant qu'il est le théâtre de l'un ou de l'autre de ces phénomènes, le théomane en fait ou en puissance croit bien entrer en communication avec la divinité, mais par des procédés absolument différents.

Dans le premier cas, il se figure que le rêve lui est envoyé par le dieu. Cette croyance n'implique pas à proprement parler un trouble mental, mais une certaine ignorance et une certaine crédulité. Toute l'antiquité a cru que les rêves étaient d'origine divine.

Dans le second cas, le malade a des hallucinations, c'est-à-dire des rêves à l'état de veille. Il se rend parfaitement compte que ce sont

1. Nombres, XII.

des perceptions sans objet, mais il se figure qu'elles lui sont envoyées par le dieu.

Dans le troisième cas, il a aussi des hallucinations, mais il croit que les objets qu'il perçoit ont une existence réelle. S'il voit le dieu, par exemple, il ne doute pas que le dieu ne soit devant lui. Ceci implique naturellement des troubles mentaux beaucoup plus graves que dans les deux premiers cas.

Or, d'après le récit des *Nombres*, Aäron et Myriam avaient des rêves et des hallucinations conscientes, tandis que leur frère Mosché avait des hallucinations inconscientes.

Ce récit plaide puissamment en faveur de l'hypothèse que j'ai émise dans un précédent chapitre, et d'après laquelle Mosché n'était pas seulement un législateur ingénieux, mais un dégénéré mystique halluciné.

II. — *Débora.*

La seconde des prophétesses de la Bible est la fameuse Débora.

Comme beaucoup de prophètes, elle apparut à une époque de calamité publique. Les Benê-Israël étaient tombés aux mains d'Iabin, roi du Kenaän, qui les opprimait et les pressurait.

Debora signifie l'abeille.

Peut-être était-ce le véritable nom de la prophétesse, car les noms d'animaux n'étaient point rares chez les Benê-Israël.

Peut-être était-ce un de ces surnoms que les nabis se donnaient parfois, ou qu'on leur donnait. Et celui-ci eût été particulièrement bien appliqué à cette femme active, industrieuse et cruelle, dont la bouche distillait le miel de la poésie.

Elle habitait la province montagneuse et viticole d'Éphraïm. Qui dit montagne dit isolement et ignorance, qui dit vigne dit alcoolisme et dégénérescence mentale. Aussi verrons-nous plusieurs prophètes sortir de la montagne d'Éphraïm.

A cette époque, les Benê-Israël n'avaient point de tribunaux, et les particuliers chargeaient les personnes les plus considérables de la tribu de régler leurs différends. On s'en rapportait

de préférence à celles qu'on croyait douées d'une clairvoyance particulière. Telle qui devinait les pensées ou paraissait prédire l'avenir, semblait toute indiquée pour rendre la justice, et l'on s'adressait à la prophétesse ou à la pythonisse, comme ailleurs aux sybilles cuméenne, érythréenne, samienne, cumane, phrygienne, hellespontiaque ou aux druidesses hurlantes des bords de la Loire.

L'arbitre siégeait probablement les jours de foire et de marché, et rendait ses sentences en présence du peuple. De là, pour lui, la nécessité de se tenir en plein air, faute de salles assez spacieuses, que le climat du Kenaän eût du reste rendues inutiles.

Il s'installait sous un arbre, et l'on allait trouver Débora sous son palmier de Rama, comme plus tard on alla trouver saint Louis sous son chêne de Vincennes.

« Débora, prophétesse, femme de Lappidoth, lit-on dans le livre des *Juges*, jugeait en ce temps Israël. Elle résidait sous le palmier de Débora, entre Rama et Bethel, dans la montagne

d'Éphraïm. Vers elle montaient pour les jugements les Benê-Israël[1]. »

J'ai dit que les dégénérés constituaient, dans la machine sociale, des organes utiles. Ils jouent le rôle de déclics. Ils jouent parfois aussi celui de soupapes de sûreté. Quand l'oppression devient trop grande, quand la pression de la vapeur sur les parois de la chaudière menace de faire sauter la machine, ils suscitent les révoltes et les insurrections.

Débora souleva contre Iabin une partie des Benê-Israël.

Elle s'adressa à un nommé ou surnommé Baraq, c'est-à-dire *la Foudre.*

« Débora manda Baraq, fils d'Abinoam, de Qédesch en Naphtali, et lui fit dire :

« Voici ce que t'ordonne Iahvé, l'Elohim d'Israël : Marche au mont Thabor, et avec toi prends dix mille hommes des Benê-Naphtali et des Benê-Zeboulon. Au Nahal-Qischon, je t'amènerai Sissera, le chef de l'armée d'Iabin,

1 *Juges*, IV.

ses chariots, ses bandes, et je le livrerai en tes mains.

— « Si tu viens avec moi, je marcherai; mais si tu ne viens pas, je n'irai pas, lui répondit Baraq. »

— « J'irai, repartit Débora, seulement il n'y aura pas pour toi de gloire dans ton chemin, car c'est dans la main d'une femme qu'Iahvé aura livré Sissera. »

Se levant, Débora se rendit à Qédesch, ainsi que Baraq.

Baraq appela Zeboulon et Naphtali à Qédesch. A sa suite marchèrent dix mille hommes.

Avec Baraq se tenait Débora [1]. »

Elle-même entraîna les montagnards d'Éphraïm, les Beniaminites, les juges de Makir, les chefs d'Issakar. Les tribus maritimes de Dan et d'Ascher, polies par le frottement des races, plus civilisées et moins impulsives, restèrent auprès de leurs vaisseaux. Sissera s'avança contre les rebelles.

« Lève-toi, dit Débora à Baraq, car voici le

1. Juges, IV.

jour où Iahvé doit livrer Sissera entre tes mains. Devant toi marche Iahvé lui-même [1]. »

Ces promesses de victoire, d'ailleurs souvent réalisées, par suite de l'effet qu'elles produisent sur les troupes, se rencontrent fréquemment dans les élucubrations des dégénérés mystiques.

Voici par exemple comment s'exprimait le prophète cévenol Élie Marion, le 18 septembre 1706 :

« Les belles promesses que j'ai à vous faire! La trompette va sonner. Le feu, les foudres et les carreaux sont prêts pour tes ennemis [2] ! »

Et, le 24 septembre : « Beaucoup de couronnes sont préparées ; beaucoup de lauriers s'approchent pour plusieurs... beaucoup de délivrances. Victoire, victoire, victoire, victoire, mes enfants, sur mes ennemis [3]! »

« Baraq descendit du mont Thabor avec dix mille hommes. Par une terreur subite, Iahvé

1 Juges, IV.

2, 3. *Avertissements prophétiques d'Elie Marion.* Londres. Roger, 1707, p. 1.

livra Sissera, tous ses chariots et tout son camp, au fil de l'épée, devant Baraq [1]. »

La défaite de Sissera paraît être due à plusieurs causes.

D'après le cantique de Débora, il semble qu'une de ces pluies torrentielles, qui sont si fréquentes en Kenaän, détrempa la plaine d'Izréel, et gêna considérablement les évolutions des chars armés de faux, qui constituaient la principale force de l'armée d'Iabin.

Les insurgés auraient laissé l'ennemi traverser le Qischon, puis, s'élançant au signal de Débora, des hauteurs du Thabor, l'auraient culbuté et jeté dans le torrent, grossi par l'orage, et qu'il était du reste obligé de franchir pour regagner le nord.

Mais il semble que Debora fit plus pour la victoire que les circonstances atmosphériques.

Non-seulement elle choisit avec intelligence la position d'attente des insurgés, non-seulement elle donna au bon moment le signal de l'attaque, mais elle sut communiquer sa

1. Juges IV.

confiance et son ardeur à la horde de cultivateurs et de pâtres qui l'accompagnaient.

On sait combien est grande la suggestibilité des foules. Toujours elles se sont ruées, comme sous l'action d'une force physique, à la suite de chefs ayant foi dans la victoire.

Sissera s'enfuit à pied et atteignit la tente d'une nommée Iaël, femme de Héber, le Qénite.

« Sortant au-devant de Sissera, Iaël lui dit : « Viens te réfugier, ô mon maître, viens te réfugier chez moi ; ne crains rien ». Et il se retira sous la tente, où elle le cacha sous une couverture : « Donne-moi un peu d'eau, car j'ai soif. » Alors elle ouvrit l'outre de lait, le fit boire, et le cacha de nouveau. « Tiens-toi, lui dit-il, au seuil de la tente, et, si quelqu'un vient et te demande : « Y a-t-il quelqu'un ? » tu lui diras : « Personne. » Iaël, femme de Héber, prit un pieu de la tente, posa le marteau dans sa main, et, s'avançant vers lui doucement, lui enfonça le pieu dans la tempe, de façon à le ficher en terre. C'était pendant son lourd sommeil, où il réparait sa fatigue. Sissera mourut.

Alors passa Baraq qui poursuivait le chef ennemi. Allant à sa rencontre, Iaël lui dit : « Viens, je te vais montrer celui que tu cherches. » Il entra, et voici que Sissera était étendu mort, le pieu dans la tempe[1]. »

« En ce jour, Debora avec Baraq, fils d'Abinoam, chanta. »

Au point de vue esthétique, le cantique de Débora est certainement une belle œuvre. La joie de la victoire et la volupté de la vengeance y sont exprimées d'une façon tout à fait remarquables. C'est à la fois un cri sauvage et une éjaculation mystique. C'est, dans toute sa naïveté, la poésie des temps barbares. De procédé littéraire, peu ou point. Les réduplications qu'on y rencontre, et qui donnent à ce morceau une vie et une chaleur étonnantes, ne sont que les halètements de l'enthousiasme.

La prophétesse est elle-même étonnée de son exaltation :

« Mon âme marche avec force, » s'écrie-t-elle.

1. Juges IV.

C'est à Iahvé qu'elle attribue la victoire.

« Bénis, Iahvé...
Bénissez Iahvé. »
« De ce que les chefs d'Israël se sont levés,
De ce que le peuple s'est offert volontiers,
Bénissez Iahvé. »
« Là où vous êtes, chantez les justices d'Iahvé !
Les victoires de ces chefs en Israël ! »

Mais si Iahvé a remporté la victoire, il l'a remportée par l'intermédiaire de Débora :

« Les villes ouvertes avaient cessé d'être habitées en Israël,
Elles n'étaient point habitées,
Jusqu'à ce que moi, Débora, je me sois levée,
Je me sois levée comme une mère en Israël. »
« Dresse-toi, dresse-toi, Débora ;
Dresse-toi, entonne un chant. »
« Le puissant est demeuré avec les princes du peuple.
Iahvé avec les héros est descendu vers moi. »

Ces quelques citations donnent la mesure de son orgueil.

Ce qu'elle chante en réalité, ce n'est pas la victoire des Benê-Israël, ce n'est pas même la victoire d'Iahvé, c'est sa propre victoire.

Comment cette conception délirante qu'elle était l'agent du dieu d'Israël, avait-elle pris naissance?

Très probablement, comme chez la plupart des théomanes, à la suite d'hallucinations.

Une phrase du cantique donne une certaine force à cette hypothèse :

« Du ciel, les étoiles combattaient.
Elles combattaient du ciel contre Sissera. »

Au premier abord, il semble qu'il n'y ait là qu'une image poétique, les étoiles étant prises pour l'atmosphère, où se déchaîna l'orage néfaste à l'armée d'Iabin.

Mais ce que nous savons du délire prophétique nous conduit à une conception tout autre.

Les hallucinations visuelles des mystiques offrent ceci de particulier qu'elles sont en général lumineuses, et que le malade localise en haut les objets qu'il perçoit.

C'est ainsi que, dans le *Théâtre sacré des*

Cévennes, un témoin de l'épidémie camisarde, Jacques du Bois, déclare :

« J'ai vu plusieurs fois des personnes inspirées, de l'un et de l'autre sexe, qui, dans le temps de leur ravissement, avaient les yeux ouverts et tendus vers le ciel, et voyaient alors des armées d'anges, quelquefois des combats d'anges contre des armées d'hommes. Il est souvent arrivé qu'en se retirant des assemblées, quelques-uns de ceux qui parlaient dans l'extase déclaraient alors que Dieu faisait tomber des feux ou des lumières du ciel pendant la nuit, pour éblouir les yeux des ennemis, et pour nous conduire[1]. »

Cette relation commente éloquemment la phrase de Débora. Elle est d'autant plus instructive qu'au temps de la prophétesse, les étoiles étaient considérées comme l'apparence des maleäks (anges) d'Iahvé.

Dans *Nehemya*[2] (Nehémie), les maleäks et les astres sont confondus. Dans *Iyob*[3] (Job), les

1. *Théâtre sacré des Cévennes*. Londres, 1707, p. 33.
2. Nehemya, IX, 4.
3. Iyob. XXXVIII, 7.

étoiles du matin sont synonymes de *fils de Dieu*. Enfin, dans les *Juges*[1] et dans *Ieschayahou*[2] (Isaïe), les maleäks et les astres forment une même armée, l'armée céleste.

C'est même à cette armée angelo-astrale que Iahvé devait son surnom de Çébaoth, Seigneur des armées.

Peut-être cette croyance était-elle basée elle-même sur des hallucinations mystiques.

Aussi, incliné-je à croire que, profondément émue par la vue de la bataille, Débora eut une hallucination, au cours de laquelle il lui sembla voir, dans les nues, des guerriers, qu'elle imagina être la personnification des étoiles, combattre l'armée ennemie.

Ainsi le délire de Débora paraît s'être greffé sur des hallucinations interprétées par elle dans le sens qui flattait le plus son orgueil.

D'ailleurs, qu'il se croie ou non possédé d'un dieu, le dégénéré s'aime et s'admire plus que toute autre personne au monde. Il est égoïste ou égotiste avant tout. L'altruisme n'est pas son

1. Juges I. 20.
2. Ieschayahou, XL, 28.

fait. Les dégénérés ne connaissent pour la plupart que deux sentiments, l'amour-propre et la haine.

Chez Débora, la haine revêt la forme mystique.

« Maudissez Méroz, dit l'envoyé d'Iahvé.
Maudissez ses habitants,
Car ils ne sont pas venus au secours d'Iahvé,
Au secours d'Iahvé contre les rudes guerriers ! »

Mais là où cette haine se manifeste d'une façon véritablement odieuse, c'est à la fin du cantique, dans le passage consacré à Iaël.

La prophétesse y fait preuve d'un manque absolu de sens moral.

Je sais bien que la morale religieuse est une affaire de temps et de lieu, qu'il y a des différences profondes entre celle des Aryens et celle des Sémites, et que ceux-ci ne sont pas offusqués par des actes et des paroles qui souvent, et sans plus de raison, répugnent profondément à ceux-là.

Toutefois je doute fort que les Benê-Israël

du temps de Débora eussent en majorité approuvé l'acte odieux d'Iaël.

Cette femme, qui appartenait à une peuplade indépendante, vivant en bons termes avec les Kénaänites, déploya, dans la circonstance, une perversité abominable.

Au lieu de flétrir ce crime ou tout au moins de le passer sous silence, Débora l'exalte de telle manière qu'on en demeure confondu.

Peu s'en faut qu'à ses yeux le nom de la Qénite ne marque une ère nouvelle.

« Aux jours d'Iaël, les routes étaient désertes. »

« Bénie soit, parmi les femmes, Iaël,
La femme de Heber, le Qénite!
Bénie soit-elle parmi les femmes qui habitent sous la tente!
De l'eau, il a demandé;
Elle lui a présenté du lait.
Dans une belle coupe, elle a offert du beurre;
Sa main gauche vers un pieu de la tente
S'est étendue,
Et sa droite vers le marteau des ouvriers.

Elle a frappé Sissera,
Elle lui a transpercé la tête.
Elle a transpercé et déchiré son front.
Devant ses pieds, il s'est affaissé tout étendu.
Là où il s'est affaissé,
Il s'est couché, ravagé.
Par la fenêtre elle regardait,
Et s'écriait, la mère de Sissera, à travers le treillis :
« Pourquoi tarde son char de venir?
Et ne se fait point entendre le retentissement de ses chariots? »
Les plus sages de ses femmes lui ont répondu,
Et elle-même se répond :
« N'ont-ils pas à chercher et à partager des dépouilles?
Une ou deux jeunes filles par tête d'homme;
Le butin d'étoffes colorées pour Sissera.
Le butin d'étoffes colorées, du tissu varié,
... ou deux pour mes épaules. »
Qu'ainsi périssent tous. tes ennemis, ô Iahvé!
Et que ceux qui t'aiment soient comme le lever du soleil dans sa force! »

Comment faire de façon plus cynique l'éloge de l'hypocrisie, de la trahison et de la cruauté? Comment apporter plus de férocité dans la narration d'un meurtre? L'évocation de la mère de Sissera et la description ironique de son impatience est le dernier mot de la haine.

Et, à ces traits, nous reconnaissons la haine religieuse, infinie comme son objet même, cette haine qui, fatale à d'autres prophétesses, attacha Velléda au char de Domitianus et alluma le bûcher de Jeanne d'Arc.

La prophétesse germaine Velléda qui, soixante-dix ans avant Ieschou de Nazareth (Jésus-Christ), exerçait un grand pouvoir sur les peuplades des bords du Rhin, est en quelque sorte un deutotype de l'abeille d'Ephraïm.

Débora avait fait preuve de perspicacité en prédisant la défaite des cohortes kenaänites. Velléda, non moins clairvoyante, prédit la défaite des légions romaines.

Débora avait suscité Baraq contre Iabin, et soulevé les gens d'Éphraïm, de Béniamin, de Makir et d'Issakar. Velléda envoie à l'agitateur Civilis des messagers pour l'encourager dans son

entreprise et lui offrir des secours. A la voix de la prophétesse, les Bructères sont les premiers à se joindre à lui. Les légions de Mummus Lupercus sont écrasées; et Civilis, aidé par Velléda, est reconnu comme chef suprême de l'insurrection.

Débora servait de juge et d'arbitre aux Benê-Israël. De même, lorsqu'après la prise de Cologne par les insurgés, une députation de Tinctères demanda que la ville fut rasée, et que la colonie qui y avait été établie fût détruite, il fut convenu qu'on prendrait Velléda et Civilis pour arbitres, et qu'on s'en rapporterait entièrement à leur décision.

Débora prend part de sa personne à la campagne de Baraq, suggestionne ses troupes et donne le signal de l'attaque. Velléda marche avec l'armée de Civilis, et, après la soumission de ce chef, rallie encore des soldats, et reprend l'offensive avec une énergie sans pareille. Trahie par ses compagnons d'armes, elle est enfin livrée aux Romains, et orne le triomphe de Domitianus.

Maurice Vernes, pour qui Débora est sans aucun doute un personnage mythique, pourra

prétendre que Caius Cornélius Tacitus (Tacite), qui fut le biographe et presque le contemporain de la prophétesse germaine, a pris pour une page d'histoire un conte de nourrice des bords du Rhin. Et ceci me remet en mémoire une amusante fantaisie de Caran d'Ache, où l'on voit Buonaparte transformé par les savants de l'avenir en personnification du soleil.

Mais alors nous descendrons encore de quinze siècles dans l'histoire, et nous interrogerons les biographes de Jeanne d'Arc.

Ce qui distingue Débora, c'est cette conviction qu'elle est l'interprète d'un Dieu et qu'à ce titre elle peut prédire l'avenir. C'est l'orgueil et la confiance inséparables de cette conviction, c'est la haine des autres dieux, qui sont les rivaux d'Iahvé et par conséquent ses propres rivaux, la haine aussi de leurs fidèles et de l'étranger, qui est en même temps l'oppresseur, c'est enfin une émotivité extrême et une furieuse énergie.

Or, ces caractères qui découlent de la même idée fixe originelle, nous les retrouvons chez Velléda, nous les retrouvons aussi chez Jeanne d'Arc.

Mais Jeanne d'Arc est plus près de nous, et, grâce au détail de ses biographies, nous percevons l'origine de son idée fixe.

Celle-ci résidait, — et il en fut probablement de même chez Debora et chez Velléda, — dans des hallucinations visuelles, tactiles et verbales, qui, elles-mêmes, avaient leur source dans des suggestions religieuses subies au cours de l'enfance.

La petite bergère des Vosges, — ce pays montagneux est aussi un pays de bon vin, le vin gris, riche en alcool, de la Moselle[1], — la petite bergère des Vosges, ardemment pieuse et assidue aux offices, croyait voir et toucher saint Michel et saint Gabriel, sainte Catherine et sainte Marguerite, et croyait entendre leurs voix.

Les Anglais faisaient alors des incursions incessantes dans le pays. Un jour, ils mirent Domrémy à sac. C'était vers 1425. Jeanne avait environ treize ans, l'âge où les toxines ovariennes commencent à se répandre dans l'orga-

1. Les mystiques doivent souvent leur affection mentale à l'alcoolisme de leurs ascendants.

nisme et à enivrer les neurones de l'écorce cérébrale.

Un jour, elle aperçoit devant elle une grande clarté, et entend une voix qui lui dit :

« Jeanne, tu es appelée à mener une autre vie et à faire des choses merveilleuses, car c'est toi qu'a choisi le Roi du Ciel pour rendre le bonheur à la France et pour secourir le roi Charles. Prends des vêtements d'homme, arme-toi, c'est toi qui seras le chef de la guerre, et tout se fera sur ton avis. »

C'était, croyait-elle, la voix de saint Michel.

Deux ou trois fois par semaine, d'autres voix se faisaient entendre et disaient : « Il faut que tu quittes ton village et viennes en France. »

J'ai visité la maison de Jeanne d'Arc à Domrémy. C'est une masure de paysan aux baies rares et étroites, où pénètre difficilement la lumière du soleil. La Pucelle devait vivre là une vie crépusculaire, y veiller de cette demi-veille des hystériques où la rêverie touche au rêve. Aisément, dans le silence et l'ombre qui l'environnaient, elle pouvait projeter au dehors

les images mystiques et lumineuses qui emplissaient son cerveau et son cœur.

Dès lors, elle se croit le messager de Dieu, ce que les juifs auraient appelé le maleäk d'Iahvé.

Les voix lui intiment l'ordre d'aller voir Robert de Baudricourt, capitaine à Vaucouleurs, qui lui fournira des hommes d'armes pour la conduire au roi de France.

Elle obéit, car, selon ses propres expressions, qu'on dirait empruntées au cantique de Débora, « Dieu le commande, le Seigneur l'exige. »

Sa confiance en elle égale sa confiance en Dieu.

« Nul au monde, dit-elle à Baudricourt, ni roi, ni duc, ni fille d'Écosse, ni autre ne peut recouvrer le royaume de France, et il n'y a de secours à attendre que de moi. »

A la suite de son entrevue avec Charles VII, elle déclare : « J'ai porté des nouvelles de par Dieu à mon Roi, et l'ai avisé que notre Sire lui rendrait le royaume de France, le ferait couronner à Reims, et chasserait ses adversaires. De cela je fus messagère de la part de Dieu, et

je lui dis : « Mettez-moi hardiment en œuvre; je lèverai le siège d'Orléans. »

Enfin, elle écrit au roi d'Angleterre et au duc de Bedford : « En quelque lieu que j'atteindrai vos gens en France, je les en ferai aller, veuillent ou non veuillent. Je suis venue ici de par Dieu, le roi du Ciel, pour vous bouter hors de France. »

Aussi, comme Débora et Velléda, n'hésite-t-elle pas à prendre part de sa personne à une lutte où elle est sûre de vaincre.

A l'attaque de la bastide des Tournelles, sous Orléans, elle s'écrie : « Ne vous doultez, la place est nôtre. » A Fargeau : « N'ayez doute, l'heure est prête, quand il plaît à Dieu. » A Patay : « Frappons hardiment, ils ne seront guère sans prendre la fuite. » Elle pointe elle-même la petite artillerie de campagne contre Troyes, et s'élance au premier rang à l'assaut de Paris.

Sa confiance se communiquait aux troupes. De là ses succès, ces succès jugés encore aujourd'hui miraculeux et qui la rendent presque intangible.

On a beaucoup exploité Jeanne d'Arc. Après l'avoir condamnée comme hérétique et relapse au supplice du feu, l'Église catholique en a fait une sainte, avec la même infaillibité. Les partis clérical et para-clérical en ont fait une patriote de génie.

Qu'était-ce en réalité que cette petite bergère des Vosges?

Les seigneurs éclairés de la cour de Charles VII ne s'y trompèrent pas. Ils virent en elle « une fille dévoyée de sa santé » — c'est l'expression de Monstrelet — et nous voyons en elle aujourd'hui une dégénérée mystique hallucinée.

Cela amoindrit-il son mérite et diminue-t-il sa valeur sociale? — En rien. Dès le premier chapitre, j'ai eu soin d'avertir qu'il ne fallait pas attribuer au mot *dégénéré* un sens péjoratif. L'habitude, il est vrai, en est si bien prise, et la tendance si générale à voir dans les dégénérés, même dans les dégénérés supérieurs, des infirmes et des médiocres, que nous en serons réduits quelque jour à ne plus nous servir de ce terme, et à lui substituer celui d'*atypiques*. Si

en effet ceux que nous appelons les dégénérés diffèrent du type commun, du type normal, beaucoup d'entre eux sont, socialement parlant, supérieurs à ce type, en ce sens qu'ils jouent un rôle plus considérable dans l'évolution humaine.

Dégénérés sans doute les hommes de génie. Dégénérés, oui, mais lumières de l'humanité.

Secoués par la houle des désirs, par la rafale des passions, ils se dressent comme des phares sur l'océan de la vie, et vers eux se dirigent en foule les vaisseaux de haut bord et les balancelles, les pilotes et les matelots. Ils sont les étoiles des mages et des bergers, les astres directeurs des multitudes errantes, et le feu morbide qui les consume éclaire l'humanité en marche dans les ténèbres de la destinée.

Saluons donc ces hommes et ces femmes emplis de force attractive et débordants d'énergie qui soulèvent et entraînent les masses, et ayons pour la bergère de Domrémy, pour la fille du peuple qui contribua à renverser les frontières des provinces et à former notre patrie, la même admiration que nous professons pour ceux qui

s'efforcent aujourd'hui de renverser les frontières des nations, et de fonder pacifiquement la grande patrie planétaire, les États-Unis du monde.

III. — *Houlda.*

Une troisième prophétesse juive apparut sous le roi Ioschiyahou (Josias). Le grand prêtre Hilqiya ou Hilqiyahou prétendait avoir trouvé dans le temple le livre de la thora que nous appelons le *Pentateuque.*

En apprenant les prescriptions qui y étaient contenues, Ioschiyahou donna à Hilqiya, à Ahiqam-bèn-Schaphan, à Akbor-bèn-Mikaya, à Schaphan, scribe du temple, et à Assaya, serviteur du roi, l'ordre suivant :

« Allez consulter Iahvé de ma part, de celle du peuple, de la part de tout Iehouda, au sujet de ce livre qui a été trouvé, car grande est la colère d'Iahvé, qui s'est allumée contre nous, parce que nos pères n'ont pas écouté les paroles de ce livre, s'abstenant de pratiquer tout ce qu'il nous prescrit. »

Alors Hilqiyahou, le prêtre, Ahiqam, Akbor, Schaphan et Assaya se rendirent vers Houlda, la prophétesse, femme de Schalloum, fils de Thiqva, fils de Harhas, gardien des vêtements, laquelle habitait Iérouschalaïm (Jérusalem), dans la seconde partie de la ville. Ils lui racontèrent tout. Elle leur répondit : « Ainsi parle Iahvé, l'Elohim d'Israël. Dites à celui qui vous envoie vers moi : Voici ce que déclare Iahvé : « C'est moi qui amène le malheur sur ce lieu et sur ses habitants, qui accomplis toutes les paroles du livre qu'a lu le roi d'Iehouda. Parce qu'ils m'ont abandonné et ont fait des encensements aux dieux étrangers, m'irritant avec l'œuvre de leurs mains, ma fureur s'est allumée contre cet endroit et ne s'éteindra point. »

Et au roi d'Iehouda qui vous a chargés d'aller consulter Iahvé, voici le discours que vous tiendrez : « Ainsi s'exprime Iahvé, l'Elohim d'Israël : « Parce que, devant les paroles que tu as entendues, ton cœur s'est amolli, et que tu t'es humilié en face d'Iahvé, en écoutant ce que j'ai dit contre ce lieu et contre ses habitants, dont je voudrais faire un désert et un

néant, parce que tu as déchiré tes vêtements et pleuré en ma présence, eh bien, moi, de mon côté, je t'ai écouté, parole d'Iahvé! Aussi, je te réunirai à tes pères, et tu iras, dans ton tombeau, t'ajouter à eux en paix. Tes yeux ne verront point le malheur que j'amènerai sur cette terre[1]. »

Il est à remarquer que Houlda appartenait à une famille sacerdotale. Le grand-père de son mari était gardien des vêtements du temple.

Comme la plupart des prophètes, Houlda est triste et fait preuve de haine à l'égard de ceux qui adorent d'autres dieux que celui dont elle se croit le porte-parole.

Comme chez Schemouël, Nathan et Schemaya, sa colère tombe devant l'humilité et le repentir. Aussi bien Houlda n'est pas, comme l'abeille de Rama, une vierge guerrière. Débora paraît n'avoir jamais été mariée. Nous l'imaginons chaste, et nous la savons cruelle. Houlda a un époux et se laisse fléchir par les marques du désespoir.

1. II, Rois, XXII.

C'est que — et j'ai déjà longuement insisté sur ce fait — la vie génitale réagit sur la vie cérébrale. Le cœur s'ouvre parfois avec le sexe, et telle vierge égoïste et irritable devient une femme accessible à la pitié.

IV. — *Noadya.*

Une quatrième prophétesse juive nous est signalée dans le livre de *Nehemya* (Nehemie).

Le juif Nehemya bèn-Hakalyou, échanson du roi persan Artakshatra (Artaxercès), avait entrepris, avec l'autorisation de ce roi, de reconstruire Ierouschalaïm. Mais il eut à lutter contre l'opposition d'un certain Tobiya, d'un certain Saneballat, des Ammonites, des Aschdodites et des Arabes ameutés par eux, et de quelques nabis, parmi lesquels la prophétesse Noadya, acquis à leur cause, et qui firent craindre au rénovateur d'être massacré par ses ennemis.

Aussi Nehemya adressa-t-il à Iahvé cette prière:

« Gardez, ô mon Elohim, à Tobiya et à Sane-

ballat un exact souvenir de tous ces actes, et aussi à la prophétesse Noadya et au reste des nabis qui ont tenté de m'effrayer [1]. »

C'est tout ce que nous savons de cette femme qui appartenait, on le voit, à la grande famille des prophètes de malheur.

V. — *Hanna.*

Il est question d'une cinquième prophétesse dans l'évangile selon Loukas (Luc).

Les Benê-Israël étaient alors sous le joug romain. Comme à toutes les époques d'oppression, la croyance au libérateur qui devait rendre au peuple son indépendance et sa prospérité était extrêmement vive, et cette croyance trouvait ses plus fervents interprètes dans le monde des névropathes et des aliénés.

Tel ce Schimeön (Syméon), dont parle l'Évangile selon Loukas, « sur lequel se tenait l'esprit saint [2] » et qui « attendait le consolateur d'Israël [2] ».

1. Nehemya, VI.
2. Évangile selon Loukas, II.

Schimeön se trouvait, paraît-il, au temple, au moment où les parents d'Ieschou de Nazareth (Jésus-Christ) y apportèrent leur enfant nouveau-né, pour y accomplir les rites prescrits par le *Lévitique*.

Tout à son idée fixe, il prit l'enfant dans ses bras, et prononça ces paroles :

« Maintenant, ô maître, tu congédies ton serviteur en paix, selon ta parole, car mes yeux ont vu ton salut que tu prépares à la face de tous les peuples, lumière pour éclairer les nations, et gloire de ton peuple Israël. »

Puis, s'adressant à Myriam, la mère d'Ieschou :

« Celui-ci, certes, est mis pour le trébuchement et pour le relèvement de beaucoup en Israël, et pour signe de contradiction, — et une épée aussi traversera ton âme, — afin que soient découvertes les pensées de nombreux cœurs. »

Il y avait pareillement Anna la prophétesse, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser, laquelle était déjà d'âge avancé, et avait, depuis son état de jeune fille, vécu sept ans avec son mari. Veuve de quatre-vingt-quatre ans, elle ne bougeait du

temple, servant nuit et jour en jeûnes et prières. Celle-ci donc, survenant au même instant, louait aussi de son côté le Seigneur et parlait de lui à tous ceux qui attendaient la délivrance de Jérusalem[1]. »

Il se peut que cette anecdote, qu'on ne trouve du reste que dans le moins historique des quatre évangiles orthodoxes, ne soit qu'une légende destinée à corroborer cette croyance qu'Ieschou de Nazareth était bien le Meschiach (Messie) attendu par le peuple et prédit par les nabis.

Mais il se peut aussi qu'elle ait une base réelle, et que les propos incohérents tenus par les deux mystiques, propos que les parents d'Ieschou ne manquèrent pas de lui répéter plus tard, aient puissamment contribué à engendrer son délire.

D'ailleurs, si les propos de Schimeön, qui sans doute dut les tenir à l'égard de beaucoup d'autres enfants, visaient directement Ieschou, il n'en est pas de même de ceux de Hanna.

Il résulte simplement du récit de l'évangéliste

1. Évangile selon Loukas, II.

que, survenant au moment où Schimeön faisait allusion au Meschiach, la vieille folle se mit à délirer elle-même sur un sujet qui lui était, comme à tous les dévots de cette époque, des plus familiers.

Il est à remarquer que Hanna était veuve, et de plus âgée de quatre-vingt-quatre ans. C'est là deux conditions favorables à l'éclosion du mysticisme.

Le veuvage a pour effet un bouleversement dans la vie génitale. La femme, privée du coït, ou s'onanise ou vit dans la chasteté. Dans le premier cas, elle se fatigue et se détraque. Dans le second cas, elle résorbe des toxines génitales.

A ces causes, il faut ajouter le changement d'existence, la solitude, les soucis relatifs à la vie matérielle.

De là des désordres nerveux et mentaux, qui souvent aboutissent à l'hystéricisme, à l'hystérie, à la neurasthénie, à la tristesse chronique, à la mélancolie.

La veuve cherche à se consoler de la réalité dans le rêve, et celui qui s'offre le plus souvent à elle est le rêve religieux.

Les idées religieuses s'installent d'autant mieux en elle, que, dans les états morbides énumérés, sa suggestibilité est augmentée.

La vieillesse agit d'une autre manière. Il se produit dans les neurones du vieillard une modification chimique particulière, qui a pour conséquence la formation du pigment jaune. Beaucoup de ces neurones dégénèrent, plusieurs disparaissent, d'autres fonctionnent mal; ce qui réduit d'autant le champ de sa conscience. Comme le vieillard dispose de moins d'images et de moins d'idées, sa réflexion est moins profonde et moins étendue, moins longue aussi, car son cerveau se fatigue aussi vite que ses muscles, Or, quand la réflexion diminue d'intensité, la suggestibilité augmente. Aussi le vieillard se laisse-t-il facilement suggestionner, surtout par les propagandistes religieux, qui atténuent d'un peu d'espoir sa crainte de la mort prochaine.

Telle est la double raison pour laquelle on rencontre dans les églises tant de filles et tant de veuves, surtout tant de filles et de veuves âgées. Le cas de Hanna ne fait qu'illustrer une loi générale.

CHAPITRE XI

Conclusion.

I. *Lieu de naissance et domicile des prophètes juifs.*

Essayons maintenant d'esquisser, d'après les sujets étudiés dans ce volume, la physionomie du prophète juif.

Le prophète juif est parfois originaire d'un pays montagneux ou viticole ou présentant à la fois ces deux caractères.

Dans la montagne viticole d'Éphraïm :

1° Naît Schemouël (à Ramathaïm-Çophim) et résident :

2° Une congrégation de bénê-nebiim (au même lieu);

3° Debora (entre Rama [1] et le lieu saint de Béthel);

4° Le vieux nabi du temps d'Iarobeäm (à Béthel);

5° Ahiya (au lieu saint de Schilo, à 22 kilomètres au nord de Ramathaïm-Çophim).

Si les pays montagneux sont féconds en prophètes (les Cévennes nous en ont offert, au XVIIIe siècle, un nouvel exemple), c'est que, dans ces pays, les relations des hommes entre eux sont difficiles et rares, et que ces relations sont indispensables au progrès de l'intelligence et du savoir.

La création des routes, des voies ferrées, des lignes de paquebots, des lignes télégraphiques et téléphoniques, les postes de télégraphie sans fil, l'invention de la bicyclette et de l'automobile, la poste, le livre et la presse ont été, sont et seront les principaux éléments du développement intellectuel de l'humanité.

1. D'après Dom Calmet, Huré, Barbié du Bocage et le géographe de la Bible de Vence, Ramathaïm-Çophim et Rama désignent le même lieu. Rama signifie *hauteur*.

La rapide évolution philosophique et politique de la France en ces dernières années paraît due surtout à la création des journaux à bon marché, à l'usage de la bicyclette, dont un très grand nombre de paysans sont déjà pourvus, et au groupement des ouvriers.

Le gouvernement aurait un sûr moyen d'accélérer à bon compte la civilisation des provinces arriérées. Il lui suffirait d'emprunter au budget de nos bibliothèques publiques, que la masse n'a ni les loisirs ni le goût de fréquenter, une somme qu'il emploierait à faire distribuer gratuitement dans ces provinces, sur les indications des instituteurs et par les soins des facteurs ruraux, des journaux purement documentaires ou mieux les télégrammes des agences d'information.

L'ignorance, la simplicité d'esprit, la naïveté, la rusticité, la suggestibilité sont donc très grandes dans les pays montagneux. Par suite, la religiosité y est vive, et les épidémies religieuses fréquentes.

La religiosité des pays viticoles s'explique d'une autre manière.

Dans ces pays, le vin est peu coûteux ; on en consomme beaucoup, et par conséquent on consomme beaucoup d'alcool. Or l'alcoolisme est la principale cause de la dégénérescence mentale.

Il y a donc, dans ces pays, un grand nombre de dégénérés et en particulier un grand nombre de dégénérés mystiques.

Enfin on n'est pas surpris de rencontrer plusieurs prophètes dans les mêmes lieux ou dans des lieux saints comme Schilo (Schemouël, l'homme d'Élohim du temps d'Éli, Ahiya le Schilonite), Ramathaïm-Çophim (Schemouël, la congrégation des bénê-nébiim, Debora) Guilgal (le maleäk d'Iahvé), Béthel (l'homme d'Élohim et le vieux nabi du temps d'Iarobeäm), lorsqu'on réfléchit au rôle que joue la suggestion dans la genèse des croyances et des délires religieux, et si l'on songe que, dans une foule religieuse, la réceptivité suggestive des sujets est en raison de leur nombre.

II. *Hérédité.*

Nous avons vu, dans le premier chapitre, que la dégénérescence est une forme de l'hérédité.

Elle embrasse d'ordinaire plusieurs générations et s'accentue à chacune d'elles.

Les types suivants peuvent naître les uns des autres :

1° Original ;

2° Mystique ;

3° Criminel ;

4° Débile mental ;

5° Monstre ou mort-né.

Aussi le prophète juif est-il fréquemment apparenté à des dégénérés de même ou d'un autre ordre.

Mosché (Moïse), atteint d'hallucinations inconscientes, avait pour frère Aäron, qui était sujet à des visions et à des songes prophétiques et croyait qu'Iahvé parlait par sa bouche, et pour sœur Myriam, qui, tout en présentant les mêmes symptômes, était encore une musicienne exaltée, et fut atteinte d'une affection cutanée, peut-être névropathique.

Elqana, dévot de la tribu de Lévi, et Hanna, dévote surémotive et qui avait été longtemps stérile, engendrèrent le roë Schemouël, qui donna le jour à deux prévaricateurs.

Assaph, Eman et Iedouthoun, qui « faisaient les nabis » au son de la musique, avaient des fils qui entraient, sous la même influence, dans le même état psychopathique. De plus un des descendants d'Assaph, Iahaziel, fut pris d'un accès de délire.

Enfin, des deux garçons du prophète Nathan, l'un, Zaboud, devint cohène.

III. *Constitution.*

Le cerveau, étant un des organes qui parviennent le plus tardivement à l'état adulte, peut être arrêté dans son développement, alors que le reste du corps est parfaitement développé.

La dégénérescence mentale, comme le prouvent les exemples du grand et beau Schaöul et du vigoureux Iarobeäm, n'implique donc pas forcément la dégénérescence physique; et le prophète juif peut atteindre à un âge avancé.

Schemouël, névropathe, présentant une hyperesthésie du sens météorique et, à ce qu'il semble, la réceptivité télépathique, n'en vécut pas moins assez vieux pour connaître les che-

veux blancs et voir ses deux fils lui succéder comme juges d'Israël.

Il en fut de même d'Ahiya le Schilonite, que le chroniqueur nous montre atteint d'amblyopie sénile, et ne pouvant avec ses yeux « raidis par la vieillesse » distinguer la femme d'Iarobeäm.

Enfin Hanna, la prophétesse de l'Évangile selon Loukas, était âgée de 84 ans.

IV. *Suggestibilité.*

Une condition sine qua non de la folie prophétique est l'hypersuggestibilité, propriété cérébrale qui me paraît être la conséquence de l'hypercontractilité des neurones arrêtés dans leur développement.

Pour devenir prophète, il faut être crédule, enclin au merveilleux, et avoir subi des suggestions religieuses.

Schemouël, fils de dévots, est, à partir de son sevrage, élevé par le grand-prêtre Éli, dans l'ohel-mohed de Schilo, parmi les cohènes, les lévites et les roës, au milieu des objets du culte, dans une atmosphère d'idées religieuses et de foi

passionnée. Son hypersuggestibilité nous est prouvée : 1° par l'impression que fait sur lui la prophétie d'un *homme d'Élohim* de passage en ce lieu saint, impression telle qu'il a, peu après, une hallucination calquée sur cette prophétie; 2° par le rôle que joue, dans la production de cette hallucination, la suggestion verbale d'Éli : « Si on t'appelle encore, réponds : Parle, Iahvé, car il écoute, ton serviteur. »

C'est en ce même lieu saint de Schilo que naît ou réside Ahiya le Schilonite.

Une congrégation de benê-nebiim, dirigée par Schemouël, nous est signalée à Ramathaïm-Çophim, pays d'origine de ce fou mystique.

Le maleäk d'Iahvé vient du lieu saint de Guilgal.

Debora réside au voisinage du lieu saint de Bethel, où nous trouvons encore, sous Iarobeäm, deux nabis anonymes.

Enfin la prophétesse Houlda est alliée à une famille sacerdotale. Le grand-père de son mari est gardien des vêtements du temple.

V. — *Les images et les idées.*

Aussi bien les idées religieuses des prophètes juifs n'ont-elles rien d'original. Ils se les transmettent sans modification, telles qu'ils les ont reçues, et nous les trouvons identiques chez tous.

Les voici dans leur simplicité.

Les Bénê-Israël ont un dieu national qui est Iahvé. Cet Iahvé est l'image de l'homme. Il aime la viande grillée, les fruits et les gâteaux. Il se plaît aux offrandes et aux sacrifices (Schemouël, Gad). Il a des yeux dont il parcourt toute la terre (Iehou). Voyant tout, il est invisible. Il descend parfois dans l'ohel-mohed (Schemouël).

Il a fait alliance avec les Bénê-Israël (nabis anonymes des *Juges*).

Les Bénê-Israël se sont engagés à ne pas sacrifier aux autres dieux (nabi du ch. VII des Juges), à ne pas s'allier avec leurs fidèles (Maleäk de Bokim) qu'Iahvé déteste, et à jeter bas leurs autels (Maleäk de Bokim).

En échange Iahvé leur a promis de faire d'eux une nation (Schemouël) et de leur assurer un territoire (Maleäk de Bokim, Nathan). Il les a arrachés à l'esclavage égyptien (nabis anonymes des *Juges*, Schemouël, Nathan), et, marchant, invisible, à leur tête, avec ses lieutenants, Mosché et Aäron, logeant lui-même sous la tente du nomade, il leur a fait franchir la mer Rouge, et y a englouti les Égyptiens qui les poursuivaient (Myriam). Il les a ainsi conduits en Kenaän (nabis anonymes des *Juges*, Schemouël), les a aidés à en chasser ou à en massacrer les autochtones (nabi anonyme du ch. VII des *Juges*, Azariahou) et à se venger des attaques des peuplades voisines (Schemouël, Debora). De plus, il a envoyé, pour conseiller et gouverner son peuple, des hommes comme Ieroubbaal, Bedan, Schemouël (Schemouël, Nathan).

Mais les Bénê-Israël ont violé le pacte. Ils ont sacrifié aux dieux étrangers, et fait alliance avec leurs adorateurs (nabi anonyme du ch. VII des *Juges*, Schemouël.

Pour se venger, Iahvé, qui déteste la désobéissance et la rébellion (vieux nabi de Béthel)

les a livrés aux gens de Midian, d'Amaleq, de Moab, aux Bénê-Qedem, à l'armée de Sissera, aux Pelischtim, aux Égyptiens, qui les ont envahis et razziés (nabi du ch. VII des *Juges*, Schemouël). Il a démembré leur royaume (Ahiya). Il leur envoie la famine, la peste (Gad) et la mort. Il anéantit les familles, prive les cadavres de sépulture et les livre aux chiens et aux oiseaux du ciel (Ahiya). Au besoin il châtie l'époux sur l'épouse et le père sur les enfants (Schemouël, Ahiya).

Toutefois il se laisse toucher par l'humiliation, les prières, les cris de désespoir et de repentir (Nathan, Schemaya, Houlda). Son peuple abandonne-t-il les dieux étrangers ? Il le délivre des Pelischtim (Schemouël).

Il est aussi très sensible aux cadeaux. Un bon moyen de se faire pardonner est de lui dresser un autel (Gad). Et rien ne vaut un holocauste avant la bataille pour s'assurer la victoire (Schemouël). Au cohène fidèle, il prodigue l'argent et les dons en nature. Mais le prêtre qui détourne les offrandes, connaîtra toutes les angoisses, verra ses enfants mourir de mort violente en

pleine virilité et sa postérité s'éteindre (homme d'Élohim de Schilo).

Il veut qu'on soit docile à ses ordres et qu'on le serve de tout son cœur (Schemouël). Il sait reconnaître la soumission et le dévouement des rois (Ahiya).

Il défend et punit l'adultère (Nathan).

Il a enfin ses confidents, ses interprètes et ses agents qui sont les prophètes.

Tel est le conte de nourrice où se plaît le prophète juif. Telles sont les images et les idées qu'il rumine sans cesse.

VII. — *Les hallucinations.*

Parfois, dans le cerveau asymétrique de ce dégénéré, parmi ses neurones hypercontractiles, un court circuit se forme et les images s'illuminent.

Il a alors des rêves intenses (Myriam, Aäron), parfois auditifs (Nathan), des hallucinations visuelles (Debora) et surtout verbales, qui peuvent être exoauditives et hypnagogiques (Schemouël).

Parfois il s'établit, sous l'influence d'une vive émotion, de véritables colloques entre lui et le dieu (Schemouël).

D'autres fois, ce sont des pensées soudaines, des inspirations qu'il attribue à Iahvé.

On conçoit d'ailleurs que cet halluciné et cet obsédé, dont l'attention est concentrée sur ce qu'il voit ou entend, soit volontiers silencieux (Schemouël).

VIII. — *La théomanie.*

Sous l'influence de ces hallucinations, il se figure que le dieu a sur lui des vues particulières, qu'il a été suscité par lui, qu'il est son interprète et son envoyé, qu'Iahvé est descendu vers lui (Debora), que l'esprit d'Iahvé est sur lui (Azariahou), qu'Iahvé est en lui (Schemouël).

Il s'identifie même avec le dieu (Maleäk d'Iahvé, Nabi du chapitre VII des Juges, homme d'Élohim de Schilo); il lui élève, comme Schemouël, un autel dans sa propre demeure.

Il en reçoit des ordres (homme d'Élohim de Bethel), et se croit chargé par lui de conseiller,

de gouverner le peuple, de lui dicter la paix ou la guerre (Schemouël, Schemaya).

Iahvé parle par sa bouche. En son nom il fait des reproches, profère des menaces et des malédictions, envoie des maladies et les guérit (homme d'Élohim de Bethel), oint les rois et les détrône, fait tonner et pleuvoir, révèle les choses cachées et prédit l'avenir (Maleäk d'Iahvé, Schemouël).

IX. — *Intelligence.*

Le prophète juif est donc avant tout un halluciné et un monomane, dont les propos sont parfois marqués au coin de la plus parfaite incohérence (Schimëon).

Il est souvent un débile, mais il n'est pas un imbécile ou un idiot. Il peut se montrer habile ou astucieux. Tel Schemouël oignant en secret le plus jeune des fils d'Ischaï. Tel Nathan proposant une parabole à David, afin qu'il se condamne lui-même, ou imaginant, de concert avec Bath-Scheba, une entrevue où le vieillard obéira à leurs suggestions.

Il arrive même qu'il fasse preuve d'une intelligence réelle, comme Debora soulevant le peuple contre Iabin, mettant en fuite, avec ses cultivateurs et ses pâtres, l'armée organisée de Sissera, et composant un cantique qui est une œuvre d'art.

X. — *Orgueil.*

Chez le prophète juif deux sentiments dominent, l'égoïsme et l'orgueil.

L'égoïsme résulte de la dégénérescence, qui réduit à son minimum la résistance vitale.

L'orgueil résulte des hallucinations et du délire théomaniaque qui en est la conséquence.

Comment n'être pas orgueilleux lorsqu'on est le confident, l'interprète ou l'agent d'un dieu?

Est-il langage plus autoritaire que celui de l'homme d'Élohim de Schilo?

Est-il autoapologie plus enthousiaste que celle de Debora, qui se compare à une « mère en Israël »?

Schemouël se montre extrêmement blessé lorsque le peuple lui demande un roi, désigne du moins ce roi lui-même, renouvelle ses pouvoirs à Guilgal, enfin, irrité de l'insoumission de Schaöul, choisit pour le remplacer le plus jeune des fils d'un cultivateur.

Nathan ne s'offusque pas moins d'être laissé de côté par le prétendant Adoniyahou.

Ahiya veut qu'Iarobeäm fasse preuve d'une soumission absolue à l'égard d'Iahvé et de ses interprètes, et que, d'une façon générale, les rois ne soient que leurs instruments.

Schemaya se montre très sensible à l'abaissement de Rehabeäm et des sars d'Israël devant lui, l'homme d'Elohim de Bethel à l'humiliation d'Iarobeäm, Houlda à l'humiliation d'Ioschiyahou.

XI. — *Tristesse et haine.*

Comme beaucoup de dégénérés, dont les organes fonctionnent mal et qui sont des auto-intoxiqués, le prophète juif est triste et malveillant, et le plus souvent prophète de malheur.

Les trois prophètes anonymes du temps des Juges font des reproches, deux profèrent des menaces, et le langage de l'homme d'Elohim de Schilo est particulièrement haineux.

Le cantique de Debora respire, autant que l'orgueil, la haine de l'ennemi, de Sissera, de sa famille et des peuplades qui ont refusé de se joindre à la prophétesse.

Schemouël est sujet à de violentes colères. Il reproche avec amertume aux Benê-Israël de servir les dieux étrangers. Il les menace de mort s'ils continuent à être indociles à Iahvé, s'ils ne le craignent et ne le servent. Il leur reproche à plusieurs reprises d'avoir voulu un roi, et ce roi, Schaöul, il le hait, il est jaloux de lui; il menace de le destituer parce qu'il s'est permis de sacrifier à sa place; il essaye de le perdre en le jetant sur les gens d'Amaleq; il lui prescrit de les massacrer tous, hommes, femmes et enfants; il lui reproche avec rage son indulgence, et égorge Agag de sa propre main.

Nathan hait les ennemis d'Iahvé, et sa prophétie de bonheur à l'égard de la descendance de David est tempérée d'une menace condition-

nelle. Il reproche à ce roi ses relations avec Bath-Scheba, lui annonce que l'épée sera sur sa maison, que ses femmes seront livrées à un autre et que son enfant mourra. Enfin il est jaloux du cohène Ebyathar.

Ahiya, dont les discours sont à rapprocher de celui de l'homme d'Elohim de Schilo, hait Schelomo qui n'obéit pas aux nabis d'Iahvé et tolère les cultes étrangers. Il veut, pour ce fait, opprimer la race de David.

Il reproche à Iarobeäm d'avoir abandonné Iahvé, lui annonce la mort de son fils et l'anéantissement de sa postérité, qui sera privée de sépulture.

Schemaya menace d'asservissement Rehabeäm, coupable d'avoir délaissé Iahvé.

L'homme d'Élohim de Bethel menace d'égorgement les prêtres étrangers.

Le vieux nabi du même lieu est jaloux de son collègue, l'accable de reproches et le menace de privation de sépulture.

De telle sorte que les prophètes ne haïssent pas seulement les profanes, mais se haïssent entre eux.

XII. — *Transmission directe de la pensée.*

Le prophète juif peut être doué de cette réceptivité télépathique qui se rencontre chez certains dégénérés [1], et qui paraît due à un court circuit exaltant l'exquisité esthésique de quelques neurones cérébraux.

C'est ainsi que Schemouël sait que Schaoül cherche des ânesses perdues, lui énumère les personnes qu'il rencontrera en rentrant chez lui, et devine, au moment de le présenter au peuple, qu'il est caché parmi les bagages.

XII. — *Activité.*

Le prophète juif ayant, par suite de l'arrêt de développement de son cerveau, des neurones peu résistants et un champ de pensée étroit, que le tétanos fréquent des neurones rétrécit encore, réfléchit peu avant d'agir et est esclave de ses impulsions.

1. Elle a été observée un très grand nombre de fois chez les possédées de Loudun et chez les prophètes cévenols.

C'est ainsi que Schemouël choisit Schaöul pour roi à première vue et à cause de sa haute taille.

Le délire théomaniaque, l'orgueil, le caractère haineux du nabi le poussent à s'assigner un rôle primordial, parfois utile, dans les drames politiques de son temps.

Debora fomente une insurrection, marche avec le chef des insurgés contre l'armée de l'oppresseur, et donne le signal de l'attaque.

Gad conspire avec David contre Schaöul.

Nathan conspire avec Schelomo contre Adonyahou.

Ahiya conspire avec Iarobeäm contre Schelomo, et accueille l'usurpateur d'un geste d'aliéné.

Le prophète juif est sujet à des accès délirants accompagnés, semble-t-il, d'une mimique incohérente ; et nous voyons Assaph, Eman et Iedouthoun « faire les nabis », au son de la musique, ainsi que leurs fils.

Enfin le nabi peut être un écrivain, parfois un poète.

Debora et Assaph composent des cantiques.

Nathan, Schemaya, Ahiya et Iddo, des récits.

XIV. — *Pouvoir suggestif.*

Le prophète juif est doué d'un pouvoir suggestif considérable. Croyant passionné, il apporte, dans le récit de ses visions ou de ses auditions une conviction telle que nul, parmi les ignorants qui l'écoutent, ne saurait douter de leur réalité objective. Assurément, l'homme aux yeux brillants, à la physionomie tourmentée, aux gestes exubérants, au langage enflammé qui leur parle, cet être mystérieux qui prédit les orages et devine les pensées, est en relation avec le dieu des Juifs.

La confiance qu'il inspire conduit les malades à le consulter, et les symptômes hystériques cèdent à ses suggestions, ce qui augmente l'admiration et la crainte des foules.

Les reproches et les menaces du Maleäk de Bokim font pleurer le peuple qui sacrifie au dieu pour l'attendrir.

Schemoüel ayant prédit un orage, le peuple

lui exprime son repentir d'avoir demandé un roi, et le supplie d'invoquer Iahvé en sa faveur. Schaöul s'humilie devant lui; il lui demande pardon d'avoir sacrifié à sa place et de lui avoir désobéi en n'égorgeant pas tous les gens d'Amaleq avec leurs troupeaux. Enfin nous voyons ce prophète diriger la congrégation de benê-nebiim de Ramathaïm-Çophim.

David s'humilie devant Nathan, qui lui reproche le meurtre d'Ouriya le hitthite et l'enlèvement de Bath-Scheba. A sa prière, il renouvelle son serment de transmettre la royauté à Schelomo et charge le nabi d'oindre ce dernier.

Iarobeäm obéit aux suggestions d'Ahiya le Schilonite, devient le chef du parti d'opposition contre Schelomo, et envoie consulter le nabi sur la maladie de son fils.

L'armée de Rehabeäm l'abandonne sur l'ordre de Schemaya, et nous voyons le roi et les sars d'Iehouda s'humilier devant ce prophète.

Iarobeäm supplie l'homme d'Elohim de Bethel de le guérir d'une contracture hystérique du bras, est guéri en effet par lui, et le prie d'accepter un repas et un présent.

Sur l'ordre d'Azariahou, Assa détruit les autels des dieux étrangers, décrète la peine de mort contre les infidèles, hommes, femmes et enfants, prive sa mère, qui s'était fait faire une image d'Aschera, du titre de reine, restaure l'autel d'Iahvé et lui fait un grand sacrifice.

XV. — *Résumé.*

En résumé, le prophète juif, issu d'un pays montagneux ou viticole, fréquentant les lieux saints, apparenté à des dégénérés, mystiques ou criminels, présentant, malgré une bonne constitution physique qui peut le conduire à la vieillesse, de l'hyperesthésie du sens météorique, de la réceptivité télépathique, des crises convulsives ou délirantes, soumis, dès l'âge le plus tendre, aux suggestions religieuses de ses proches ou de son milieu, pénétré des dogmes et des mythes courants de la peuplade juive, en proie à des rêves intenses, à des hallucinations visuelles et surtout verbales, atteint de délire théomégalomaniaque, parfois intelligent, habile ou astucieux, toujours égoïste et d'un orgueil

c'est qu'il avait envie de chier

extrême, triste, haineux, jaloux, vindicatif, impulsif et parfois criminel, se plaisant dans la conspiration, la rébellion, l'insurrection, le coup d'état, et doué d'un pouvoir suggestif considérable qui lui attire l'admiration et la crainte des foules, nous apparaît comme un dégénéré mystique qui ne diffère de ceux de nos asiles et de nos monastères que par ses caractères ethniques.

FIN

TABLE